

LES VILLES
DE LA
RUSSIE SUBCARPATIQUE
(1919-1938)

L'EFFORT TCHÉCOSLOVAQUE

*Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

JEAN MOUSSET

DIPLOMÉ D'ÉTUDES SUPÉRIEURES D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE



PARIS
LIBRAIRIE DROZ
25, RUE DE TOURNON (VI^e)
1938

*Thèse compl.
Paris 1938.*

LES VILLES
DE LA
RUSSIE SUBCARPATIQUE

LES VILLES
DE LA
RUSSIE SUBCARPATIQUE
(1919-1938)

L'EFFORT TCHÉCOSLOVAQUE

*Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

JEAN MOUSSET

DIPLOMÉ D'ÉTUDES SUPÉRIEURES D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE



PARIS
LIBRAIRIE DROZ
25, RUE DE TOURNON (VI^e)
1938



PRÉFACE

Le cadre de cette étude avait été fixé sur les bienveillants conseils de mon Maître regretté Louis EISENMANN et de M. A. DEMANGEON ; j'ai cru devoir m'en tenir au plan le plus simple pour un ouvrage de ce genre. Soucieux d'éviter d'assembler bout à bout de sèches monographies, j'ai préféré me placer au point de vue de la géographie humaine et politique en étudiant les types de professions, les genres de vie, les différents milieux et en adoptant le critérium de la nationalité et de la confession religieuse. Les populations du Territoire étant, surtout dans les villes, extrêmement mélangées, je devais m'orienter plutôt vers une géographie humaine des noyaux minoritaires, en m'efforçant d'analyser leur rôle social et économique.

Certains problèmes étant néanmoins communs à toutes les villes de la Russie subcarpatique, j'en ai fait une rapide étude. Pour chacune des cités, j'ai utilisé mes notes de voyages et les enquêtes dressées au cours d'un séjour de dix mois.

Je tiens tout d'abord à remercier les autorités du Gouvernement Provincial pour leur abondante documentation, et pour l'accueil bienveillant que je n'ai jamais manqué de trouver auprès d'elles.

Nombreux sont les concours que j'ai rencontrés au cours de mes recherches. Je pense ne pas faire preuve d'ingratitude en les indiquant ville par ville.

Užhorod. — Je dois signaler tout d'abord l'aide précieuse que j'ai trouvée dès mon arrivée auprès du D^r Victor KLIMA, délégué du Ministère de l'Instruction Publique dans la province de Russie subcarpatique, qui m'a fourni une documentation abondante sur l'œuvre de reconstruction accomplie en matière scolaire par le Gouvernement tchécoslovaque. M. HRABAR, Gouverneur de la Russie subcarpatique, m'a permis de parcourir en toutes directions et jusque dans les moindres villages certaines régions du territoire, peu connues ou d'accès difficile, ou relevant de l'Administration des Eaux et Forêts.

En ce qui concerne Užhorod, les travaux des professeurs Gabriel et Raušer m'ont été particulièrement utiles. J'ai eu également l'oc-

casion de consulter la documentation statistique qui me fut fournie, à la mairie d'Užhorod, par M. Dobej, qui voulut bien également me communiquer quelques vieilles photographies de la ville (années 1880-1890), ainsi qu'un plan cadastral très intéressant. Du point de vue des travaux publics accomplis depuis la guerre, mes rapports avec certains spécialistes ont été plus fructueux. L'ingénieur en chef, M. Beneš, m'a donné des renseignements d'ordre pratique.

D'autre part, le Lieutenant-Colonel NOVAK, directeur du Musée Ethnographique de la ville d'Užhorod, m'a ouvert les archives photographiques de son Musée, très riches surtout dans les questions d'évolution de l'Habitat et de l'Urbanisme : vieux plans originaux et abondante documentation sur l'artisanat rural et urbain dans la province.

Dans un tout autre domaine, M. HAVAS, directeur du plus grand journal de la Russie subcarpatique, paraissant à Užhorod, m'a fourni, sur la vie sociale et intellectuelle de la capitale du territoire, des données qu'il me semble possible d'utiliser dans une étude de géographie humaine. La presse locale a publié un certain nombre d'articles historiques sur Užhorod et aussi d'études contemporaines. En particulier, *l'Uj Közlöny*, et le seul journal en langue tchèque : *Podkarpatsky Hlas*, dépouillés avec soin, offrent des chroniques et des feuilletons pleins de détails et de renseignements suggestifs sur la vie sociale et politique d'Užhorod.

Mukačevo. — Mon travail à Mukačevo a été très facilité par l'existence d'une Bibliothèque Municipale. Un vieux fonds historique sur la ville m'a paru très intéressant. J'ai pu consulter des ouvrages déjà assez rares comme le *Munkács multja és jelene* de Tabody Jozsef (Pest, 1860).

Les Archives du Magistrat (Hôtel de Ville) m'ont permis de prendre connaissance d'anciens plans tout à fait remarquables, dont quelques-uns seulement sont publiés dans le livre du professeur Šaš.

En ce qui concerne le développement récent de la ville, des plans photographiques, des relevés par avion, extrêmement suggestifs, ont été mis à ma disposition. Je me suis efforcé, d'autre part, de retrouver d'anciennes photographies afin de pouvoir comparer de façon plus vivante les changements survenus pendant les dernières décades. En ce qui concerne les travaux publics, j'ai reçu de nombreuses indications de Waldemar KNITL, de l'Académie commerciale de Mukačevo. M. Knitl m'a également renseigné sur les institutions municipales d'enseignement (Gymnase juif, Écoles secondaires et commerciales ruthènes, tchèques et hongroises).

Dans un autre ordre d'idées, celui de l'étude des différents milieux et des rapports entre nationalités, j'ai rapporté quelques notations intéressantes, grâce au rédacteur du principal journal de Mukačevo, M. Roth.

Il me reste à signaler, parmi les livres et la documentation que j'ai pu recueillir dans la seconde ville du Territoire, des statistiques complètes dressées par la municipalité, des rapports sur les problèmes scolaires et sanitaires. J'ai utilisé la très intéressante brochure trilingue du professeur Ššaš, *Z dějin Města Mukačeva* (Munkács Varos Múltjából), décrivant succinctement, mais avec précision, les diverses phases de l'histoire de Mukačevo et s'efforçant d'éclairer, à la lumière d'anciens témoignages du passé, la signification historique et le rôle de Mukačevo dans la nouvelle République. Le grand ouvrage de M. Ššaš, *Archiv Privilegovaneho Města Mukačeva, 1376-1850* (Mukačevo, [1933]), m'a été également très utile. Je dois constater de même que c'est à Mukačevo que j'ai eu l'occasion de parcourir toute une littérature de brochures, de pamphlets, de revues en hongrois. Beaucoup de ces pamphlets concernent la question juive, mais sont rédigés parfois avec une rare violence ; je ne les ai utilisés qu'avec la plus extrême prudence. Je pense en ce moment à la brochure de Barthá, célèbre en son heure : *V zemi Chazarů*, que j'ai d'ailleurs consultée dans la traduction tchèque de Matyaš (Mukačevo, 1927).

Berehovo. — A Berehovo, j'ai pu obtenir une documentation statistique intéressante grâce à l'aide active du Bibliothécaire municipal et aux renseignements personnels qu'il a bien voulu me fournir. A la Mairie, si le Notaire a facilité mes recherches, je n'ai guère pu trouver que quelques chartes anciennes peu utilisables pour une étude contemporaine. (Je fais exception d'un document très curieux sur la situation des Juifs dans la ville, et dont j'ai reproduit la teneur). Un érudit local, fonctionnaire de la Mairie, M. Kovacs Bela, a bien voulu me donner la primeur de quelques pages inédites de son histoire de la ville de Berehovo qui va paraître prochainement (*Beregnap város [rövid története]*). Enfin, sur toutes les questions scolaires, le sous-directeur du Gymnase de Berehovo, M. Zapf, m'a guidé avec la plus grande bienveillance.

Chust. — La documentation statistique que j'espérais rencontrer à Chust est beaucoup moins importante. A part certaines notations intéressantes et quelques chiffres que le Notaire a bien voulu me communiquer, je dois signaler quelques statistiques scolaires que le directeur du Gymnase (ruthène) de Chust, le D^r Lukovič, m'a remises.

M. Lukovič m'a facilité également l'accès de la Bibliothèque d'Histoire provinciale du Lycée. Le D^r Lukovič m'a, de même, signalé une série d'articles dont il était l'auteur concernant l'histoire de la « ville » de Chust, *Huszt es Környekének története*, parus en 1933 sous la forme de feuilletons (au nombre d'une trentaine environ) dans un journal local hongrois *Verchovina*, dirigé par M. Oesterreicher. J'ai pu y puiser un certain nombre de données sur l'histoire de Chust avant la guerre.

*
* *

Qu'il me soit permis, en terminant, de témoigner particulièrement ma reconnaissance à M. Fichelle qui a bien voulu préparer mon voyage, au Professeur J. Král dont l'exhaustive *Geografická bibliografie Podkarpatské Rusi* (Prague, 1923 et 1928) m'a été de grande utilité, au D^r Moscheles, de l'Institut de Géographie de Prague, qui a accepté de me communiquer certains de ses intéressants travaux.

Je dois enfin reconnaître le profit que j'ai retiré des observations et des conseils de M. F. Dominois qui a bien voulu lire mon manuscrit et me faire part de ses souvenirs personnels. Je lui exprime ma plus vive gratitude.

Je remercierai enfin le Ministère de l'Instruction Publique tchécoslovaque et l'Institut d'Études Slaves de l'Université de Paris qui ont contribué à aider mes séjours en Russie subcarpatique.

Paris, janvier 1938.

LES VILLES

DE LA

RUSSIE SUBCARPATIQUE

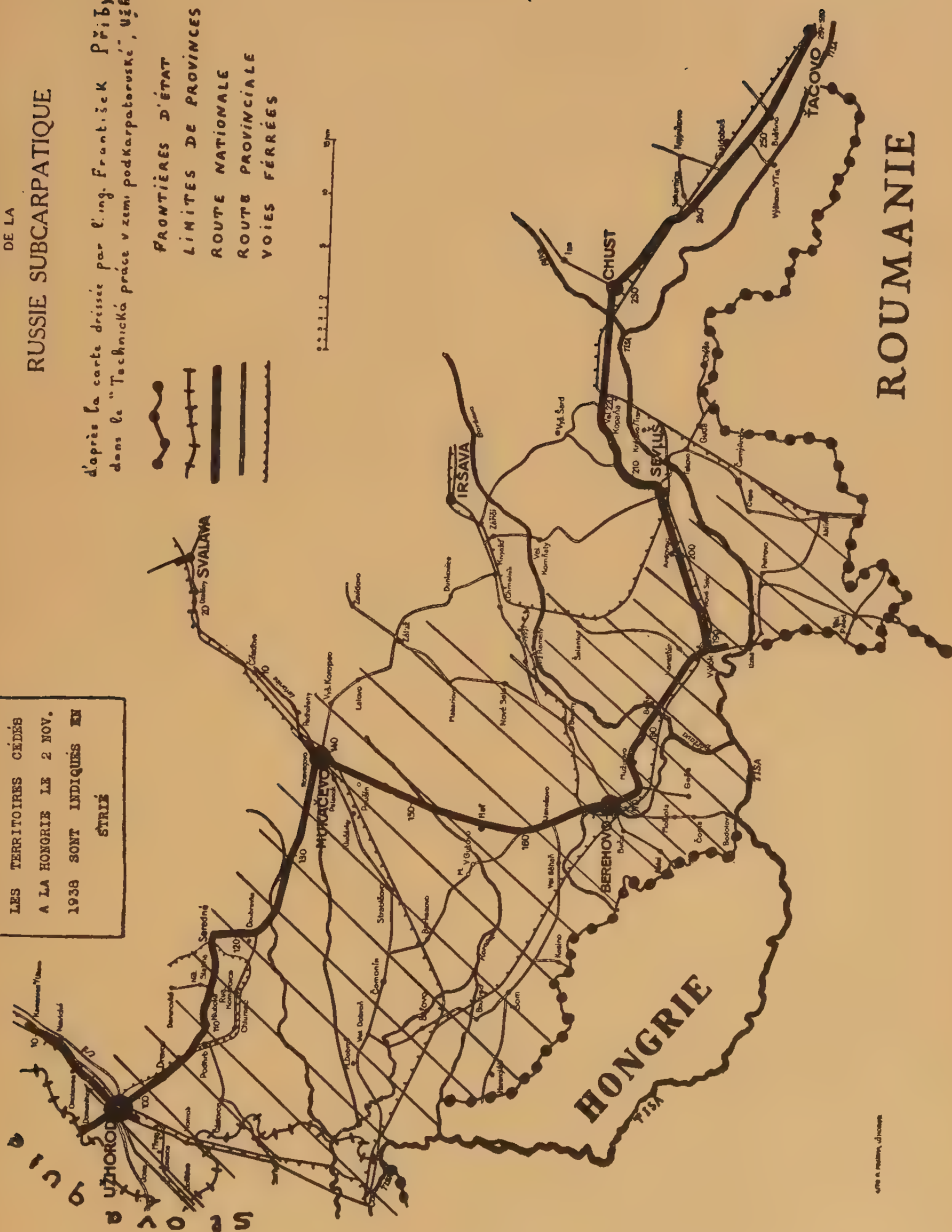
LES TERRITOIRES CÉDÉS
À LA HONGRIE LE 2 NOV.
1938 SONT INDICUÉS EN
SÉRIE

d'après la carte dessinée par l'ing. Frantisek Pribyl
dans le "Technická práce v zemi podkarpatske", Uherod. 1938.

FRONTIÈRES D'ÉTAT
LIMITES DE PROVINCES
ROUTE NATIONALE
ROUTE PROVINCIALE
VOIES FERRÉES



0 10 20 30 40 50 km



PREMIÈRE PARTIE.

LES PEUPLES.

CHAPITRE PREMIER.

LES MOUVEMENTS DES PEUPLES DANS LA PLAINE SUBCARPATIQUE ET LES ORIGINES DE LA VIE URBAINE.

BIBLIOGRAPHIE POUR LE CHAPITRE PREMIER.

1. BIDERMAN (Ignaz-Hermann), *Die Ungarischen Ruthenen, ihr Wohngebiet, ihr Erwerb und ihre Geschichte*, Innsbruck, 1862.
2. BONKALO (Alex), *Die ungarländischen Ruthenen*.
I. — *Die Ansiedlung der ungarländischen Ruthenen*.
II. — *Ursachen der geistigen und Wirtschaftlichen Rückständigkeit der Ugro-Russen*.
III. — *Ungarismen in der ugro-russischen Kultur (Ungarische Jahrbücher)*, Berlin, 1922.
3. CHMELAŘ-KLIMA-NEČAS, *Podkarpatská Rus, Obraz poměrů přírodních, hospodářských, politických, církevních, jazykových a osvětových*, Prague, 1923.
4. GABRIEL (D^r František), *Poddanské poměry. Na Užhorodském panství ke konci XIII století*, Užhorod, 1934.
5. JANKOVICH (D^r Josef), *Podkarpatská Rus v prehistorii*. Traduction tchèque de Jan DUŠANEK, Mukačevo, 1931.
6. KASALICKY (Karel), *Z Užhorodu pěšky na Hoverlu. Cestopis*, Užhorod, 1928.
7. GORALČUK (K. Kochannyj), *Podkarpatská Rus v minulosti a přítomnosti*, Prague, 1931.
8. KRAL (Jiří), *Turistický průvodce Podkarpatskou Rusí a Slovenskem východně od Košic*, Mukačevo, 1923.
9. MAGNINO (Carlo), *Il complesso etnico dei Carpazi*, Rome, 1933.
10. MARTEL (René), *La Ruthénie subcarpathique au Moyen-Age* (Monde Slave, octobre 1936, p. 118-127).
11. NIEDERLÉ (Lubor). *Počátky Karpatské Rusi* (Národopisný věstník československý XV-1922, p. 22-31) ; *Manuel de l'Antiquité slave, tome I: L'Histoire*. Paris, 1923.
12. PASTERNAK (Jaroslav), *Podkarpatská Rus v mladší době Kamenné* (Niederlův Sborník), Prague, 1925, p. 150-155.
13. PETROV (A.), *Kdy vznikly ruské osady na uherské Dolní zemi a vůbec za Karpaty* ? *Český časopis historický*, Prague, 1923 (XXIX), p. 411-442.
14. SCHÜNEMANN (K.). *Die Deutschen in Ungarn bis zum XII. Jh.*, Berlin, 1923.

1. — PRÉHISTOIRE EN RUSSIE SUBCARPATIQUE¹.

Le paléolithique est tardif dans la plaine subcarpatique. Le magdalénien lui-même est mal représenté. La partie orientale de la Russie subcarpatique a été évidemment sous l'influence de la céramique peinte ukrainienne. Il ne semble pas que la *Schnurkeramik*, la céramique cordée, l'ait atteinte². Les hommes de l'époque changeaient d'habitations suivant la saison : en hiver, ils occupaient les *zemljanki*, sorte de souterrains-refuges creusés dans le sol même. En été, ils se construisaient de curieuses cabanes à quatre pans. On retrouve encore des cabanes du même type dans la Verchovina. On a découvert autour de Mukačevo de beaux outils en obsidienne (silex taillés en fer de lance, coups de poings, etc...)³. Le mésolithique est inexistant. Solution de continuité étrange, qui dénote une absence de peuplement due probablement à l'avancée de la forêt.

Sans entreprendre ici le relevé des stations préhistoriques de la Russie subcarpatique, il y a lieu de remarquer que la plupart des lieux d'habitat actuel ont un passé éloigné. Si l'âge de la Pierre a laissé d'intéressants témoignages dans les environs immédiats de Mukačevo et de Berehovo, autour d'Užhorod et à l'emplacement actuel de la ville, des fouilles ont permis d'exhumer des témoignages de la civilisation du Bronze : le musée Lehocki à Mukačevo conserve tout un matériel de haches, lances, harpons d'une belle technique. Plus suggestives encore sont les pièces qui proviennent de la période de La Tène et dont la région d'Užhorod est très riche : il s'agit d'armes, d'instruments et de bijoux, tous dans un parfait état de conservation. Boucles d'oreilles d'Užhorod d'un dessin très artistique, pendentifs en or de Berehovo, chaînettes de bronze des environs de Mukačevo. Il faut ajouter que les restes de poteries striées

¹ J'ai cru devoir respecter en dépit de son imprécision géographique et ethnique l'appellation officielle de « Russie subcarpatique ». Ce nom, que les paysans de cette province ont déjà accepté, a été choisi en 1920 par le Gouvernement de Prague auquel étaient proposées d'autres appellations (*Karpatská Rus*, *Přikarpatská Ukrajina*) qui recouvraient un programme irrédentiste moscovite ou ukrainien tendant à récupérer les Ruthènes de Galicie. On ne saurait en tout cas admettre les dénominations proposées par certains savants de « Ruthénie subcarpatique » (« Ruthénie transcarpatique » serait plus précis) ou — transcription de l'allemand assez inopportune — « Carpathorussie ».

² Deffontaines fait remarquer qu'en Hongrie se développait alors la civilisation de la *Schnurkeramik*. Notre plaine serait donc passée sans transition de la *Zonenbescher Keramik* à la civilisation à poterie cannelée beaucoup plus tardive.

³ JANKOVICH (Josef H.). *Podkarpatská Rus v prehistorii* (traduit du hongrois par Jan Dušanek), Mukačevo, 1931, p. 49.

et zonées sont très nombreux, bien qu'on ne soit pas encore parvenu à une classification chronologique satisfaisante ¹.

2. — MIGRATIONS ET INVASIONS ¹.

Depuis le néolithique la plaine subcarpatique est une région sans cesse traversée par les invasions ou les migrations des peuples. Carrefour entre l'Europe Centrale et l'Europe Orientale, *Brána na východ*, porte vers l'Est ², mais aussi, grâce aux cols de Jablonicá et d'Užok, intermédiaire entre les plaines du Nord et la plaine danubienne ³, elle a été longtemps, malgré la rigueur de son climat, une terre d'immigration. Cette dorsale des Carpates, dont la signification est si nette par ailleurs (en botanique par exemple), ne semble pas avoir été un obstacle bien sérieux aux déplacements du Nord vers le Sud. De Mukačevo à Belgrade, il y a en ligne droite environ 440 kilomètres, sans qu'on puisse rencontrer la moindre montagne. Pourtant les premiers envahisseurs de ce pays furent « transcarpatiens ».

Chose curieuse, si tant de peuples sont entrés dans cette plaine, peu en sont sortis. On peut parler sans exagération d'un cul-de-sac, où les races se sont croisées sans se confondre. Nul pays ne peut moins mériter l'épithète de creuset que la Russie subcarpatique. Trop de circonstances s'opposaient à ce rôle de fusion : la faible puissance d'assimilation de la race dominant numériquement, surtout le fait que les multiples nationalités qui barioient encore aujourd'hui les cartes ethnographiques ne correspondent qu'à des dénominations politiques sous-entendant des communautés religieuses ou sociales irréductibles. Au mélange naturel des races, conséquence des guerres et de l'émigration, s'est ajoutée tout le long de l'histoire l'influence de la colonisation. Colons russes établis sur les confins par les Hongrois pour la défense des frontières, colons polonais venus de Galicie, colons roumains introduits près de Nižni Apša par Joody Dragh, colons allemands de Marie-Thérèse, tous contribuèrent à la formation d'un peuplement artificiel, sans grands liens avec le peuplement primitif. Un simple coup d'œil sur une carte des environs de Sighetu]

¹ JANKOVICH (Josef H.), *op. cit.*, p. 49-52.

Cette occupation de la fin du paléolithique et du néolithique moyen n'a guère dépassé le domaine de la plaine. Pourtant quelques petits bassins intérieurs de la montagne ont été occupés. Sur la Tisa supérieure des mines d'obsidienne furent exploitées très anciennement ; il y avait donc déjà un embryon de commerce entre la plaine et la montagne.

² Lev. Voktech, *Brána na východ (Karpatská Rus)*, Tiskový výbor ČS. Soc. dem. Strany dělnické, Prague, 1920.

³ Au XVIII^e siècle déjà, on disait : le comitat de Bereg regarde vers la Pologne.

Marmatiei, d'Užhorod ou même de la haute vallée de la Tisa où la pénétration allemande a été si profonde, permet de distinguer aisément les villages de colonisation, par la régularité de leur tracé et surtout par la répartition de leurs champs, des anciens villages s'étendant sur des kilomètres, le long d'une rue interminable ou bien des villages en damier si fréquents au nord-ouest de Berehovo.

a) *Les Ruthènes*. — La Russie subcarpatique est une région peuplée par des Ruthènes (*Rusin*) qui ont été séparés politiquement de la masse nationale depuis le x^e siècle. Il s'agit d'une population ukrainienne, apparentée aux Slaves de la Russie méridionale. Si le lien ethnique est impossible à nier, il est moins aisé de retracer l'histoire de l'arrivée en ces régions des populations slaves. La plupart des savants russes pensent que ce groupe slave n'est pas une colonie lancée vers l'Occident par le noyau central de la Russie Kiévienne, mais qu'il représente plutôt un reste de ces aborigènes slaves qui se massaient aux temps préhistoriques entre les Carpates et la Vistule. Le nom d'Hongro-Russes (russe : « Ougro-Rus ») ne doit pas selon eux être compris au sens de « Russes établis au Royaume de Hongrie », mais au sens de « tronc antique des Russes primitifs » submergés vers l'an 900 par la venue de la horde asiatique des « Ougri » ou « Hongres » qui ont fondé l'État de Hongrie. Ce peuple aurait pu résister à l'immersion complète des Slaves pannoniens du Balaton et de l'Alföld.

Les documents, en fait, manquent. Nous ne possédons guère que quelques vieilles chroniques dont l'interprétation reste toujours aléatoire. C'est, avant toute autre, la fameuse *Chronique de Kiev* dont les deux versions (version laurentine et version hypatienne) peuvent malgré tout nous aider à éclairer quelque peu l'origine obscure des « Rusin ». Les « tribus mères » que l'on retrouve à l'origine de ce grand mouvement sont les Oulitches et les Tivertsés (graphies : *Uliči*, *Uluči*, *Ulič*, *Ulutiči*, *Ugliči*, *Lutiči*, *Suliči*). Ces deux tribus résidaient primitivement sur le Dniester (version laurentine). Suivant la version hypatienne de la *Chronique de Kiev*, elles résidaient le long du Bug et du Dnieper, s'étendant jusqu'à la mer et au Danube.

C'est alors que Niederle fait intervenir les *Annales de Nikon* (914) et celles de Novgorod (922). Cette fois les tribus, originellement sur le Dnieper, se trouveraient ensuite entre le Bug et le Dniester. Niederle admet effectivement la possibilité d'une avancée des marchands slaves le long du Bug et du Dnieper (selon toute vraisemblance vers les colonies grecques). Postérieurement à cette avancée purement commerciale, mais en liaison directe avec elle, une certaine colonisation se serait opérée. Après le départ des Avars,

une paix relative s'établit dans ces régions. Les Slaves ont dû s'efforcer d'atteindre le sud de la rivière Ros' et même la mer. Pourtant, avant même l'époque de la Chronique, un nouveau changement s'était déjà produit, lourd de conséquences : la première invasion magyare. Ibn Rosteh nous apprend que les Magyars attaquaient les colonies slaves et les réduisaient en esclavage. Or, en 915, les Pétché-nègues font leur apparition et obligent les nomades asiatiques à se retirer au delà de la Ros'. Ce sont eux aussi qui chassent de la région de la Kuban et du Don les tribus hongroises. A l'époque de la Chronique les Oulitchs ont pour ville Peresečen (l'actuelle Peresečina, près de Kišinev en Bessarabie ; noter Perečin en Russie subcarpatique entre Užhorod et V. Berezna). Mais, les nomades asiatiques attaquant sans relâche les colonies slaves et la pression des Pétché-nègues et des Polovtses devenant de plus en plus forte, les Slaves doivent reculer de plus en plus. Chassés des bassins du Bug et du Dniester, ils sont contraints à se retirer à l'ouest des Carpates. Niederle fait remarquer qu'il est invraisemblable que *tous* les Oulitchs aient succombé au cours de la retraite (d'autant plus que, selon la Chronique, *Unlizi populus multus, civitates CCCXVIII*¹).

Ainsi, que l'on se rallie à la thèse qui fait des Ruthènes des « survivants d'un vaste continent slave effondré », ou que l'on adopte la thèse de Niederle, on est obligé d'admettre l'antériorité du peuplement russe par rapport au peuplement magyar. Cette question de l'antériorité a pourtant fait couler beaucoup d'encre. Savants hongrois et russes ont discuté à perte de vue sur ce point. Il semble bien que l'on soit forcé d'abandonner l'hypothèse d'après laquelle la Russie subcarpatique serait un habitat primitif des Russes (hypothèse de M. Nadeždin). La thèse hongroise de M. Alex. Bonkalo est également inadmissible. Selon lui, les « Russes » n'ont été établis dans les Carpates que par leurs maîtres magyars, soucieux de peupler la région frontière jusque-là déserte. Le fait de cette colonisation est indéniable, mais postérieur : du XIII^e au XIX^e siècle elle s'est développée avec une intensité variable selon les périodes traversées (son importance augmentant après les dévastations et les guerres). Mais Niederle montre qu'à défaut d'autres moyens de preuve, la linguistique intervient pour infirmer la thèse hongroise. La présence antérieure des Russes dans cette région frontière et à l'intérieur même de la Hongrie est démontrée en effet par plusieurs dénominations

¹ Niederle conclut : « Il est légitime de se rallier à l'hypothèse de plusieurs historiens russes suivant laquelle les Oulitchs et les Tivertsés se seraient retirés dans les Carpathes. Ce sont sans doute eux qui ont amorcé l'occupation de la Transylvanie et de la Hongrie septentrionale, par l'élément russe ». (NIEDERLE, *Manuel de l'Antiquité slave*, t. I : *l'Histoire*, Paris, 1923, p. 218.)

tions magyares de localités slaves offrant encore une nasale ancienne qui avait déjà disparu en Russie depuis le ^x^e siècle ¹.

Enfin la *Vita Chounradi* (Konrad était archevêque de Salzbourg) de l'année 1131 mentionne une *Marchia Ruthenorum*, ce qu'il semble bien être nécessaire d'interpréter avec Macurek, « marche contre les Ruthènes » ².

En définitive nous pouvons donc décomposer cette évolution complexe en trois phases :

1) Les « Russes » partent de la région du Pripet et du Dnieper moyen ;

2) Ils arrivent dans les Carpates après le départ des anciens éléments slaves et leur retrait vers le Danube ;

3) On peut admettre que, dès le ^{vi}^e siècle, les Hongrois ont amené avec eux quelques éléments « russes » (tradition conservée chez le Notaire anonyme du roi Bela III, *Anonymus notarius regis Belae*), mais le gros contingent ruthène n'est entré dans le pays qu'avec la retraite des éléments « russes » primitifs qui, du ^x^e au ^{xii}^e siècles, subirent la pression des Pétchénergues, c'est-à-dire après la retraite des Oulitchs et des Tiverts. L'irruption des Hongrois, soit par le défilé de Verecke, soit par les défilés de Transylvanie (896), a accéléré sans doute cette occupation et a contribué à la localiser sur la bordure septentrionale de la plaine. La magyarisation est un phénomène relativement récent et n'a commencé à se manifester que lorsque s'est constituée dans la plaine du Danube la première unité politique. Elle s'est fait sentir de l'intérieur vers l'extérieur.

Si ce noyau primitif « russe » réussit pendant près de onze siècles à maintenir intacte sa pureté ethnique, il fut cependant obligé de partager son territoire avec d'autres peuples.

b) *Les Magyars*. — Leur pénétration dans la plaine de la Russie subcarpatique suit immédiatement celle des Ruthènes. La tradition veut que le premier établissement hongrois date de l'année 896. L'occupation du pays par les Hongrois s'est faite à partir des villes. Dès le ^{xiv}^e siècle c'est un fait connu que les Ruthènes « ne peuplent point les villes » ³ ; les Hongrois s'en chargent. La proportion des Magyars dans la population urbaine ira en augmentant ⁴. En 1773,

¹ LONKA (Lug) ; MUNKÁCS (Mukačevo) ; GALAMBOS (Holubice) ; DOMLE (Dubovo). (NIEDERLE, *op. cit.*, p. 219).

² MACÛREK (Josef), *Dějiny Madarů a uherského státu*, Prague, 1934, p. 63.

³ On ne connaît guère qu'une seule ville où, au ^{xviii}^e siècle, les Ruthènes étaient en nombre : Chust. C'est de Chust que l'auteur du *Compendium Hungariae geographicum* disait en 1779 : *cives hungaros habet et ruthenos*.

⁴ Le peuplement hongrois, qui est pourtant avant tout un peuplement de plaine, remonte tout le long de la Tisa jusqu'à l'ancien Kőrösmező (Jasina). Mais, jus-

dans le *Lexicon locorum Regni Hungariae populosorum*, alors que la majorité des *pagi* est ruthène, tous les *oppida* sont hongrois.

L'occupation hongroise aura pour caractéristique essentielle d'être politique. Elle se traduira longtemps sur les cartes par l'orientation des routes, par l'importance même des villes, importance disproportionnée avec la pauvreté des campagnes environnantes. Une politique de prestige n'est pas la seule explication de ces édifices publics démesurés dans des villes qui ne sont souvent que de grosses bourgades. La « Grenzpolitik » a été d'abord une « Stadtpolitik ». Il s'agissait avant tout d'attirer dans les villes le plus de paysans possible. La ville devait être ce creuset où pouvait être tentée une fusion des nationalités impossible ailleurs. Dans les villages les races coexistaient sans se mélanger. Ces divisions, ce compartimentage qui se traduisent dans la société paysanne comme dans l'habitat rural étaient dûs pour une grande part à la spécialisation professionnelle de certains groupes nationaux entiers. La création d'un type de citadin aurait permis peut-être la disjonction de la race et de la profession, premier pas vers l'homogénéité. Mais la politique de magyarisation a vite rendu inutiles ces efforts d'unification naissante.

Si l'influence hongroise s'est manifestée dans toute son ampleur dans les villes, elle s'est exercée d'une façon indirecte sur les villages. Indépendamment de toute pénétration ethnique, l'habitat a subi l'ascendant hongrois. Si les villages de type purement hongrois ne forment pas un bloc absolument homogène, leur aire d'extension dépasse néanmoins sensiblement le territoire de parler hongrois ; c'est-à-dire qu'elle s'étend approximativement jusqu'à la ligne Chust, Iršava, Mukačevo, Seredne et Užhorod.

c) *Les Allemands*. — L'histoire de la colonisation allemande en Russie subcarpatique n'offre pas les mêmes caractères que celle de la colonisation hongroise ; la seconde avait été longtemps exclusivement politique, la première fut toujours économique. Ici encore on est en droit de distinguer entre une colonisation volontaire et une colonisation dirigée. Les colons allemands venus du Salzkammergut sur la haute Teresva n'ont jamais été qu'une minorité. Le rôle principal a toujours été joué par ces marchands allemands qui, fortement organisés en corporations, pénétraient partout à la suite de leurs marchandises et s'installaient en plein pays étranger en finissant souvent d'ailleurs par perdre tout contact avec leur terre natale. Konrad Schünemann a très bien vu les nombreux aspects que pou-

qu'à l'époque de Saint-Étienne (1000-1038), les parties septentrionales des comitats de Borsod et de Szathmar étaient presque totalement inhabitées (*Est campus non populabilis, quem nullus incolit*).

vait prendre cette colonisation allemande du Haut Moyen âge. Formes pacifiques en apparence : hôtes allemands des monastères hongrois, religieux allant s'installer définitivement sur les terres magyares (*Hospites clerici*, *Peregrini clerici*), tels les *Hospites* de Munkács. Ces pieux visiteurs ne venaient point seuls. Derrière eux une nuée de petits marchands s'installaient solidement dans le pays. Alors que les *Hospites* recherchaient de préférence les villes, les *Kaufleute* allaient plutôt dans les villages où ils formaient des classes de petits artisans fortement spécialisés. Enracinés dans leur nouvelle terre, ils jouissaient d'une situation économique supérieure, en raison de leur habileté technique et de leurs aptitudes commerciales, mais aussi grâce à une langue plus souple et plus répandue que celles des peuples qui les entouraient. Ces infiltrations allemandes devaient être d'autant plus menaçantes pour les Hongrois qu'elles jouissaient d'un privilège d'ancienneté. Des Allemands étaient venus dans la plaine danubienne avant l'établissement des Hongrois. Chaque affaiblissement de la puissance hongroise était signalé par une recrudescence de l'activité germanique. Mais la colonisation allemande devait être plus redoutable encore aux Ruthènes qui n'avaient pas la résistance ethnique des Magyars. Pendant le Haut Moyen âge les Allemands profitent du recul des Ruthènes pour s'installer à Königsfeld, Franzensthal, Ivanovce, Nagy Bocsko (Bočkov Velký), Dumbo (Dubovoje), Deutsch Mokra (Mokra Německa), dans le comitat de Marmaroš, dans le sud du comitat de Bereg et dans les environs de Mukačevo. C'est surtout autour de cette ville qu'au xviii^e siècle la seconde vague de colonisation allemande vint déferler. Allemands de Franconie, de Souabe, de Basse Autriche affluèrent à partir de 1730. Vers cette époque une dizaine de communes étaient habitées par une majorité allemande. A la fin du xviii^e siècle, il y avait quatorze communes habitées uniquement par des Allemands négociants en bois. Somme toute, le peuplement allemand n'a jamais eu qu'une importance numérique faible, mais son influence sociale a été très grande. Alors que le Hongrois dominait par les villes et réussissait à faire adopter certains types d'habitats purement magyars, l'Allemand se servait surtout de sa langue comme moyen de pénétration. Bidermann cite de nombreux mots germaniques empruntés par les Ruthènes et intégrés après transformation dans leur langue. Il cite le mot « fonds » (de terre), par exemple, en allemand Grundstück, devenu *Grunt* (comme en tchèque et slovaque), le mot *Zwirn* transformé en *Cverna* ; *Gewehr* enfin devenant *Gver*. L'exemple le plus amusant est celui du verbe *frühstücken* déformé en *frīštikowaty*. Il ne faut toutefois pas exagérer cette influence linguistique. Si, dans la plaine

de la Russie subcarpatique, la langue allemande est vite devenue un instrument remarquable d'échanges commerciaux et intellectuels, c'est grâce à un élément nouveau, l'élément juif, qui a monopolisé aussitôt cette langue, en l'altérant singulièrement il est vrai, mais en lui donnant une capacité de compréhension et une puissance de propagation contre lesquelles la magyarisation la plus acharnée s'est toujours trouvée impuissante.

d) *Les Roumains*. — Les Roumains sont établis dans la courbe de la Tisa, en aval de Bočkov. Leur aire d'extension peut être délimitée par un demi-cercle partant du sud-est de Teresva en passant par la Volka (462 mètres), la Kičera (559 mètres), l'Opčina (588 mètres), à l'est de Strědní Apša, jusqu'à l'ouest de Veresmari. Toute cette région fortement influencée par Sighetul Marmăției (cédée à la Roumanie), comprend une série de très gros villages : Selo Slatina, Bílá Církev, Nižní Apša, Střední Apša ¹. Il est à remarquer que le peuplement roumain est plus pur dans la région de Marmaroška Solotvina (Slatinské doly) que dans la ville même de Sighetul Marmăției, où la proportion des Juifs est très importante. Cette pénétration, qu'aucune condition naturelle ne semblait devoir déterminer (dans ce secteur la Tisa est extrêmement irrégulière, et jusqu'à Bočkov tous les villages s'en éloignent), a surtout des raisons historiques. La légende veut qu'en l'an 1359 les Roumains aient occupé un territoire jadis peuplé par les Ruthènes et laissé vide par eux. Cette légende semble dénuée de fondement. Il n'y a jamais eu d'invasion massive. Il est exact que, dès le milieu du xiv^e siècle, à la suite de donations royales, quelques familles d'origine roumaine se sont établies dans le comitat de Marmaroš, mais au sud-est de la région qu'elles occupent actuellement. Le voïvode Dragusch (Dragh) avait pour ses loyaux services reçu un certain nombre de villages du roi Louis le Grand (*ob servitia in restauratione terrae suae moldavanae praestita*) : Szlatina, Harpatak, Kopacsfalva, Decse, Hernécs et Sugatag. En 1365, nouvelles gratifications royales, nouveaux établissements roumains à Convha, dans la vallée de l'Iza, à Bors (Borsa), Bakou (Kis Bocsko). En 1373, aux précédentes donations royales s'ajoutait Tiszafejeregyszék (Cerkov Bila). Le voïvode et les Roumains annoblis qui s'installaient dans ces nouvelles terres amenaient avec eux tous leurs gens. A l'intérieur des domaines qui leur étaient concédés, ils fondaient de nouveaux villages. C'est ce que fit Dragh dès l'an 1390 lorsqu'il fonda Nižní Apša. Il reçut à ce propos de la reine Marie (femme de Sigismond)

¹ L'Apša a été très favorable au développement de l'habitat. De Vyšní Apša à Hrušovo, c'est une rue de villages.

le château qu'elle tenait en douaire. Les descendants de ce Dragh se maintinrent dans le comitat de Marmaroș, dont ils furent, jusqu'à la fin du xix^e siècle, les grands propriétaires fonciers.

Malgré le caractère artificiel de cet établissement, le simple fait du maintien et même du développement d'un noyau ethnique roumain au sein de la masse ruthène a quelque chose d'intéressant et même de paradoxal. Pendant que les Roumains de la plaine subcarpatique conservaient leurs positions, les Roumains de Bucovine reculaient avec une rapidité étonnante devant les Ruthènes.

Ces progrès s'expliquent en partie par la politique de division pratiquée en Bucovine par l'Autriche qui s'efforçait de soutenir les Ruthènes aux dépens des Roumains, tandis qu'en Russie subcarpatique les Hongrois dirigèrent tout spécialement contre les Ruthènes leur politique de magyarisation ¹.

e) *Les Juifs*. — Dans les statistiques de la religion comme dans celles de la nationalité, les Juifs apparaissent au troisième rang. Leur arrivée dans la plaine ne s'est point faite en une seule fois. Comme pour les Allemands, il s'agit ici de colonisations périodiques, mais d'une tout autre ampleur. Le premier « flot » des Juifs est contemporain de l'arrivée des premiers Allemands en Hongrie au Haut Moyen âge. Ils se confondaient avec les Allemands en adoptant leur langue qu'ils déformaient d'ailleurs dans des dialectes subissant nettement l'influence des parlers nationaux. Mais cette assimilation ne devait guère dépasser le domaine linguistique ². Très vite les Juifs furent plus libres, dans les opérations commerciales de l'époque, que les Allemands. Par exemple, la traite des esclaves, interdite quand il s'agissait d'esclaves chrétiens, était tolérée quand il s'agissait d'esclaves païens. De cette traite permise les Juifs tiraient de gros profits ³. Pourtant il reste peu de trace en Russie subcarpatique de cette première vague juive.

¹ Cf. NISTOR, *Românii și Rutenii în Bucovina*, Bucarest, 1915. Le nom de « Valaques », souvent donné autrefois à des pasteurs semi-nomades qui passent une partie de l'année dans les hauts pâturages de la montagne, n'a rien de roumain. Bidermann nous apprend que, dès le xi^e siècle, on entendait par « Valaques » certains Slaves du Danube ne pratiquant point l'agriculture. Iorga, dans sa *Geschichte des rumänischen Volkes*, soutient que les « Vlachs » repoussés au xiii^e siècle du littoral de l'Adriatique par l'avance des Slaves du sud furent slavisés et se retirèrent vers le nord dans les Carpates. Cette montée des « Valaques » vers le nord-ouest, qui s'est achevée aux xvi^e siècle et xvii^e siècles, a dû rencontrer de nombreux obstacles : entr'autres la résistance des populations de vignerons des régions de Berehovo et de Chust.

² Les Juifs emprunteront cependant aux Allemands du xix^e siècle le costume caractéristique (longue redingote, pantalon, etc.) qu'ils portent encore aujourd'hui.

³ Ils n'avaient pas le droit cependant d'employer des chrétiens comme salariés

Au ^{xvi}e et au ^{xvii}e siècle, ce n'est plus de la plaine danubienne que viennent les Juifs, mais de Galicie, désormais réservoir inépuisable. La situation économique et commerciale de la Russie subcarpatique a passé par des variations dont on peut trouver les causes indirectes en Galicie et plus généralement en Pologne depuis le ^{xvii}e siècle. François Rakoczi, prince régent hongrois, avait avec l'aristocratie polonaise des attaches politiques, mais aussi des rapports d'affaires. A l'instar des nobles polonais, il avait donné aux Juifs le monopole des alcools, qui devait d'ailleurs rapporter aux grands propriétaires fonciers de notables bénéfices. Le bruit de ces gains se répandant chez les nobles magyars, les Juifs furent attirés de plus en plus vers la Russie subcarpatique. Mais, tout en se livrant au commerce dans la région, les Juifs ne s'installaient pas dans les villes. En 1779, trois familles juives seulement résidaient à Mukačevo. A partir de la fondation du domaine de Schönborn ce courant d'émigration nord-sud prit une ampleur étonnante. Par le col d'Užok les Juifs descendirent par milliers dans la plaine hongroise. Ils devinrent les intermédiaires indispensables entre les grands propriétaires et la classe paysanne. Ils se chargeaient de tous les baux, loyers et termes. Lorsque, dans les années 70, les menaces de pogroms commencèrent à inquiéter les Juifs russes, l'émigration reprit de plus belle, cette fois vers les villes et avec un caractère définitif. Les plateaux galiciens voyaient rarement revenir ces nuées d'exilés en quête de terres plus hospitalières. Les Magyars saisirent vite le danger de cette nouvelle invasion. Le mouvement d'immigration fut ralenti et avant de pénétrer dans la plaine danubienne les Juifs durent attendre. Ceux qui poussaient le plus loin s'établissaient à Čop, à Berehovo, à Mukačevo, à Sighetul Marmatiiei. Beaucoup s'arrêtèrent en cours de route, s'installant définitivement dans les hautes vallées transversales, à Velký Berezný, à Perečín, à Svaljava, à Volove, à Rachov. Et c'est ainsi que se superposaient deux formes bien différentes d'un peuplement juif. Un peuplement purement urbain, aux aptitudes commerciales traditionnelles et détenant de véritables monopoles (les mêmes Juifs servaient d'intendants dans les grands domaines) ; en dessous un peuplement de Juifs paysans, misérables, partageant la pauvreté du Ruthène et sa totale inexpérience agricole, mais séparé profondément de lui par des traditions anciennes et surtout par le fait d'appartenir à la secte la plus rigoureuse, sinon la plus orthodoxe, de la religion juive. Cette opposition, qui n'a pas toujours été saisie, est à mettre en évidence quand on veut comprendre le rôle des Juifs en Russie subcarpatique. Les gouvernements divers qui ont dominé ce pays jusqu'en 1919 ne semblent guère avoir fait cet

effort. Lorsque les Hongrois se décidèrent vers la fin du ^{xix}^e siècle à porter remède à l'effrayante misère du peuple ruthène, ils organisèrent la célèbre « Action montagnarde » dont le centre se trouvait à Mukačevo. On nomma comme premier commissaire Edmond Egan, Irlandais d'origine. Celui-ci, envoyé précédemment sur les lieux, avait adressé en 1897 au gouvernement un rapport très pessimiste sur la situation des Ruthènes, situation qu'il attribuait non pas à la mauvaise organisation de l'économie agricole, mais aux Juifs. Ce rapport rédigé en des termes d'une violence inouïe fit une grande impression : « Ils (les Juifs) se sont attachés comme des parasites, écrivait-il, à cette population pauvre et naïve... Ils voudraient faire des Ruthènes leurs esclaves... Ils ont obtenu des propriétaires fonciers la ferme des *poloniny* et des pâturages qu'ils sous-louent aux indigènes. Grâce au monopole des alcools ils font boire les gens, les amenant ainsi à une dégradation matérielle et morale... Ils tiennent tout le commerce du blé... ». Edmond Egan, dans son inspection, ne craignit pas d'établir la part de responsabilité du gouvernement magyar et de révéler la criminelle négligence de ses fonctionnaires. Il se fit tant d'ennemis que, le 20 septembre 1901, on le trouva assassiné près de Dravce non loin d'Užhorod. Depuis Egan le problème n'a guère changé : il est évidemment indispensable de restreindre l'influence des Juifs des villes, influence qui naturellement s'exerce souvent aux dépens des Ruthènes. Mais il est non moins indispensable de porter aux Juifs ruraux toute l'aide nécessaire en leur donnant les tenures qui leur permettent de vivre, en répandant largement parmi eux l'enseignement agricole, en facilitant l'action des œuvres de colonisation juives, afin de ne pas laisser disparaître cette classe paysanne juive dont la survivance à travers les vicissitudes de l'histoire est à elle seule le plus étonnant des phénomènes.

f) *Éléments slaves divers*. — En dehors des Ruthènes, il y a encore, dans le peuplement actuel de la plaine subcarpatique, des traces d'anciennes avancées slaves. Les Slovaques sont nombreux dans cinq communes du district d'Užhorod : Domanince, Huta, Kamenica, Lekart et Onokovce ; et à Klenovec Nový (l'ancien Nyarásdomb) dans le district de Rosvegovo (Oroszvég). Au ^{xv}^e et au ^{xvii}^e siècle des déserteurs polonais s'étaient déjà établis dans la Hongrie du Nord. Les paysans polonais étaient bien accueillis des seigneurs hongrois par égard pour leur foi catholique romaine. Au ^{xviii}^e siècle cette émigration s'intensifia encore. Fuyant les Russes, les paysans ruthènes de Galicie traversaient les Carpates et cherchaient à s'établir dans la plaine. Leur émigration fut longtemps favorisée et ils furent même exemptés de deux années d'impôt. La

fusion entre les nouveaux arrivants et les indigènes s'opéra très vite.

Aujourd'hui, dans l'ensemble des Ruthènes, on distingue d'après les particularités dialectales :

Les *Lemci* dont l'aire d'extension est purement occidentale et dont le parler est très slovaquisé ;

Les *Bojki* plus au centre, le long de la Iereblja, qui ont subi fortement l'influence magyare ;

Les *Huculs* de la montagne et de la haute Tisa, qui ont conservé un dialecte ukrainien assez pur.

Notons enfin qu'on ne saurait parler avec exactitude d'une influence profonde des Tchèques sur le développement historique des Ruthènes.

M. KROFTA a très justement noté que ce qui a le plus séparé, dans l'histoire, la Bohême de la Russie subcarpatique, c'est moins les différences de domination politique que l'obstacle insurmontable qu'opposait un pays *orthodoxe*, et soumis même irrégulièrement à l'autorité spirituelle de Constantinople, à toute tentative de pénétration émanant d'une terre occidentale et catholique ¹. En fait, l'Université de Prague, fondée en 1348 par Charles IV, qui exerça une grande influence en Slovaquie et qui compta de nombreux étudiants de Hongrie, ne joua aucun rôle chez les Ruthènes. Le mouvement hussite lui-même n'affecta guère le territoire de l'actuelle Russie subcarpatique, si ce n'est, sous Jan Jiskra, une partie du comitat d'Užhorod ².

g) *Le rôle véritable des étrangers dans la formation des centres urbains.* — La vie urbaine de la Russie subcarpatique ne s'est cependant pas toujours déroulée sous le signe de la domination étrangère, comme l'ont longtemps laissé croire les historiens magyars. Si, comme nous l'avons vu, dès le x^e siècle les Hongrois s'installent dans la plaine du Danube, le territoire actuellement désigné sous le nom de « Podkarpatska Rus » comprenait des peuplades slaves constituées vraisemblablement en communes rurales indépendantes. Avec la conquête magyare, cette indépendance prit fin et tout le pays déclaré, *domaine royal*, se vit condamné à une sûre dénationalisation. Le régime féodal ne joua donc pas un grand rôle dans la vie urbaine d'une région qui n'avait jamais été considérée comme province autonome. En fait, on a pu constater que ni la féodalité laïque magyare, ni la féodalité cléricale n'ont vraiment travaillé à la création de centres urbains nouveaux, se contentant

¹ KROFTA (Camille), *Carpathian Ruthenia and the Czechoslovak republic*, Londres, 1931, p. 14.

² *Ibid.*, p. 14.

d'exploiter stratégiquement et économiquement les vieux centres ruthènes. Le seul phénomène véritablement fécond dans l'histoire urbaine de la plaine subcarpatique est celui de la colonisation allemande. Les Allemands « créaient, mais à la campagne seulement, des bourgades qui avaient un caractère urbain¹ ». Ce sont surtout les artisans des Flandres ou de Saxe qui ont conféré à ces premiers groupements un caractère corporatif et communal. Mais l'élément ruthène restait sévèrement exclu de ces centres de peuplement. C'est ce qui explique que le Ruthène ait toujours gardé ses préférences pour une vocation pastorale ou agricole et n'ait jamais montré beaucoup d'inclination pour la vie commerciale. Bien que le développement de la vie urbaine en Russie subcarpatique ait marché de pair avec la dénationalisation de cette région, il est néanmoins permis de soutenir que les éléments étrangers au peuple ruthène, tout en jouant un rôle particulièrement actif dans le développement de la vie urbaine, n'ont nullement eu le monopole exclusif, comme on l'a longtemps affirmé, de la fondation de tous les centres urbains.

3. — ANTHROPOLOGIE.

Du point de vue anthropologique le Ruthène est d'une brachycéphalie modérée (les *Huculs* sont les plus brachycéphales). Alors que le Ruthène de Galicie mesure en moyenne 1 m. 64 et l'*Hucul* de Galicie 1 m. 689, l'*Hucul* de Bucovine mesure 1 m. 695 et celui de Hongrie 1 m. 699. Le professeur Pittard fait observer que, contrairement à la croyance vulgaire, on trouve les plus hautes statures chez les peuples livrés à la vie montagnarde. Les Ruthènes sont généralement blonds (au contraire des *Huculs* de Galicie et de Bucovine où l'on trouve 85 % de cheveux bruns). Les Hongrois, d'après les statistiques d'avant-guerre, étaient plus petits que tous les allo-gènes, exception faite des Ruthènes qu'ils dépassaient légèrement. Ils s'en distinguaient encore par une brachycéphalie beaucoup plus prononcée. (Les Roumains de la Russie subcarpatique sont également d'une brachycéphalie très accentuée : indice supérieur à 84.) En fait l'anthropologie ne peut guère servir de pierre de touche pour distinguer et différencier les diverses couches ethniques du peuple de la plaine subcarpatique. Seule l'histoire de leur superposition au hasard des guerres et des invasions peut expliquer pourquoi

¹ MARTEL (René) : *La Ruthénie subcarpathique au Moyen Age, Monde Slave*, octobre 1936, p. 118-127.

en certains points la fusion s'est opérée, alors qu'ailleurs les oppositions restaient irréductibles.

4. — APERÇU HISTORIQUE.

Tombé sous la dépendance du royaume de Hongrie, le territoire peuplé par les Ruthènes au sud des Carpates perdit, dès le ^x^e siècle, toute autonomie. En 1031, le prince Henri, fils d'Étienne, roi de Hongrie, était bien qualifié de *Dux Ruizorum*, mais il est tout à fait exclu que la *Krajina* qui correspondait à l'actuelle *Podkarpatska Rus* formât une unité provinciale.

En 1339 vint s'établir dans le pays un prince russe, émigrant de Podolie, du nom de Théodore Koriatovič qui amena avec lui un grand nombre de réfugiés russes du sud-ouest alors dévasté par les Tatars. Le roi Louis I^{er} de Hongrie autorisa ces Russes, au nombre de 400.000, à s'établir à Mukačevo, en donnant en fief à leur chef des terres qui s'étendaient jusqu'à la ville de Chust dans le comitat de Marmaroš.

Koriatovič fonda alors près de Mukačevo le monastère de Saint-Nicolas, qui fut un centre d'éducation ecclésiastique et donna au pays une série d'évêques de l'Église russe. Dès ce moment l'Église Hongro-Russe se détacha de la subordination aux évêques orthodoxes de Lwów et de Przemyśl en Galicie. La persécution religieuse sévit maintes fois, les rois de Hongrie s'évertuant à implanter le catholicisme et à détruire les assises de l'Église nationale. Les hautes classes renièrent la foi de leurs pères pour obtenir des avantages temporels; elles se séparèrent des traditions du peuple et se confondirent avec l'aristocratie magyare. Le bas peuple résista plus longtemps et garda sa langue, mais il ne réussit pas à conserver intégralement sa religion. Le clergé orthodoxe tint bon jusqu'au commencement du ^{xvii}^e siècle. C'est en effet entre 1623 et 1627 qu'eut lieu le premier passage d'un évêque à l'Uniatisme : l'évêque Petronius. A la longue le pays tout entier entra dans le catholicisme uniате que l'on nomme « Église gréco-romaine », par opposition à l'ancienne « Église grecque », laquelle disparut entièrement de la nomenclature des cultes reconnus.

En 1848, pour réprimer la révolution magyare, l'Autriche avait fait appel à Nicolas I^{er}. L'armée russe franchit les Carpates et pénétra dans la plaine hongroise. Le gouvernement de Vienne avait envoyé pour accompagner cette expédition un Ukrainien de Hongrie, Adolphe Dobrjans'kij, en qualité de commissaire impérial. Pour faire pièce aux compatriotes de Kossuth, Dobrjans'kij s'ef-

força d'organiser la Russie subcarpatique. Ce fut une période relativement heureuse pour les Ruthènes ; une certaine autonomie fut accordée par François-Joseph aux quatre comitats ukrainiens. Une Académie nationale fut fondée à Užhorod, et Alexandre Duchnovič exalta dans ses poèmes le sentiment national ruthène. Ce réveil fut de courte durée. Dobrjans'kij, qui n'avait plus la confiance de Vienne, fut bientôt rappelé et remplacé par un Magyar. La culture ruthène fut à nouveau étouffée. Les Diètes hongroises de 1879, 1893 et 1907 rendirent la langue magyare obligatoire dans toutes les écoles subcarpatiques. La langue maternelle de la majorité slave était donc réduite au rang d'idiome secondaire. Pendant la guerre les Austro-Hongrois ruinèrent ce malheureux pays par de lourdes réquisitions et détruisirent dans la retraite finale les ponts et les travaux d'art.

On ne trouve pas mention de la Subcarpatie dans les diverses proclamations émanant des organisations nationales tchécoslovaques à l'étranger au cours de la guerre. Mais, le 23 juin 1918, le Conseil national ruthène, qui représentait aux États-Unis environ un demi-million de nationaux vivant dans ce pays, avait convenu d'un programme double de revendications : un programme maximum prévoyant l'indépendance totale de la nation ruthène des Carpates et l'union éventuelle avec les Ruthènes de Bucovine et de Galicie ; un programme minimum envisageant l'autonomie, sans préciser dans le cadre de quel État. Le Président Wilson déclara ces revendications irréalisables. Au Congrès des nationalités opprimées qui se tint à Philadelphie, du 23 au 26 octobre 1918, les délégués ruthènes présentèrent au Président Masaryk un memorandum posant en principe le droit de leur nation à l'indépendance et à l'union avec les autres branches de la nation russe (sans distinction entre Grands Russes et Ukrainiens), mais reconnaissant l'impossibilité actuelle de réaliser ce programme et demandant le rattachement du territoire ruthène des Carpates au futur État tchécoslovaque, « État libre où vivrait une nation slave libre ». Un accord fut alors conclu en vue de ce rattachement entre M. Masaryk et M. Žatkovič, représentant des Ruthènes d'Amérique. Le rattachement fit l'objet d'une nouvelle motion du Conseil national des Ruthènes d'Amérique qui se réunit, le 12 novembre 1918, à Scranton (Pennsylvanie) et esquaissa le tracé d'une frontière entre la Slovaquie et la Russie subcarpatique. Enfin un referendum, organisé à la fin de 1918 parmi les Ruthènes d'Amérique, amena 67 % d'entre eux à se prononcer en faveur du rattachement à la République tchécoslovaque.

Les Ruthènes d'Europe étaient aussi soucieux de leur indépen-

dance, mais moins précis quant à la forme que celle-ci devait revêtir. L'Assemblée tenue à Stará L'ubovňa, le 8 novembre 1918, par les Ruthènes des Carpates resta sur ce point dans le vague. Dans la suite trois Conseils nationaux se formèrent : l'un à Prešov, partisan du rattachement à la Tchécoslovaquie ; l'autre à Užhorod, partisan du rattachement à la Hongrie (motion Vološin) ; le troisième à Chust, partisan du rattachement à une Grande Ukraine (motion Braščajko).

En février 1919, une délégation des Ruthènes d'Amérique vint en Europe se mettre en rapport avec la Conférence de la Paix puis avec les Ruthènes des Carpates. Son chef, M. Žatkovič, réunit les trois Conseils nationaux en un seul, qui siégea à Užhorod, du 8 au 16 mai 1919, et demanda le rattachement des territoires ruthènes de l'ancienne Hongrie à la Tchécoslovaquie, « comme État autonome à l'intérieur de la République ».

Mais le sort des Ruthènes était déjà fixé. Le 15 mai 1919 le Conseil des Ministres des Affaires Étrangères des grandes puissances avait entendu un rapport de M. Beneš sur la question, et de l'examen de ce rapport, sortirent les articles 10 à 13 du Traité de Saint-Germain. Le texte définitif fut adopté le 16 juin 1919. C'était sur la base des désirs formulés par les Ruthènes eux-mêmes que M. Beneš avait rédigé son rapport : ainsi le rattachement a été opéré sur l'initiative première des intéressés ¹.

¹ PEŠKA (Zdeněk), *Le rattachement de la Russie subcarpathique à la Tchécoslovaquie*, dans *l'Europe Centrale* du 29 avril 1933, et Hatalák, *Jak vznikla myšlenka připojití Podkarpatskou Rus k Československu*, Užhorod, 1935.

CHAPITRE II.

LES PROBLÈMES DÉMOGRAPHIQUES AU LENDEMAIN DE LA GUERRE.

BIBLIOGRAPHIE POUR LE CHAPITRE II.

Outre les ouvrages déjà cités au chapitre précédent :

1. *Aperçu statistique de la République tchécoslovaque*, Prague, 1930.
2. BOHAČ (Antonín), *Studie o populaci v Československé republice*, Prague, 1928.
3. MARTEL (René), *La Ruthénie subcarpathique*, Paris, 1935.
4. MATOUŠEK (Dr Karel), *Podkarpatská Rus. (Všeobecný zeměpis se zvláštním zřetelém k životu lidu)*, Prague, 1924.
5. MOSCHELES (Dr J.), *L'urbanisme et la répartition des professions dans les différents pays de la République tchécoslovaque* (extrait du *Statistický obzor*, 9-10-1931), Prague, 1931.
Le caractère des villes tchécoslovaques. Les trois habitats humains : habitat rural, habitat urbain, habitat industriel (extrait du *Statistický obzor*, 1-2-1932), Prague, 1932.
6. POHL (Josef), *Studie o hustotě obyvatelstva v Republice Československé*, Sborník I — sjezdu slovanských geografů a ethnografů v Praze (1924), Prague, 1926.
7. SASEK (Ivo), *Les migrations de la population intéressant le territoire de la Tchécoslovaquie actuelle, depuis le XVII^e siècle à nos jours*, Genève, 1935.
8. *Sčítání lidu v Republice Československé ze dne 15 února 1921*, svazek 9, řada VI., Prague, 1924.
9. *Sčítání lidu v Republice Československé ze dne 1. prosince 1930*, svazek 104, Prague, 1934.
10. *Die tschechoslowakischen Denkschriften für die Friedenskonferenz von Paris 1919-1920*, textes publiés par Hermann Raschhofer dans la collection des *Documents de droit public international*, Berlin, 1937.

1. — ÉTUDE DÉMOGRAPHIQUE.

a) Accroissement de la population urbaine.

Après le *Lexicon* de 1773 les statistiques sont peu nombreuses ; de plus, dressées dans le cadre des anciennes divisions administra-

tives, ces quatre comitats dont les limites ne coïncident ni avec celles du territoire actuel de la Russie subcarpatique ni avec celles de la plaine proprement dite, elles demandent à être interprétées.

Nous n'étudierons tout d'abord, à l'aide de ces statistiques, que deux phénomènes : la formation des agglomérations urbaines en Russie subcarpatique et les variations entre les nationalités — à l'intérieur de chaque ville — depuis une trentaine d'années.

Densité de la population. — La densité générale de la Russie subcarpatique n'est pas très forte. Il n'est pas étonnant qu'un pays où les étangs, lacs, marais, forêts vierges, steppes et autres terres improductives couvrent 38 % de la superficie totale, n'ait que 48 habitants par km². C'est pourtant le chiffre le plus faible de toute la République (Bohême 128, Silésie et Moravie 152, Slovaquie 61). La densité de la Russie subcarpatique a d'ailleurs varié considérablement depuis un demi-siècle. En 1869, elle était de 32 habitants par km². En 1880, elle s'élevait à 51. En 1890, elle retombait à 36. La période 1880-1890 est en effet funeste pour le pays : les effets de la magyarisation commençaient vers cette époque à se faire sentir au moment précis où le pays traversait une crise agricole très violente, entraînant une émigration intense. Depuis la densité est allée en se relevant régulièrement : 41 habitants au km³ en 1900, 47 en 1910, 48 en 1921.

Accroissement de la population. — Le « Dénombrement de la population des pays de la Sainte Couronne Hongroise », paru en 1900, donne, avec de bonnes cartes démographiques, des renseignements intéressants sur l'accroissement de la population (pour la région d'Užhorod et de Perečín) ;

1^o Dans les campagnes.

Districts	1890	1900	Accroissement absolu	%
Perečín	16.133	19.973	3.840	23,8
Užhorod (environs)	32.822	35.180	2.358	7,2
Užhorod (ville).....	11.793	13.471	1.678	14,2

2^o Dans les villes.

Voici le nombre d'habitants des quatre villes de la Russie subcarpatique en 1921 et en 1930 :

Les villes de Russie.

3.

	1921	1930	Accroissement
Užhorod	20.601	26.675	6.074
Mukačevo	20.865	26.102	5.237
Berehovo	13.846	19.007	5.161
Chust.....	11.835	17.833	5.998

Soit, pour 100 habitants, un accroissement total de 29,48 pour Užhorod, de 25,10 pour Mukačevo, de 37,27 pour Berehovo, de 50,68 pour Chust.

Ce sont Chust, Berehovo, Užhorod qui se sont le plus agrandis en neuf ans. C'est une caractéristique — toute récente — de la Russie subcarpatique que cette croissance rapide des villes. En dix ans, une grosse bourgade campagnarde comme Užhorod, par exemple, est devenue, grâce à ses nouveaux quartiers, une ville moderne, pourvue de l'électricité, de canalisations et dotée de rues spacieuses se coupant à angle droit.

L'accroissement général de la population (urbaine et rurale) est très rapide, surtout depuis ces dix dernières années¹. Le district de Svaljava présente l'accroissement maximum (5,3 %) et celui de Ťačovo la diminution la plus considérable (6,9 %). L'indice d'accroissement est de 20 % (contre 11 % en Slovaquie, 6,7 % en Moravie-Silésie, 4,5 % en Bohême ; les provinces les plus pauvres sont celles qui prolifèrent le plus). Malgré une mortalité infantile très élevée, la population de la Russie subcarpatique progresse donc grâce à un très fort excédent des naissances. Voici, sur quatre années, les chiffres qui indiquent cette progression. On a ajouté à ce tableau les taux correspondants pour l'ensemble de la République tchécoslovaque (en 1929).

Années	Accroissement des naissances (excédent) <i>En Russie subcarpatique</i>		Sur 1.000 habitants <i>Dans l'ensemble de la République</i>
1921.....	10.012	16,4	11,5
1923.....	14.492	22,9	12,3
1925.....	14.536	21,9	9,9
1927.....	11.026	16,1	7,3

¹ De 1911 à 1921 l'accroissement de la population n'avait été que de 9.506 habitants, soit 1,59 %.

b) Variations des rapports entre les nationalités
depuis 1910.

Recensement de 1910 (par comitats). — D'après le recensement officiel exécuté par le Gouvernement hongrois en 1910, la population vivant sur le territoire actuel de la Russie subcarpatique s'élevait à 572.000 âmes.

Sur ce chiffre, les Ruthènes étaient à eux seuls 319.361, soit environ 60 %. Les Hongrois suivaient avec 169.434 âmes, les Allemands avec 62.187, les Roumains avec 15.387, les Slovaques 4.057 et les autres (Tsiganes, etc...) 1.602.

Selon le recensement fait en 1921 par le Gouvernement tchécoslovaque, le nombre total des habitants est de 604.670 dont :

370.368 Ruthènes (62,2 %) ;

21.853 Tchécoslovaques (3,3 %) ;

103.791 Hongrois (17 %) ;

79.715 Juifs (13 %) ;

10.348 Allemands (1,7 %) ;

18.595 appartenant à différentes nationalités (dont 11.724 Roumains et 6.871 étrangers).

Les deux statistiques sont difficiles à comparer puisque, pour le même territoire, la première ne tient pas compte des Juifs, et la seconde confond le peuplement primitif des Slovaques avec les fonctionnaires tchèques envoyés pour administrer le pays.

Recensement de 1921 (par joupanats). — Le recensement qui suit, par joupanats, a le défaut de ne pas offrir des tableaux séparés de la population urbaine et de la population rurale, mais donne une idée assez juste des rapports entre les nationalités (les Hongrois, les Juifs et les Tchèques dominent nettement dans les villes).

	U ^z horod	Muka ^č evo	Berehovo	Marmaros ^á	Total
Russes	368	42.189	10.958		53.515
Ruthènes	62.123	86.393	98.915	73.217	320.648
Tchécoslovaques..	11.248	4.112	2.979	950	19.289
Magyars	17.383	12.884	64.819	7.913	102.999
Juifs	9.487	25.187	27.233	20.427	82.334
Allemands	722	5.716	1.233	3.050	10.721
Roumains	—	—	1.000	3.000	4.000
Divers	588	400	215	8	1.211
Total	101.919	176.881	207.352	108.565	594.717

Recensement de 1930 (par districts). — C'est le recensement de 1930 qui offre la statistique plus complète de la population d'après les nationalités et les religions. Il faut cependant observer qu'il a été nécessaire de grouper les « Grands Russes »¹ et ceux des Ruthènes qui se sont déclarés « Carpathorussiens », « Rusniaki » ou « Rusiny ».

Villes	Population totale	Tchécoslovaques	Ruthènes	Polonais	Allemands	Magyars	Juifs	Roumains
Užhorod ...	26.675	8.030	6.260	53	508	4.499	5.897	4
Mukačevo ..	26.102	2.664	6.476	14	991	5.561	8.869	31
Berehovo ..	19.007	2.034	1.954	5	405	9.190	3.759	5
Chust.....	17.833	1.490	9.301	5	732	1.383	4.537	9

Ainsi les Tchécoslovaques dominent nettement à Užhorod, les Juifs à Mukačevo, les Hongrois à Berehovo et les Ruthènes à Chust.

Répartition des nationalités. — D'après ce recensement de 1930 la répartition des nationalités dans l'ensemble du territoire est la suivante : sur 725.381 habitants, 33.961 sont Tchécoslovaques, 446.940 sont Ruthènes, 159 sont Polonais, 13.242 Allemands, 109.472 Magyars, 12.641 Roumains, 91.255 Juifs, 1.357 Tsiganes, 119 appartiennent à diverses autres nationalités.

Ce sont les statistiques indiquant la répartition des groupements ethniques qui sont les plus délicates à dresser. Théoriquement les « instructions rédigées pour le recensement de la population » définissent la nationalité ethnique comme « la race, dont la principale caractéristique est la langue maternelle ». Les Juifs peuvent donc déclarer la nationalité juive. En fait, dans le reste de la Tchécoslovaquie, les sionistes seuls profitent de cette liberté. En Russie subcarpatique cette innovation n'est guère en faveur. Par contre, beaucoup de Juifs s'inscrivent comme étant de nationalité magyare, ce qui est assez paradoxal. C'est pourquoi on a été obligé d'adopter la distinction entre « Juifs » (de nationalité et de confession) et « Israélites » (de confession seulement). Par exemple, dans la ville de Mukačevo il y a 8.869 Juifs et 11.313 Israélites ; à Sevljuš, 7.381 Juifs et 8.424 Israélites ; à Užhorod, 5.897 Juifs et 7.357 Israélites ; à Rachov (district), 8.676 Juifs et 9.455 Israélites. Le pourcentage des Juifs ayant déclaré la nationalité juive reste

¹ C'est-à-dire les Ruthènes partisans du grand russe comme langue littéraire.

cependant très fort en Russie subcarpatique en comparaison avec les provinces occidentales (87,3 % contre 14,8 % en Bohême, par exemple).

Les villes de la Russie subcarpatique offrent un exemple curieux par l'amplitude des variations de leur population. Mukačevo et Užhorod présentent à ce sujet les caractéristiques les plus remarquables. D'autre part, les variations les plus notables peuvent être constatées dans les populations ruthène et hongroise. Nous ne possédons malheureusement pas la totalité des chiffres pour la population juive. Quant aux Tchécoslovaques, le recensement hongrois de 1910 n'indiquait naturellement que des Slovaques, ce qui ne permet pas de se former une opinion suffisante des progrès accomplis (à Užhorod, le recensement de 1910 compte 7,2 % de Slovaques ; celui de 1921, 25,5 % de Tchécoslovaques). Le fait essentiel est l'installation récente et massive des Ruthènes dans les villes. A Mukačevo, alors qu'on n'en comptait que 8,1 % en 1910, on en dénombrait 24,5 % en 1921. A Užhorod, 14,2 % en 1921 contre 3,8 % en 1910 ; à Berehovo (vieux centre magyar), 9,9 % en 1921 contre 1,7 % en 1910. A Chust qui a de tout temps été un centre urbain ruthène, l'écart est moins sensible : 58 % en 1921 contre 50,8 % en 1910.

Les Hongrois voient leurs effectifs urbains diminuer proportionnellement. Mukačevo ne possède plus que 24,1 % de Magyars en 1921 contre 73,4 % en 1910, Užhorod 38,9 % contre 80,3 %, Berehovo 62,1 % contre 96,1 % et Chust 7,8 % contre 34,1 %.

Les Allemands, bien qu'ils n'aient jamais possédé que des groupes réduits dans chaque ville, sont également en franche décroissance. C'est eux qu'affecte assurément le plus l'apparition de la nationalité *juive* dans la nomenclature officielle. C'est en effet à Mukačevo que ce phénomène se manifeste avec le plus d'évidence. De 17,8 % en 1910 la population allemande passe à 1,9 % ; de même à Užhorod où elle tombe de 6,8 % à 2,2 % ; à Berehovo de 1,1 % à 0,7 % et à Chust de 14,9 % à 3,5 %.

Il est intéressant de voir la part des différentes nationalités dans l'accroissement de la population. Ce sont les Ruthènes — l'élément ethnique le plus arriéré — qui ont la plus forte natalité : 24,8 naissances pour mille habitants ; les Slovaques, établis dans les cinq communes de l'ouest, ont un accroissement de 13 pour mille ; les Hongrois du Sud de 10 pour mille. L'élément slave prédomine donc. Mais la terre est pauvre et ne suffit point à nourrir tant d'hommes.

2. — LES ÉMIGRATIONS

La Russie subcarpatique est, avec la Slovaquie, le pays de la République qui fournit le plus aux courants d'émigration¹ : émigration saisonnière, jadis quand le pauvre Ruthène des montagnes allait se louer en Hongrie pour le temps de la récolte ; aujourd'hui, une frontière jalousement fermée ayant mis fin à cet exode temporaire, émigration lointaine et définitive. Pendant l'année 1929, 3.478 Ruthènes ont quitté le pays. Proportion très élevée : sur 10.000 habitants 49 ont émigré. Pendant la même année, sur 10.000 habitants de la Bohême 5 seulement avaient émigré. Les montagnards s'expatrient en très grand nombre, mais, dans la plaine, c'est le district d'Užhorod qui fournit le plus gros contingent². Avant la guerre, les Ruthènes émigraient vers l'Amérique du Nord. Mais, très différents des paysans de la Bohême ou des ouvriers tchèques qui, quelques années avant le courant d'émigration des Slovaques et des Ruthènes, s'étaient déjà installés aux États-Unis, les paysans de la Verchovina et les ouvriers agricoles de la plaine appartenaient à la catégorie des « unskilled ». Ils ne travaillaient guère que dans les mines de Pensylvanie, et encore comme manœuvres ou comme charretiers. Quelques-uns, malgré tout, réussirent à s'enrichir et surent ne pas oublier leurs frères pauvres des Carpates. C'est l'action de ces Ruthènes aisés et solidement organisés dans les « Sociétés Nationales » à caractère religieux qui, conjointement à l'effort tchèque, a permis en 1918 la libération de la Russie subcarpatique.

La restriction de l'immigration aux États-Unis a naturellement porté un coup très dur à l'émigration ruthène. La quote-part attribuée à la Tchécoslovaquie qui, en 1921-1922, s'élevait à 14.282 personnes, en 1922-1923 à 14.357, est tombée en 1924-1925 à 3.073 personnes. Pourtant le nombre des individus demandant en Tchécoslovaquie un passeport pour les États-Unis s'élevait à la même

¹ En Bohême, Moravie et Silésie, l'émigration est en diminution constante. Depuis 1923, au contraire, l'émigration de la Russie subcarpatique est sujette à un accroissement rapide. En 1929, elle a atteint l'« indice d'émigration » constaté en Slovaquie : 49 émigrants pour 10.000 habitants.

² Ce sont surtout les habitants des villes qui s'expatrient, le plus grand nombre de ces paysans, que la loi implacable des *latifundia* condamnait à l'émigration, étant désormais fixé au sol en vertu de l'application de la loi agraire. A la fin de l'année 1932, il y avait en Russie subcarpatique 4.122 hectares concédés en sol colonisé, la superficie moyenne d'une ferme étant, par colon, de 12,5 hectares (Ivo SASEK, *Les migrations de la population intéressant le territoire de la Tchécoslovaquie actuelle*, Genève, 1935, p. 143).

époque à 30.000 ; malgré toutes ces difficultés, le nombre des émigrants ruthènes à destination des pays d'outre-mer dépasse sensiblement celui des émigrants à destination de pays européens. Nous avons dressé ces deux tableaux qui montrent assez clairement les rapports de ces deux courants d'émigration et leurs fluctuations pendant les années qui suivirent la conclusion de la paix.

Émigrants ruthènes à destination d'outre-mer :

Années	Nombre d'individus	Soit, sur 10.000 individus
1922	1.116	18,0
1923	311	4,9
1924	413	6,4
1925	591	8,9
1926	565	8,4
1927	1.788	26,1
1928	1.490	21,4

Émigrants ruthènes à destination des pays européens :

Années	Nombre d'individus	Soit, sur 10.000 individus
1922	86	1,4
1923	35	0,6
1924	173	2,7
1925	339	5,1
1926	753	11,1
1927	85	1,2
1928	433	6,2

Pour les pays d'outre-mer le fléchissement des années 1924-1925-1926 est la conséquence directe du vote des lois restrictives américaines. Par contre, les fluctuations dans le tableau de l'émigration à destination des pays européens sont les résultats indirects des diverses crises qui ont affecté les États européens. Pour la Russie subcarpatique comme pour la Slovaquie l'émigration transocéanique l'emporte sur l'émigration continentale, au contraire de la Bohême et des Provinces historiques.

Il n'est donc pas inutile de connaître plus précisément les pays où émigrent volontiers les Ruthènes.

a) *Émigration transocéanique.* — De 1922 à 1927, sur 4.780 Ruthènes s'embarquant à destination d'outre-mer, 2.391 se dirigeaient vers les États-Unis d'Amérique, 1.481 vers le Canada, 58 vers les États de l'Amérique Centrale et Cuba, 776 vers l'Argentine, 8 vers le Brésil, 66 vers les autres États de l'Amérique du Sud.

En 1928, sur 1.490 Ruthènes s'embarquant à destination d'outre-mer, 205 se dirigeaient vers les États-Unis d'Amérique, 792 vers le

Canada, 10 vers les États de l'Amérique Centrale et Cuba, 421 vers l'Argentine, 10 vers le Brésil, 51 vers les autres États de l'Amérique du Sud.

Ce qui ressort de la comparaison de ces deux tableaux c'est la progression de l'émigration ruthène vers l'Amérique du Sud (en particulier l'Argentine), conséquence naturelle de la demi-fermeture des États-Unis. L'émigration à destination du Canada est également en hausse.

b) *Émigration continentale.* — On a déterminé les pays européens vers lesquels les Ruthènes émigraient le plus volontiers. De même que pour les pays d'outre-mer, les résultats sont donnés globalement pour la période comprise entre les années 1922 et 1927 et isolément pour l'année 1928 (statistique la plus récente) : de 1922 à 1927, sur 1.471 Ruthènes ayant obtenu un passeport d'émigration pour un pays européen, 1.220 indiquaient comme but de voyage la France, 75 la Hongrie, 69 la Roumanie, 42, l'U. R. S. S., 18 la Yougoslavie, 12 l'Allemagne, 8 l'Autriche, 8 la Pologne, 6 la Belgique, 13 divers autres pays de l'Europe.

Pour la seule année 1928, sur 433 Ruthènes, 329 indiquaient comme but de voyage la France, 82 la Belgique, 8 la Russie d'Europe, 6 la Hongrie, 4 l'Allemagne, 2 l'Autriche, 1 la Yougoslavie, 1 la Roumanie : aucun n'indiquait la Pologne.

Ces chiffres sont pleins d'enseignements : la France a été longtemps le pays le plus recherché (1924 est l'année qui a vu le courant d'émigration le plus fort ; en 1927, au contraire, il y a eu une diminution assez nette, mais qui n'est plus sensible actuellement). Des statistiques datant de 1929 montrent que la Belgique détourne de plus en plus vers elle le flot des émigrants. Par ailleurs, on peut noter une décroissance des courants d'émigration vers la Roumanie, la Hongrie, la Yougoslavie.

c) *Émigration saisonnière.* — L'émigration saisonnière n'a pas disparu. Mais elle a perdu son ampleur d'avant-guerre. Surtout elle s'est en quelque sorte désaxée. Ce n'est plus vers les plaines hongroises que descendent les pauvres journaliers ruthènes : c'est en Allemagne et en Autriche qu'ils se rendent maintenant pour aider aux travaux des champs ¹.

Le tableau suivant indique, pour la période comprise entre les années 1922 et 1928, le nombre des journaliers et des ouvriers agricoles de Russie subcarpatique qui se sont rendus en Allemagne et en Autriche pour participer à la moisson :

¹ Les statistiques ne mentionnent point le courant saisonnier, assez fort pourtant, des ouvriers agricoles et bûcherons vers les pays tchèques.

Années	Nombre d'ouvriers et de journaliers agricoles	Soit sur 10.000 habitants
1922	—	—
1923	—	—
1924	—	—
1925	32	0,5
1926	36	0,5
1927	37	0,5
1928	32	0,5

Chiffres modestes, et mouvement de faible envergure en comparaison de l'exode véritable qui, avant guerre, amenait chaque été dans l'Alföld des milliers de Ruthènes en quête de travail.

3. — LES PROFESSIONS DANS LES VILLES SUBCARPATIQUES.

D'après les données statistiques magyares de 1910, 71 % de la population étaient des paysans, 11 % des ouvriers, 17 % des commerçants et artisans et 1 % des employés. Le caractère agricole du pays était donc déjà très nettement marqué. La statistique de 1921 révèle une légère diminution de la population agricole.

	Individus vivant de la profession	Individus exerçant la profession
Agriculture	410.705	151.177
Industrie	64.100	24.115
Commerce	43.230	13.561
Services publics	25.974	14.345
Travaux salariés, professions de caractère irrégulier	62.559	24.360
Totaux	606.568	227.558

Ces chiffres mettent en lumière la disproportion entre le nombre des chefs de famille exerçant personnellement la profession et celui des membres de la famille tirant leur subsistance de ce travail. On voit qu'en Russie subcarpatique une faible partie seulement de la population est réellement productrice.

Nous avons essayé de synthétiser dans un tableau les variations qui se sont produites, de 1910 à 1921, dans la répartition des professions. Il accuse une certaine baisse de la population agricole, au profit des services publics (armée, ministères, administration locale, etc...) mais aussi au profit de la catégorie des professions dites « irrégulières », à savoir journaliers, salariés, ouvriers non qualifiés :

	1910	1921
Agriculture	73,4 %	66,5 %
Industrie	10,4 %	10,6 %
Commerce	6,7 %	5,9 %
Services publics.....	3,7 %	6,3 %
Professions sans caractère régulier	5,8 %	10,7 %

On ne peut tenir compte du fléchissement du pourcentage du commerce, car l'année 1921 fut une année de crise. Le pourcentage des services publics a doublé : fait très caractéristique qui s'explique par l'afflux de fonctionnaires tchèques : douaniers, gendarmes, instituteurs, médecins, ingénieurs, qui ont assumé la tâche de « reconstruire » le pays, sans compter que beaucoup d'anciens fonctionnaires magyars ont été réengagés pour maintenir dans les administrations la proportion des nationalités.

Les données statistiques du dernier recensement de 1930 nous permettent, tout d'abord, d'observer que, du point de vue professionnel, la fonction économique des villes de la Russie subcarpatique est beaucoup plus diversifiée qu'on ne l'avait supposé jusqu'ici : c'est une vue superficielle que d'opposer brutalement la vie purement agricole et forestière des provinces orientales à la civilisation industrielle des Pays Historiques. D'autre part, il ne faut pas oublier que si une industrie régionale, comparativement à la moyenne générale de l'État, peut n'avoir qu'une faible capacité de production, cette même industrie peut, dans la région donnée, jouer un rôle social considérable, déterminant la formation d'une classe ouvrière locale, contribuant même souvent à la transformation de l'urbanisme, et cela de manière d'autant plus caractérisée que le milieu où son action s'exerce est plus conservateur et archaïque. Aussi, nous intéressons-nous moins à la représentation quantitative d'une industrie qu'à ses répercussions sur le milieu social. Bien que, du point de vue industriel, les centres carpatiques ne puissent rivaliser avec les agglomérations de Silésie ou de Bohême, l'influence de la civilisation industrielle y est d'autant plus remarquable que la population est moins homogène ethniquement : des spécialisations professionnelles s'ébauchent, affectant des groupes de même nationalité.

Variation des groupes professionnels de 1921 à 1930. — Le premier point qui soit intéressant à mettre en lumière est de déterminer l'importance respective des groupes professionnels dans chacune des villes de la plaine subcarpatique. Nous disposons à la fois des études de M^{lle} Moscheles et des statistiques établies par le Gouvernement de la République tchécoslovaque à la suite du recensement de 1930. Ce ne sont pas seulement en effet les variations des nationalités et

des confessions qui doivent être étudiées pour chaque ville, mais aussi les modifications numériques des groupes professionnels. Dans un territoire où le métier est souvent lié intimement à la nationalité, il est intéressant de suivre le plus près possible tous les changements qui se sont opérés.

M^{lle} Moscheles souligne tout d'abord l'importance du commerce : « Les villes de la Slovaquie et surtout celles de la Russie subcarpatique ont une prédominance marquée du commerce, égalant presque ou même dépassant celui des villes de Bohême, quoique l'influence de la métropole y augmente l'importance du commerce ». M^{lle} Moscheles fait remarquer que ce sont principalement les « branches les moins compliquées du commerce » qui sont représentées en Russie subcarpatique. Elle croit devoir constater que « si, en Russie subcarpatique, le commerce des marchandises dépasse, à la campagne, celui de la Slovaquie et égale celui de la campagne morave et silésienne, c'est, de même que son importance exagérée dans les villes de la Russie subcarpatique, un signe du manque d'organisation et de l'hypertrophie du petit commerce sordide » (*sic*)¹. Dans les villes carpatiques, en effet, des formes primitives du commerce (de même que des moyens primitifs de transport) ont pu se maintenir identiques à eux-mêmes à travers les siècles. Colportage et flottage par exemple conservaient encore à la veille de la guerre l'importance dont ils jouissaient sous Marie-Thérèse.

C'est une idée analogue qu'exprime M^{lle} Moscheles lorsqu'elle écrit : « le caractère primitif des villes comme centres administratifs s'est conservé très nettement en Slovaquie et en Russie subcarpatique », tandis qu'« il tend à s'effacer partout où, comme en Silésie, il y a agglomération industrielle », ce qu'elle explique assez pittoresquement : « ... les villes carpatiques ont un pourcentage très élevé d'habitants appartenant à une autre profession (qu'une profession régulière) ou sans profession, et qui représentent le *lest* ou même les déchets (*sic*) de la vie économique : pourcentage élevé des personnes vivant de leur revenu, mais aussi de personnes vivant de travaux salariés de caractère irrégulier, ouvriers et journaliers, musiciens nomades, devineresses, etc... »². Nous croyons, en ce qui nous concerne, que ces expressions de *lest* ou de *déchet* peuvent donner une idée péjorative et partant assez inexacte de certaines professions des cités subcarpatiques. Ces professions, loin d'être un reliquat que le statisticien désespère de

¹ MOSCHELES (D^r J.), *L'urbanisme et la répartition des professions dans les différents pays de la République tchécoslovaque*. Prague, 1931, p. 10.

² MOSCHELES (D^r), *op. cit.*, p. 68.

classer dans une catégorie économique déterminée, représentent un des legs les plus intéressants du passé urbain, qui a réussi à se maintenir malgré les transformations les plus brutales de la civilisation moderne : nous dirions plutôt qu'il s'agit de *métiers-fossiles* qui se sont préservés dans ce coin des Carpates tant en raison de la difficulté des communications qu'en raison de la pauvreté des échanges économiques. Loin de les négliger nous devons au contraire faire ressortir ce qu'elles ont de caractéristique.

Villes	Nombre d'habitants	Professions-clé	Production	Organisation	Lest	Production		Organisation	
						Agriculture %	Industrie %	Économique %	Sociale (sans armée) %
Chust	12.000	Agriculture : 45,7 % Commerce : 10,7 %	61,5	23	15,5	45,7	15,8	15,6	6,1
Užhorod . .	21.000	Armée : 12,2 % Commerce : 11,7 %	32,7	45,1	22,2	5,6	27,1	19	13,9
Berehovo . .	14.000	Agriculture : 15,6 % Commerce : 10,7 %	42,9	38,5	23,6	15,6	27,3	19,9	12,1
Mukačevo . .	21.000	Commerce : 18,3 %	66,7	19,2	14,1	37,5	29,2	12,2	6,8

Tableau extrait de la brochure du Dr MOSCHELES : *Le caractère des villes tchécoslovaques : les trois habitats humains : habitat rural, habitat urbain, habitat industriel*, Prague, 1932, p. 21.

Si l'on étudie le tableau statistique dressé par M^{lle} Moscheles pour l'année 1920, on constatera que l'agriculture tient encore une place considérable dans la vie économique des villes de la plaine subcarpatique. A Chust, l'agriculture, considérée comme « profession-clé », occupe 45,7 % des habitants, suivie de très loin par le commerce avec 10,7 %. De même à Berehovo l'agriculture occupe 15,6 % des habitants, suivie par le commerce avec 10,7 %. Il est évident que, dans ces deux villes, selon l'expression de M^{lle} Moscheles, les « fonctions de production » l'emportent sur les « fonctions d'organisation ». A Mukačevo, en 1920, la situation n'est pas la même, le commerce peut être considéré comme la « profession-clé »

en occupant 18,3 % des habitants. A Užhorod, la proportion du commerce est plus faible (11,7 %), la fonction sociale essentielle dans cette ville au lendemain de la guerre étant celle de l'armée (12,2 %) ; nous sommes encore dans une période d'instabilité politique, ce qui explique le fort coefficient d'une fonction qualifiée par M^{lle} Moscheles « fonction d'organisation sociale ».

En nous aidant du recensement de la population tchécoslovaque de 1930, il est possible de constater les importantes modifications de structure survenues dans la vie économique des quatre villes subcarpatiques. A Chust, l'agriculture n'occupe plus que 28,4 % des habitants. Le commerce, dans cette même ville, a vu son importance s'accroître légèrement, mais l'industrie, à peu près inexistante à la veille de la guerre, a fait de grands progrès : elle occupe désormais près de 18 % des habitants. A Berehovo, la fonction agricole, loin de décroître, se voit représenter un peu plus favorablement. Le commerce lui aussi a vu son rôle s'accroître, mais très faiblement comparativement à l'augmentation de la population pendant la décade d'après-guerre. Ce stationnement peut être considéré comme un signe d'inertie de la vie économique. Des quatre villes subcarpatiques, Berehovo est assurément la plus durement frappée par la crise. A Mukačevo, au contraire, l'importance du commerce s'est accrue, mais il faut signaler un fait dont ne peuvent rendre compte les statistiques. Mukačevo, qui disposait de l'organisation commerciale la plus perfectionnée du territoire, a été très atteinte, d'abord par la fermeture des frontières, puis par la crise mondiale. En parvenant à changer totalement l'orientation de ses courants d'échange (jadis Mukačevo desservait la Hongrie du Nord) et en réussissant à nouer des relations économiques solides avec l'ouest de la République (Mukačevo exporte ses toiles et ses draps jusqu'à Bratislava), la ville de Mukačevo a prouvé que sa réputation séculaire d'habileté commerciale et d'esprit d'initiative n'était pas un vain mot.

Ce qui est le plus sensible à Užhorod, c'est l'accroissement d'importance de la fonction commerciale et industrielle. Il s'agit au reste de créations d'après-guerre. Užhorod jouit de l'avantage de disposer d'un marché intérieur de plus en plus étendu. Alors que Mukačevo doit rechercher au loin sa clientèle, Užhorod fournit en objets de première nécessité la population de plus en plus considérable des fonctionnaires qui y ont établi leur résidence.

En définitive, si l'on établit un parallèle entre les statistiques de 1920 et 1930, on observera la plupart des phénomènes que l'on peut constater au lendemain de la guerre dans tous les pays nouveaux en formation ou en reconstruction : stagnation de la fonction agri-

cole à la suite de la réforme agraire, développement, parfois artificiel, de la fonction industrielle. Si l'on adopte enfin la terminologie de M^{lle} Moscheles, on s'aperçoit que dans cette période de dix ans certaines « professions-clé » ont changé. A Užhorod, en 1930, c'est l'industrie qui prédomine, à Mukačevo également, de même enfin à Berehovo, quoique dans une proportion plus faible.

Professions et nationalités. — Cependant, malgré l'accession progressive de la majorité ethnique aux carrières publiques, les diverses nationalités se distinguent encore entre elles par les professions qu'elles occupent. 82,1 % des Ruthènes appartiennent à l'agriculture. Les Juifs sont commerçants, aubergistes, hôteliers (27,1 %), agriculteurs (21,8 %), ouvriers agricoles, journaliers, hommes de peine (18,1 %), artisans (13,2 %), charretiers (10,8 %), instituteurs (7,3 %). Un petit nombre d'entre eux commence à rechercher les professions libérales (1,7 %). Les Hongrois sont médecins, pharmaciens ou avocats. Les Tchèques sont en nombre dans les administrations d'État, mais ils sont loin d'être, comme l'a souvent insinué certaine propagande, en « majorité écrasante » : les services de la Russie subcarpatique comptaient, au lendemain de la guerre, c'est-à-dire en pleine période de réorganisation, 29 rédacteurs tchèques, 22 Ruthènes, 11 Ukrainiens, 9 Magyars, 2 Russes et 2 Slovaques ; 12 « actuaires » tchèques, 27 comptables tchèques et 2 ruthènes ; 101 employés subalternes tchèques, 2 Slovaques, 3 Ruthènes, 14 Magyars et 1 Juif ; 3 garçons de bureau tchèques, 30 Ruthènes, 13 Magyars et 1 Allemand.

Nous nous sommes efforcés de dresser, d'après des sources dignes de foi, des tableaux statistiques qui nous semblent particulièrement caractéristiques : ils mettront en évidence la participation des nationalités respectives à la direction des affaires du Territoire. Nous avons, chaque fois qu'il nous a été possible, comparé les chiffres des années 1923 et 1927.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE

	Année 1923	Année 1927
Ruthènes.....	4	290
Tchèques.....	50	336
Slovaques.....	1	13
Hongrois	2	177
Allemands.....		80
Juifs.....		1

MINISTÈRE DES FINANCES

	Année 1923	Année 1927
Ruthènes.....	77	41
Tchèques.....	1213	1182
Slovaques.....		10
Hongrois	86	71
Allemands.....		15
Juifs.....		1

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Ruthènes.....	142	151
Tchèques.....	255	323
Slovaques.....	17	5
Hongrois	56	68
Allemands.....	2	5
Juifs.....	6	3
Russes	3	5
Ukrainiens	11	3

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Ruthènes.....	635	790
Tchèques	108	170
Hongrois	174	220
Allemands.....	6	30
Juifs.....	11	5
Russes		2
Ukrainiens		23
Roumains	8	8
Polonais		9

MINISTÈRE DE L'HYGIÈNE PUBLIQUE

Ruthènes.....	2	9
Tchèques.....	13	24
Slovaques.....	1	2
Hongrois	7	15
Juifs.....	3	23
Allemands.....		1
Russes		23
Ukrainiens		13

MINISTÈRE DE LA PRÉVOYANCE SOCIALE

Ruthènes.....	6	14
Tchèques.....	34	24
Slovaques.....	2	1
Allemands.....	1	0
Hongrois		5
Juifs.....		1
Russes		2

MINISTÈRE DE LA JUSTICE

	Année 1923	Année 1927
Ruthènes.....	Les	35
Tchèques	chiffres	145
Hongrois	manquent	41
Allemands.....		9
Russes		21

MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS

Ruthènes.....	Les	87
Tchèques.....	chiffres	58
Hongrois	manquent	17
Allemands.....		4

Les chiffres indiquant le nombre total des fonctionnaires dans chaque service manquent, ce qui rend difficile toute évaluation précise. On notera cependant que non seulement la participation effective des Ruthènes dans l'administration de la province s'est considérablement accrue de 1923 à 1927, mais que le rôle des autres nationalités s'est également développé. L'élément tchécoslovaque est resté prédominant dans les services politiques, dans les Finances et dans l'Agriculture. Il faut tenir compte du fait que certaines statistiques ne distinguent point entre Tchèques et Slovaques, tandis que d'autres mentionnent, à côté des Ruthènes, les Grands-Russes et les Ukrainiens (émigrés de Pologne, de Russie ou de Bucovine).

DEUXIÈME PARTIE

LE PASSÉ URBAIN

CHAPITRE III.

UŽHOROD CAPITALE DU TERRITOIRE.

BIBLIOGRAPHIE POUR LES CHAPITRES III, IV, V ET VI.

Outre les ouvrages déjà cités, consulter pour l'histoire générale des villes de la Russie subcarpatique :

1. DRAHNY (Václav), *Župa Užhorodská, její přírodní a zemědělské poměry* Prague, 1923.
2. GABRIEL (František), *Z minulosti města Užhorodu, Podkarpatské hlasy*, 1932, n^{os} 136, 37, 38, 39.
3. HODINKA (Antal), *Gens fidelissima. Rakoczi F. beregmegyei ruthén jobbágyai az 1704-1711 szabadságharczban*, Užhorod, 1915.
4. HOLY (B.), *K ideové soutěži na regulační a zastavovací plán města Mukačeva Stavitel*, Prague. II, 1935.
5. JANKOVICH (Josef), *Mukačevský hrad (Palanok) a Mukačevo* (trad. tchèque de Jan Dušánek), Užhorod, 1929.
6. LEBOCKI, *Beregvármegye Keletkezése*, Budapest, 1872 ;
— *Beregmegye és a Munkács vár 1848-49*, Mukačevo, 1899 ;
— *Munkács város új monografiája*, Mukačevo, 1907.
7. LUKOVIČ (A.), *Huszt és Kornyekekének történeté, Verchovina*, mars 1933, janvier 1934, Chust.
8. MACUREK (Josef), *Dějiny Mad'arů a Uherského státu*, Prague, 1934.
9. SOVA (Petr), *Užhorod, průvodce hlavním městem Podkarpatské Rusi*, Užhorod, 1935.
10. ŠAŠ (Ondřej), *Z dějin města Mukačeva, (Munkács Város Multjából)*, Mukačevo, 1928.
Archiv Privilegovaného města Mukačeva 1376-1850, Zpráva o dejinách, materiálu a uspořádání Starého městského archivu, trad. tchèque de H. SKOKANOVA, Mukačevo, 1933.
11. TABODY (Jozsef), *Munkács multja és jelene*, Budapest, 1860.

1. — HISTOIRE D'UŽHOROD.

Le premier document permettant une estimation chronologique approximative que nous ayons sur Užhorod tient en quelques lignes de la Chronique de l'Anonyme, le célèbre Notaire du Roi Bela

III (début du XIII^e siècle). L'Anonyme fait allusion à Užhorod comme à une ville très ancienne qui existait déjà lorsque les Magyars vinrent en Hongrie à la fin du IX^e siècle.

Nous possédons cependant un témoignage du X^e siècle sur Užhorod : c'est celui du célèbre chroniqueur Luitprand, évêque de Crémone, secrétaire de Berenger II qui, comme nous l'apprend Moreri, composa six livres sur « ce qui s'était passé en Europe » de son temps. Ce grand voyageur mentionne Užhorod qu'il appelle « Ungogradus » : « *Ungogradus propugnaculum slavorum caravantium nomen sortium ab amne Ung...* »

A cette époque, la ville était la capitale d'un Prince bulgare, du nom de Laborec, que les Hongrois tuèrent devant Mukačevo. On a parfois prétendu retrouver des souvenirs de cette « origine bulgare ». Le nom hongrois d'Užhorod : Ungvar, a en effet une origine mystérieuse. La première mention que l'on en ait remonte à l'année 1250 sous les formes : Unguf, Ung, Unghvar, Ongvar. D'où provient cette énigmatique racine Ung ? Des savants ont pensé qu'elle pouvait avoir une origine bulgare, *ogľŭ*, en allusion à la position occupée par le nouvel établissement dans un angle formé par la rivière. Il faut peut-être aussi envisager la possibilité d'une provenance avare¹. L'ancien château qui existait déjà, mais en dehors des limites actuelles d'Užhorod, fut détruit lors de l'invasion des Tatars en 1241 et ne fut reconstruit à son emplacement définitif qu'en 1320². Après les Arpád, Užhorod connut des maîtres divers, entr'autres le roi Charles Albert qui céda la ville à un de ses seigneurs, le Français Jean DRUGETH, originaire de Salerne dans le royaume de Naples³. Les Drugeth conservèrent la ville jusqu'à l'extinction de la famille, en 1691. C'est aux Drugeth que revient le mérite d'avoir achevé la construction de la citadelle. Aux XIV^e et XV^e siècles, en particulier, cette famille de seigneurs s'occupa avec une sollicitude dont nous avons encore des témoignages, de l'amélioration de l'agriculture, surtout des vignobles qui furent protégés par une série de mesures économiques (comme à Mukačevo). Les petits artisans ne furent pas oubliés, et les Drugeth surent insti-

¹ Art. d'Aloïs KARKAN, *Vývoj Užhorodu*, dans le *Techniká Práce v zemi podkarpatské* 1919-1933, p. 68, n° 1.

² Dans les documents de l'année 1410 Užhorod est appelé *Oppidum Ungvar*. Un sceau municipal de 1430 porte la mention : *Sigillum privilegiati oppidi Ungvar*.

³ Des études récentes ont permis de déterminer à peu près exactement le site initial d'Užhorod ou tout au moins de son château : celui-ci devait se trouver à l'ouest de la position actuelle, au confluent de l'Uh et de la Černa, près du village de Drahňove Cf. GABRIEL (František). *Z minulosti mesta Užhorodu Podkarpatské hlasy*, VIII année, 1932, nos 136, 137, 138, 139.

tuer en leur faveur une législation sociale assez avancée qui ne tarda pas à porter ses fruits.

C'est en 1569, sous la domination des Drugeth, que fut fondée la corporation des tailleurs, en 1608 celle des bottiers et des pelletiers, celles des orfèvres en 1638, des barbiers en 1665, des potiers en 1686. En 1691, un document nous apprend que l'agglomération autour du château comptait dix rues. Les artisans habitaient dans l'actuelle rue Korjatovič, les journaliers dans l'actuelle *Pod Kopečkem*.

Dans la seconde moitié du xvii^e siècle, la ville fut incendiée par l'armée de Thököly, car les Drugeth étaient de farouches ennemis du calvinisme et les alliés de l'Empereur et du catholicisme. A la fin de la guerre de Trente Ans, en 1648, Užhorod comptait 1.200 habitants. En 1691, elle n'en comptait plus que quelques centaines.

Nicolas Bercsényi, héritier des Drugeth, participa au soulèvement de Rákóczi. Il dut s'enfuir en Pologne, et son domaine fut confisqué après la paix de Szatmár. Užhorod, qui appartenait à François Rákóczi, fut écrasée d'impôts, privée de tous ses anciens privilèges et paralysée dans son essor économique. Punie pour avoir été « un nid de rebelles », la cité fut dégradée et classée comme *Oppidum caesaro-regium camerale* ou plus simplement *Oppidum camerale*. P. Sova a décrit la lutte désespérée que soutint Užhorod pour s'affranchir de la *K. u. K. Schatz Kammer*, lutte qui se termina d'ailleurs par la victoire de la ville. Marie-Thérèse consentit en effet à relever la ville et ordonna le déplacement de l'évêque uniате Bačinskij, de Mukačevo à Užhorod (1780). C'était faire désormais de cette dernière ville le centre spirituel des Ruthènes subcarpatiques ¹.

Pourtant le développement municipal d'Užhorod à la fin du xviii^e siècle et dans la première moitié du xix^e fut entravé par les luttes incessantes entre la noblesse et la petite bourgeoisie.

La première, comme le montre Alois KARKAN, songeait plutôt à gagner le plus d'argent possible pour le Trésor « qu'à comprendre les besoins sociaux » ¹. Le xix^e siècle n'améliora guère la situation administrative de cette petite ville de province qu'on humilia encore en 1809 en faisant d'elle le premier centre de détention ruthène. Au début du xix^e siècle, le chiffre de la population ne sera pas sen-

¹ L'évêque Bačinskij fonda alors le premier séminaire uniате. Plus tard (1794) Užhorod eut l'honneur d'abriter la première école normale de cette province ruthène jusque-là si arriérée intellectuellement et économiquement. En 1820, le premier *Konvikt* fut créé. Mais il fallut attendre jusqu'en 1875 pour l'ouverture de la première école uniате de filles, et jusqu'en 1912 pour l'inauguration du grand internat secondaire, la première institution de ce genre en Russie subcarpatique.

siblement accru par rapport au xviii^e siècle. Užhorod qui, en 1767, ne comptait guère plus de 1.469 habitants, en compte 3.000 en 1800. C'est un gros bourg qui comprend juste 21 rues (dont 15 sur la rive droite de l'Uh et 6 sur la rive gauche). En 1848, après quelques troubles, Užhorod obtient les premiers embryons d'une organisation municipale autonome.

Les résultats ne se firent pas attendre. Bien que la situation économique de la ville restât d'abord sensiblement la même, la population grandit rapidement. L'essor économique de la seconde moitié du xix^e siècle, ne fit qu'intensifier ces progrès : on commençait à paver les rues. Dès 1855, on avait mis sur pied un projet de canalisation. En 1872 l'établissement du raccord ferroviaire Užhorod-Čop relia toute la région aux centres économiques hongrois et mit fin à l'isolement séculaire de la province. En 1894, la construction de la ligne Užhorod-Velky Berezny était achevée. Cette voie devait jouer un rôle capital dans l'émigration juive de Galicie vers la « Russie hongroise ».

Užhorod se transforma lentement en une capitale régionale. En 1897, un nouveau Gymnase était construit ; en 1901, un pont de fer était jeté sur l'Uh, remplaçant le pont de bois du xviii^e siècle. En 1904, enfin, une synagogue grandiose dont les proportions majestueuses compensaient le goût architectural douteux, vint former le centre d'un quartier peuplé par de nombreux Juifs. La population s'était accrue à un rythme accéléré. Au début du xix^e siècle, Užhorod avait 3.000 habitants. En 1860, 9.753, en 1870, plus de 11.000, en 1900, 14.723, en 1910, 16.044, en 1920, 20.601. Dix ans plus tard, le chiffre total de la population s'élevait à 26.675. En 1935, il se rapprochait de 30.000.

2. — UŽHOROD, CAPITALE DU TERRITOIRE.

Si l'on veut avoir une vue d'ensemble d'Užhorod, ainsi qu'une idée du développement de son urbanisme, il faut monter sur la colline qui abrite le pittoresque cimetière de la ville, par un sentier transformé en un chemin de croix dans le style baroque. De ce site poétique, où les croix de bois sculpté émergent d'un champ de graminées et de primevères, on distingue vers le sud les blanches arêtes des nouvelles constructions de Galago. De la colline du Calvaire, la vue s'étend, au nord, aux premiers plissements des Carpates, mais aussi aux grandes chaînes de l'intérieur (*Lutanská, Serednanské Kopce*) et même, par temps très clair, aux crêtes de la frontière.

¹ KARKAN (Aloïs), article cité dans *Technická Práce*, p. 69.

C'est le dimanche qu'il faut voir Užhorod. Le chemin qui mène du petit pont métallique à l'église catholique de la *Rakoczi* par la *Rašínova* se transforme en un véritable *corso*, en dépit des efforts déployés pour transporter ce dernier le long du *Tyršovo nábreží*, au bord de l'Uh. Dans la matinée de multiples offices attirent les fidèles : aucun n'est suivi par une aussi nombreuse assistance comme celui qui est célébré dans la cathédrale uniate, grandiose mais sans beauté. De l'autre côté de l'Uh, au bord du quai Palacký, une ravissante petite église orthodoxe, jette dans ce quartier tsigane, une note mystique assez imprévue. L'Église orthodoxe en Russie subcarpatique dépend, comme on sait, de l'Église patriarcale serbe orthodoxe, dont le délégué en Russie subcarpatique est M^r GORAZD. L'évêque orthodoxe de la province ne siège pas dans la capitale, mais à Mukačevo.

Le catholicisme, sous sa forme latine, était jadis la religion des maîtres : c'est pourquoi on ne voit guère de paysans ruthènes dans l'église de la *Rakoczi* ; quelques enfants et surtout de vieilles femmes, des domestiques magyars, des soldats en garnison, originaires des Sudètes.

Avant de parvenir aux portes de la cathédrale uniate, on est obligé de passer entre la haie douloureuse de toute une armée de mendiants ou de stropiats accroupis et tenant sur leurs genoux une icône en guise de sébile. A l'intérieur, par contraste avec l'église catholique, une foule dense, comprenant beaucoup d'hommes, prie et chante avec ferveur. Non seulement les Ruthènes, mais aussi de nombreux magyarisés assistent au culte. Les « colons » tchèques, également, délaissent parfois l'église catholique-romaine, pour suivre l'office uniate de la cathédrale.

Le palais épiscopal uniate, attenant à la cathédrale, est une construction de style jésuite datant de 1646. Il donne sur une silencieuse petite rue provinciale, la *Kapitulní*, propice aux études des séminaires et des écoles (dans le même quartier paisible, une des plus anciennes institutions, l'École normale uniate s'élève dans l'*Učiteľská ulice*).

Dans cette ville en pleine transformation, certains coins semblent, flots isolés, prolonger le souvenir du passé. Telle la rue Rakoczi paisible et silencieuse et qui, avec les frondaisons de ses tilleuls et son pavé inégal, évoquerait l'image d'une de nos cités de province, si elle n'avait abrité le pittoresque groupe scolaire juif. D'étranges silhouettes, caftans et *peizis* et de rauques appels en yiddish nous rappellent brusquement que nous sommes sur une des terres d'Israël. Les Juifs, sans être prédominants comme à Mukačevo, contribuent cependant à créer une partie du pittoresque d'Užhorod.

Le dimanche, on peut être témoin d'un de ces étranges cortèges funéraires juifs qui emplissent les rues d'Užhorod de lamentations. Le corbillard, sorte de caisson très bas, est précédé d'un Juif secouant avec énergie un tronc avec lequel il sollicite la charité des passants. Derrière le corps, dans un nuage de poussière, suit la foule des amis du défunt, divisée en petits groupes, chacun poursuivant dans un indescriptible vacarme des conversations et des discussions qui ne s'apaiseront qu'avec peine au cimetière lorsque le Rabbin prononcera les prières.

Sur la place centrale, encadrée par le théâtre municipal et l'hôtel Koruna, la foule (composée en majorité de Juifs) stationne interminablement tandis que les badauds préfèrent aller et venir dans le passage de Batá, un des centres commerciaux les plus fréquentés de la ville.

La rue Baludánski qui passe entre la Direction des Finances et la Direction de la Police recouvre un ancien canal. Elle offre une alternance de coquettes villas et de grands bâtiments administratifs également modernes. C'est peut-être dans ce secteur, désert il y a une quinzaine d'années, que le prix de la terre a monté le plus. Un emplacement qui valait, en 1920, 6.000 couronnes était estimé, dix ans plus tard, près de 250.000 couronnes.

La longue rue Berčeni, dans le faubourg nord d'Užhorod conduit à la seconde colonie tsigane de la ville qui a la fierté de posséder la première école tsigane du monde ; c'est une institution bien singulière que cette école minuscule où un instituteur dévoué s'efforce d'inculquer un rudiment de culture aux enfants de cette race déshéritée. Il faut assister à ces brèves leçons (en raison de la difficulté de fixer longtemps l'attention des jeunes tsiganes, elles ne dépassent jamais une demi-heure) interrompues et égayées par des pauses et des récréations musicales auxquelles participent tous les élèves. Un ratelier de violons, suspendu au mur de la classe, atteste le souci de ne point fatiguer ces esprits et de ne les point priver de leur délassement coutumier. L'enseignement y est donné en slovaque, mais c'est l'école d'Užhorod d'où est sorti le jeune « mûrant » tsigane — le premier de sa race — qui publia récemment la première traduction tsigane de la Bible.

Le secteur sud, sur la rive gauche de l'Uh, moins connu, mérite cependant d'être étudié. L'interminable rue *Munkacsi* offre au voyageur qui sort de la gare, une succession d'échoppes minables. Le petit négoce juif, durement frappé par la crise, végète. Le soir, sur le pavé inégal, de lourdes voitures traînées, par des bœufs, reviennent des champs. Les jours de marché, sur le *Masarykovo náměstí*, c'est aussi un spectacle assez pittoresque que celui offert

par les paysans venus des environs pour y vendre leurs légumes et leurs fruits, mais aussi — chaque jeudi — de curieux spécimens de broderie et de cette poterie primitive de plus en plus rare. Cette place Masaryk s'est singulièrement modifiée depuis la guerre, si l'on en juge par les anciennes photographies que l'on en possède ; au lieu d'un terre-plein boueux (ancienne *Kossuth Ter*), Užhorod dispose, depuis 1926, d'une place entièrement pavée et même agrémentée en son centre d'un jardinet soigneusement entretenu sur lequel semble veiller la classique statue du Président. C'est du *Masarykovo náměstí* que se détache, au nord, l'Avenue Tolstoï ; cette artère se nommait autrefois la rue des Potiers, mais on n'y trouve plus guère d'artisans actuellement ¹. On peut y observer le même desserrement des habitations, le même caractère villageois que dans la *Munkacsi*. Pourtant l'ancienneté des arbres qui encadrent cette vaste avenue, le nombre des jardins, l'absence du petit commerce confèrent une certaine noblesse à cette allée qui mène au marché près de l'Uh. La villa, récemment construite, du Consulat de Pologne tranche heureusement sur le style prétentieux des vieilles habitations magyares. Dans l'avenue Tolstoï l'orientation des maisons est celle que l'on peut observer dans la plupart des villages de la plaine hongroise. La façade n'est point sur la rue, mais sur un jardin intérieur.

Par contraste avec le secteur est de cette rive gauche d'Užhorod, si archaïque avec sa colonie tsigane et un habitat de caractère fortement rural, à l'ouest, encastré entre la boucle de l'Uh et le cimetière de la Kapušanská, s'est élevé en quelques années un nouveau quartier de villas, colonie de fonctionnaires pleine de lumière et de gaieté. C'est le correspondant, sur cette rive, du quartier moderne de Galago et ces deux nouveaux centres seront réunis par le pont en construction depuis 1935. Le noyau de ce nouveau quartier est constitué par la place Karl Marx auquel on accède soit par la rue Tolstoï, soit par la rue St-Venceslas.

3. — LA NOUVELLE VILLE : GALAGO.

Il faut avoir connu l'aspect morne et désolé de Galago au lendemain de la guerre : une lande déserte et malsaine, inondée périodiquement par un fleuve irrégulier. Onze années ont été nécessaires pour construire ce nouveau quartier.

¹ Cf. TOMÁŠEK (Josef), *Lidové umění a domácí průmysl na Podkarpatské Rusi, Sborník Zemské musejní společnosti v Užhorode*, Užhorod, 1928, p. 28.

L'ensemble de Male Galago a été construit d'après les plans de Ad. Liebscher. On voulait réunir dans un même centre tous les organes de la vie administrative provinciale. C'est ainsi que s'élevèrent côte à côte les bâtiments des Travaux Publics, de la Direction de la Police, du Tribunal de district, de la Direction des Finances, de l'école communale Masaryk, du Centre d'hygiène sociale (*Dům lidového zdraví*). Une poste moderne a également été construite, toutefois en dehors du quartier de Galago (*ulice Poštovská*). Dans le domaine de l'habitation, un très grand effort a permis la construction de nombreux logements pour fonctionnaires de toutes classes, ce qui a mis fin à la crise du logement qui a sévi à Užhorod, après la guerre, plus cruellement que dans aucune autre ville de Russie subcarpatique : 35 immeubles ont été construits d'une contenance totale de 289 appartements. Ce sont surtout les fonctionnaires de l'administration des finances qui ont profité des nouvelles constructions, 17 immeubles leur ayant été réservés. La Municipalité, de son côté, a élevé sept maisons avec 108 logements. L'initiative des habitations à bon marché a été prise par la ville. L'ensemble des investissements d'Užhorod dans la construction d'immeubles s'est élevé à 5 millions, soit 16,6 % de la totalité de ses investissements.

La physionomie du quartier de Male Galago a été bouleversée par ces travaux. C'est à peine si, en comparant l'état actuel du quai Tyrš avec l'état dans lequel il se trouvait en 1920, il est encore possible de retrouver une vieille maison qui rappelle le passé. Après la guerre, il n'y avait là qu'une morne avenue, bordée de rares habitations basses et vétustes, et finissant du côté de la rivière par des berges marécageuses et malsaines. Des peupliers mélancoliques ajoutaient à la tristesse d'un paysage que venaient enlaidir des cheminées d'usine. En dix ans, ce faubourg abandonné de petite ville de province est devenu un centre spacieux et animé. De charmantes villas à pignons, lumineuses et pittoresques, ont remplacé les architectures ostentatoires et inconfortables chères aux villes magyares. Et les rives que l'on fuyait jadis pour leur pestilence, désormais assainies, constituent un des lieux de promenade les plus recherchés.

Les travaux de régularisation de l'Uh à Užhorod, auront exigé près de 10 millions de couronnes. Ils ont porté surtout sur la rive droite de l'Uh. A une berge irrégulière tantôt submergée, tantôt baignée par des cloaques nauséabonds s'est substituée, après dix ans d'effort (1924-1934), une rive en ligne droite protégée par tout un système d'endiguement. Au reste, l'approfondissement du lit, l'aménagement de vastes remblais, la fixation de terrains trop

mouvants ont permis de garantir la ville contre les inondations. C'est ainsi que, grâce au terrain récupéré sur les eaux, Užhorod a pu être doté d'un *Corso* modèle, sans doute un des plus longs de la République...

Ce ne furent pas les seuls travaux entrepris : pour améliorer ses communications, la ville d'Užhorod dépensa la somme de deux millions. L'établissement d'un aqueduc de 40 kilomètres, qui devait approvisionner en eau la population d'Užhorod, exigea un premier investissement de 6 millions de couronnes (l'État fournit en plus 3 millions). Le nouveau pont en construction depuis 1935 doit coûter 1 million 1/2.

Plus importantes encore furent les dépenses exigées pour la construction d'abattoirs modernes, qui ne coûtèrent pas moins de 8 millions. Užhorod a tenu également à créer, à grands frais, un véritable « foyer culturel » dans le passage Batá avec une Bibliothèque, une salle de lecture et... un cinéma municipal.

4. — UŽHOROD, CENTRE DE VITICULTURE,

Nous parlerons plus loin des industries d'Užhorod. Nous voudrions seulement mentionner ici un très vieux métier de la ville : le travail du vin.

Užhorod est un centre historique de viticulture. Dans un passé encore récent, la plupart des vignobles appartenaient à de grands propriétaires. Ils se parcellent depuis la guerre de plus en plus. La vinification s'opère dans la ville, et le vin y est conservé dans des caves profondes situées presque toutes dans une longue rue, au nord du nouveau quartier de Galago, la *Sobranecká*, qui dessert les vignobles, ou bien dans la rue qui porte le nom significatif de *Sklepná ulice*. Les ceps, d'origine américaine, ont remplacé les anciens ceps détruits en 1891 par le phylloxéra. La superficie couverte par les vignobles est de 400 arpents cadastraux, d'une valeur de huit millions de couronnes. La production annuelle est de 800.000 kilogrammes de raisins dont 40 % est vendue telle quelle et 60 % transformée en vin (les crus les plus connus sont : *Čabánská perla*, *Madling*, *Perla* et parmi les raisins, les espèces appelées : *Medovka*, *Lipa*, *Divenka* et *Furmint*). L'organisation des viticulteurs est poussée assez loin : les viticulteurs d'Užhorod forment une association autonome, avec un budget séparé ; ils n'emploient pas moins de 400 travailleurs chaque année. Užhorod est aussi le centre de la Fédération des communes viticoles de la Russie subcarpatique.

CHAPITRE IV.

MUKAČEVO : DE LA CITÉ FÉODALE A LA VILLE JUIVE.

1. — LES ORIGINES.

Le nom a varié beaucoup à travers les âges : Munkats, Mongats, Mongast ou Monkatz. Nous le rencontrons pour la première fois à la fin du ^{xii}^e siècle ou au commencement du ^{xiii}^e siècle, dans la célèbre Chronique de l'Anonyme. Les Magyars, ayant éprouvé les plus grandes difficultés pour s'emparer de cette place, l'appellèrent *Munka* (travail, peine) en souvenir de leurs peines. C'est à l'ombre de cette forteresse où périt le Prince Laborec que commencèrent à se former les premiers groupements urbains dont l'histoire nous ait transmis le souvenir. Pourtant, ce n'est pas sous les Arpád, mais sous les Anjou que l'on peut noter les premiers progrès de Mukačevo. Charles I^{er} et surtout Louis le Grand comprirent l'intérêt militaire d'une position qui défendait la frontière nord-orientale et gardait la route de Galicie. La ville obtint ses premiers privilèges lorsqu'elle fut attribuée à la reine douairière Élisabeth, reine de Hongrie et de Pologne, mère de Louis-le-Grand. Celle-ci permit aux habitants de Mukačevo de jouir d'une certaine indépendance et de ne relever, dans les affaires litigieuses ayant trait à leurs propriétés foncières, que du Tribunal de leur ville. Il est intéressant de constater que cette Élisabeth était d'origine slave, duchesse polonaise de la Dynastie des Piast. Avec elle les Slaves jouirent d'une certaine autorité : le maréchal de la Cour était un Russe du nom de MAROCHUK qui devait plus tard être nommé Joupan du joupanat de Berehovo. A côté des Slaves nous retrouvons également l'influence des Lituaniens. Le frère d'Élisabeth avait épousé la sœur du prince de Lituanie, dont un fils, Theodore KORIATOVİČ, devait fonder, sur les rives de la Latorica, le cloître de Saint-Basile.

M. Šaš remarque que cette autonomie municipale de Mukačevo,

dont nous retrouvons aussi haut dans l'histoire les témoignages, n'eut pas l'avenir auquel on pouvait s'attendre. Au temps de Sigismond de Luxembourg, tandis qu'un certain nombre de villes recevaient le privilège des villes libres royales, c'est-à-dire l'honneur de relever directement du Roi et d'envoyer leurs députés à la Diète, Mukačevo (tout comme les autres villes des Carpates occidentales) demeurait une ville pourvue de privilèges municipaux limités à des exemptions fiscales et douanières assez importantes, mais sans grande autonomie politique. Il faut sans doute voir, avec M. Šaš, dans le grand pouvoir qu'exerçaient les féodaux, propriétaires du sol, une des raisons qui entravèrent l'essor urbain. Toutefois, comme un grand nombre de propriétaires terriens appartenaient à la dynastie régnante, au début du xv^e siècle, Mukačevo avait fini par jouir en fait des droits d'une ville libre royale sans en avoir le titre.

Au xv^e siècle, Mukačevo appartient quelque temps à Georges BRANKOVIĆ, mais le prince serbe, soupçonné de s'entendre avec les Russes, fut privé en 1440 de son domaine par le roi Vladislav I^{er}. Mukačevo passa, mais pour peu de temps, à l'intendant de la Cour, Ladislav PALOCZY. De 1445 à 1451, la ville fut gouvernée tour à tour, suivant le contrat conclu entre les deux princes, par Georges Branković et Jean Hunyade. En 1451, ce dernier conserva définitivement Mukačevo entre ses mains. La forteresse et la ville devaient rester la propriété des Hunyade de 1451 à 1495. Cette seconde moitié du xv^e siècle fut pour Mukačevo une des périodes les plus heureuses de son histoire. Josef Jankovich dit que « les Hunyade s'occupèrent de la destinée de la ville, comblèrent la population d'un véritable amour, et les citoyens de Mukačevo de tellement de privilèges et d'avantages que nous voudrions savoir comment les habitants avaient pu mériter autant de faveurs »¹. Déjà en 1445, Jean Hunyade conférait à la ville tous les privilèges d'une ville libre (*libera civitas*). Par une faveur insigne, il libérait la population de Mukačevo d'une obligation traditionnelle curieuse qui consistait à transporter, chaque année, de Berehovo à la Forteresse, 12 foudres de vin (70,5 hl.). Il diminua également les impositions en nature.

Le maire et les 12 échevins furent exemptés de l'impôt d'État. A cette politique de déflation fiscale venaient s'ajouter d'intelligentes mesures économiques : désormais les viticulteurs de Mukačevo purent vendre librement leur vin alors que, dans le passé, le vin du seigneur avait le monopole de la vente. D'autre part, Jean

¹ JANKOVICH (Josef), *Mukačevský hrad (Palanok) a Mukačevo*, Užhorod, 1929, p. 19.

Hunyade se rendit populaire en diminuant d'un tiers les amendes dont avaient été frappés en justice les habitants indigents de Mukačevo tout comme les serfs.

Sous le règne de Jean Hunyade la cité entretint des rapports commerciaux avec la Pologne, l'Allemagne et même la Bohême. Les souvenirs historiques qui rattachent Mukačevo à la Bohême sont souvent évoqués. Un nom les résume non sans éclat : celui du célèbre Maître Vincent (Magister Vincentius), humaniste de haute culture qui vécut au milieu du xv^e siècle et fut un des secrétaires de Jean Hunyade. En même temps que curé de Nagybanya, Vincent était commandant de la citadelle de Mukačevo ¹, cumul qui s'explique lorsqu'on songe que ces deux places étaient la propriété collective de Stefan Lazarevič, Frankovič et de la famille Hunyade ². Jean Hunyade avait nommé Vincent évêque et c'est en cette qualité qu'il l'avait envoyé à Prague pour discuter avec Georges de Poděbrad de la mise en liberté de Mathias Corvin. La négociation réussit pleinement et il faut croire que l'ambassadeur plut à la Cour de Prague car ce fut entre ses mains que Georges de Poděbrad, lors de son mariage avec Jeanne de Rožmítal, prêta serment de fidélité à l'Église catholique romaine. Vincent Silaši est donc bien le fil tenu qui a uni quelque temps, au xv^e siècle, Prague à la lointaine cité au pied des Carpates.

La veuve de Jean Hunyade devait poursuivre la même politique. Nous la voyons ordonner aux capitaines de la forteresse de respecter les droits des citadins et de ne pas « leur demander plus qu'ils n'étaient obligés de donner ». L'impôt foncier est réduit de moitié. Un décret destiné à défendre les intérêts du marché local défend d'importer à Mukačevo du vin étranger, tant que le vin de la région n'a pas été entièrement vendu. Les vins importés en dépit de cette interdiction devaient être confisqués par les autorités municipales. Mathias Corvin se montra aussi clément et confirma tous les privilèges accordés par Jean Hunyade et sa veuve. Il en fut de même pour le fils de Mathias Corvin, Jean Corvin qui abaissa encore les impositions fiscales comme en témoigne cet acte de 1494 où il conseille aux châtelains de Mukačevo de remplacer la dîme en nature, perçue jusqu'alors, par le paiement d'une taxe ³.

Ces heureux temps ne devaient guère durer. La citadelle de Mukačevo avait toujours attiré sur la cité l'hostilité des armées ennemies. Mukačevo avait connu les dévastations des Koumanes

¹ ŠAŠ, *op. cit.*, p. 39.

² ŠAŠ, *op. cit.*, p. 82.

³ Voir les textes publiés par ŠAŠ, *Archiv privilegovaného města Mukačeva* 1376-1850, Mukačevo, 1933, p. 107-122.

au xii^e siècle, des Mongols au xiii^e et, le siècle suivant, elle avait subi le siège d'un ennemi farouche de Charles-Robert, le palatin Omoda. A la mort de Mathias Corvin, les Polonais la mirent à feu et à sang. En 1567, Mukačevo subit un nouveau siège entrepris cette fois par l'Empereur Maximilien. Elle se releva cependant de ses ruines, comme les fois précédentes.

En 1649, on comptait à Mukačevo, hors la citadelle, environ 44 « pauvres familles » qui habitaient des cabanes : 16 d'entre elles seulement payaient l'impôt ; les 28 autres travaillaient pour le compte d'étrangers. On estimait qu'une seule famille possédait en propriété une vache. Si l'on comptait par tête, Mukačevo comprenait 202 roturiers contre 50 nobles.

Dix ans plus tard, sous le règne de Georges RAKOCZI II, Prince de Transylvanie, la cité était à nouveau dévastée par les Polonais. Dès lors les épreuves se succéderont sans interruption. Thököly, le magnat hongrois qui prit le parti des Turcs contre l'Autriche, s'enferma dans le château de Mukačevo après sa défaite par Maximilien de Bade : il fallut un siège de trois ans pour le réduire à merci (1685-1688)¹.

Rebelle comme lui, François Rakoczi devait capituler à son tour,

¹ Nous possédons une intéressante description de Mukačevo au xvii^e siècle dans une petite *Histoire et Description Ancienne et Moderne du Royaume de Hongrie*, parue à Paris en 1688 : « Moncatz ou Mongaz dans le Comté de Pereczas est au milieu d'un marais. Il y a la Ville basse et la Forteresse. Celle-là n'est défendue que d'une *Palanque* environnée d'un fossé plein d'eau, large de 40 pieds et de 16 de profondeur. Il est couvert d'une haye et fortifié par deux rangs de palissades terrassées. Il y a deux autres fossés au dedans, qui, s'étant remplis des ruisseaux coulant du Roc, peuvent communiquer leurs eaux au fossé extérieur par des canaux particuliers. La Forteresse est située sur ce Roc, qui n'est commandé d'aucune hauteur. Elle est composée de trois Châteaux qui dominent l'un sur l'autre. Ils sont séparés chacun par un fossé sec très profond taillé dans le roc, outre un troisième qui est de même lequel entoure toute la forteresse ; et ils sont défendus par divers bastions et d'autres fortifications à l'antique. On ne peut y monter que par un chemin étroit dont la défense est facile et qui est même coupé en plusieurs endroits... » (*Histoire et Description du Royaume de Hongrie*, Paris, 1688, pages 235-236).

Une gravure du xviii^e représente assez étrangement la citadelle de Mukačevo, hérissée de sept tours, les unes élancées comme des minarets, d'autres pourvues de bulbes comme les églises orthodoxes. Le plan rectangulaire si simple du xv^e siècle s'est beaucoup compliqué : du côté du principal accès une barbacane défend l'avancée. Des tours cylindriques précèdent une première enceinte où s'abrite, autour du donjon, tout un complexe d'habitations. Une autre estampe, de la fin du xvii^e siècle, offre une image assez fantaisiste des fortifications de Mukačevo : un ensemble de bastions se commandent les uns les autres et défendent un ouvrage de forme bizarre. Le tout juché sur un roc digne du pinceau des Primitifs. Une circonvallation pleine d'eau protège les habitations qui s'essaient au pied du rocher (JANKOVICH, *Mukačevsky Hrad*, p. 28).

dans Mukačevo, en 1708 ; ses biens confisqués furent attribués par Joseph I^{er} aux Schönborn.

La fin du xvii^e siècle fut aussi cruelle pour Mukačevo. La main des Impériaux était lourde. Impôts et vexations de toute sorte s'abattirent sur les habitants. Pourtant en dépit de toutes ces difficultés, la population de Mukačevo s'accroissait sans cesse. En 1672, un recensement comptait 233 « pères de famille » et 203 « jeunes gens ». En 1699, le nombre des contribuables s'élevait à 204, sur 1.200 habitants. Nous ne possédons pas de statistiques précises des professions avant 1649. En cette année Mukačevo comptait 17 métiers représentés par 55 artisans. Détail curieux : les artisans portaient le nom de leur métier ; tous les tailleurs se nommaient SZABÓ. En 1672, il n'y a plus que 16 métiers, mais représentés par 60 artisans. D'après les éléments statistiques que nous possédons, nous pouvons dire que de 1649 à 1682 l'importance du commerce n'a pas cessé de croître, tandis que s'affaiblissait le rôle de l'agriculture. En 1649 on compte encore 155 *non-libres*, c'est-à-dire serfs agricoles. En 1672, il n'y en a plus que 95. En 1682, seulement 56. Or, tandis qu'il n'y avait que 17 « marchands » en 1672, il y en a 91 en 1682.

Cette même année apparaissent les premières manufactures de textile mais ce ne sera qu'au début du xviii^e siècle que le commerce des draps de laine et des toiles peintes prendra un réel essor.

Quand, au début du xviii^e siècle, le château de Mukačevo fut complètement restauré, la ville qui s'étendait à ses pieds comptait environ 165 maisons. Le plus grand nombre des habitants s'occupait d'agriculture. En 1730 les Schönborn avaient fait appel à une nouvelle couche de population : des artisans allemands en majorité originaires de Franconie. Ces nouveaux venus se construisirent de confortables maisons pourvues de toits en tuile, type d'habitat qui porta par la suite le nom d'« allemand ». Face aux nobles appauvris par des guerres incessantes, ces petits bourgeois faisaient bonne figure, et, seules, les toitures trahissaient dans le Mukačevo de ce temps les différentes classes sociales.

Grâce aux colons franconiens l'activité commerciale de Mukačevo ne cessera pas de s'accroître. En 1734, Charles VI autorisa la ville à établir un marché qui devint rapidement célèbre ¹.

L'année 1772 est d'une grande importance : c'est l'année de l'annexion à l'Empire de la Galicie. La frontière de la Pologne est ouverte. Un courant d'échanges commerciaux et humains pourra

¹ En 1740 une statistique nous apprend qu'il y avait 238 maisons à Mukačevo, que le nombre des métiers s'élevait à 17 et celui des artisans à 47, mais la ville ne disposait encore que d'un seul médecin.

s'établir régulièrement. D'ailleurs la nomination de Mukačevo à la dignité de capitale de Comitatus confèrera une consécration politique à une primauté économique déjà reconnue.

Il faut reconnaître toutefois que cet essor de Mukačevo fut parfois compromis — comme à Užhorod — par les querelles entre les bourgeois et artisans, d'une part, et les nobles, d'autre part. Les Schönborn eux-mêmes ne se soucièrent guère du développement municipal et se préoccupèrent à peu près exclusivement de la réfection et de l'entretien de leur château. Aussi ce chef-d'œuvre de l'art baroque n'eut-il aucune influence sur l'évolution des types d'habitation des environs. « Au-dessus de l'enchevêtrement des maisons de Mukačevo, qui n'eurent jamais aucune propension à former un alignement, cette résidence trônait comme le symbole de la puissance économique et sociale des *latifundia* ¹. »

Cette indifférence de la noblesse pour le développement de Mukačevo eut de graves conséquences, d'autant plus que les seigneurs jouissaient de multiples privilèges municipaux.

Sous l'empereur Joseph, les nobles se considéraient comme faisant partie de la municipalité ; ils participaient ainsi à toutes les délibérations du Conseil. En 1796, la noblesse de la ville décida de demander au Conseil le droit pour ses membres de devenir conseillers. Le Conseil accepta à condition que les nobles ne se refusassent point à partager les charges municipales dont certaines comme la « porta » consistaient en des impôts très onéreux. Il faut croire que cette proposition ne fut pas du goût des seigneurs, car, dans les années 1836-1837, nous assistons à un nouveau conflit entre la bourgeoisie et la noblesse qui, cette fois exige que l'on prenne dans ses rangs le Maire. Les nobles trouvèrent un interprète éloquent dans la personne d'un avocat de Mukačevo, Gabriel BAKCSY. En 1838 enfin la noblesse obtenait cinq représentants dans le Grand Conseil de Mukačevo. Les nouveaux éléments de l'administration municipale apportèrent des principes de libéralisme jusqu'alors inconnus : en 1843 éclatait un grave conflit entre la ville de Mukačevo et les autorités fiscales du Domaine qui, en vertu d'un usage immémorial, prétendaient percevoir le dixième de la récolte de pommes de terre. Le « Fiscal » s'attira une fière réponse de la part du Conseil municipal : « Mukačevo a été jadis une ville libre »... et l'on ne pouvait procéder avec elle comme avec une « cité serve ».

La petite et la moyenne noblesse s'associèrent à ces remontrances. C'est ce qui explique la facilité avec laquelle s'accomplit

¹ ŠAŠ, *Mukačevský Barok*, dans *Technická Práce*, p. 96-97.

l'abolition du servage en 1848 : les hobereaux ruinés avaient lié leur sort à celui de la bourgeoisie et formé avec celle-ci un front commun contre les prétentions d'une féodalité restée entièrement fermée aux nouveaux courants idéologiques.

Les événements de 1848 eurent, en ce coin éloigné de la plaine subcarpatique, un retentissement d'autant plus grand que le château de Mukačevo servait alors de prison. Le commandant de la place dut obéir aux ordres du gouvernement hongrois et libérer les prisonniers politiques, parmi lesquels se trouvaient 11 officiers polonais du régiment galicien Mazzuchelli condamnés en 1840 pour délit de conspiration.

Au lendemain du régime de Kossuth, la répression s'abattit sur Mukačevo comme sur les autres villes de Hongrie. Mais la « féodalité » municipale, qui s'était soulevée, vit disparaître pour toujours son prestige et son autorité.

Mukačevo avait longtemps conservé un double caractère : ville féodale de résidence qui produisait elle-même tout ce qui était nécessaire à la vie de ses seigneurs, puis, dès le dernier tiers du XVIII^e siècle, ville commerciale, dont l'importance, sans cesse croissante, la destinait à devenir la capitale économique de la province. Désormais, les marchands qui feront la prospérité de la ville résideront de préférence dans les faubourgs et non pas dans l'ancien centre. Ainsi était condamné à disparaître peu à peu le vieux système d'économie domestique de structure féodale. La tradition commerciale de Mukačevo devait changer : ses anciens métiers disparaissaient devant les exigences du commerce moderne. Le caractère de la ville se modifia au reste complètement : les marchands étaient des étrangers, le nouveau commerce de tissu qu'ils introduisirent créa un peuplement ouvrier inexistant jusqu'alors. De la vieille petite cité féodale grandie autour du Château et pour le Château, il ne devait bientôt plus rester que le souvenir. En juillet 1855, la forteresse de Mukačevo perdit définitivement son caractère militaire et fut transformée en prison. Elle pouvait alors abriter 91 détenus politiques (la répartition de ceux-ci par nationalités est assez intéressante : sur 91 prisonniers, il y avait 15 Roumains, 14 Polonais, le reste était magyar). Chose curieuse : le premier directeur du nouvel établissement pénitentiaire était un ancien directeur de la prison centrale de Prague, Jan Heysl. Celui-ci sut accomplir dans la vieille forteresse des transformations et des aménagements notables qui devaient lui permettre, un an plus tard, en 1856, de contenir près de 625 détenus, en 1858, 930 détenus. De 1855, date de sa création, jusqu'à l'année 1896 où le ministère de la Justice hongrois décida son abolition, la prison de

Mukačevo — qui devait laisser de forts mauvais souvenirs dans la mémoire de nombreux détenus politiques — vit passer 8.396 prisonniers. Du moins cette institution ne nuit pas à l'accroissement de la population de Mukačevo qui s'élèvera de 8.602 habitants en 1869, à 9.644 en 1880, 10.531 en 1890, 13.640 en 1900, 16.518 en 1910, 20.794 en 1920 et 26.102 en 1930.

Il n'est donc pas exagéré de dire, avec le Dr Šaš, que « le passé de cette ville témoigne d'une étonnante volonté de vivre... »¹. Cette volonté de vivre, Mukačevo l'a, en effet, témoignée jusqu'à la guerre : le front n'en était pas éloigné de plus de 30 kilomètres, et la ville a réussi pourtant à héberger et à entretenir un nombre considérable de troupes. Au lendemain de l'effondrement de la Double Monarchie et malgré des misères et des ruines inévitables, la municipalité, d'ailleurs vigoureusement épaulée par l'État tchécoslovaque, a su faire face aux difficultés de toute sorte et jeter les fondements d'une nouvelle politique urbaine. Elle a compris que la richesse de Mukačevo, à l'avenir comme dans le passé, résidait dans son commerce, surtout dans ses commerçants les plus expérimentés et les plus audacieux de la République. Afin que la jeunesse puisse conserver les vieilles traditions commerciales et profiter des leçons du présent, elle a, en 1925, créé l'Académie commerciale la plus moderne peut-être qui ait été réalisée depuis la fondation de la République. Même effort dans l'urbanisme : aux 44 rues d'autrefois sont venues s'ajouter 28 nouvelles artères.

2. — UNE « ROME JUIVE ».

L'apparition de la fonction commerciale à Mukačevo est accompagnée de deux phénomènes démographiques : la fuite des serfs vers la campagne et l'arrivée des premiers Juifs. Il est au reste difficile de dater avec précision la pénétration des premiers éléments juifs à Mukačevo. Tout ce que l'on sait, c'est qu'un des premiers marchands juifs signalés, l'a été à la fin du xvii^e siècle. C'était un nommé Abraham Mozès qui habitait d'ailleurs à Rosvegovo et s'occupait du trafic des alcools. En 1660, il n'y avait, d'après Macurek, qu'un seul Juif à Mukačevo².

En 1699, un document nous apprend que les Juifs aimaient particulièrement à fréquenter certain hôtel de la Ucca Közi ; il ne faudrait pas croire cependant que les négociants qui se rendaient à Muka-

¹ Šaš, *op. cit.*, p. 82.

² MACUREK, *Dějiny Maďarů a uherského státu*, p. 228.

čevo fussent exclusivement d'origine juive : il y avait aussi beaucoup d'Allemands.

En 1779 il n'y avait encore que trois familles juives. Une statistique de 1818 indique 172 Juifs. En 1848, leur nombre passait à 2069. Dès lors la population juive changera peu à peu le caractère de Mukačevo qu'elle transformera en un vaste ghetto. Aujourd'hui encore, l'aspect de cette ville, où résident près de 9.000 Juifs, diffère beaucoup de celui d'Užhorod et de Berehovo. Bien que Mukačevo soit plus riche que la capitale administrative du Territoire et que l'effort d'urbanisme y ait été plus grand qu'à Berehovo, elle ne laisse pas de donner une impression poignante de misère ¹. Il y a plus de cinquante millionnaires à Mukačevo et près de deux cents maisons de commerce de tissu, la plupart juives. Mukačevo est en effet un centre important de confection pour les campagnes environnantes, et il ne semble pas qu'elle ait été très atteinte par la crise. Mais l'opposition entre les grandes fortunes et l'extrême indigence de la plus grande partie de la population juive est particulièrement frappante. Dans les manufactures, le salaire reste infime en dépit des lois sociales qu'a tenté de faire appliquer le Gouvernement de Prague. A vrai dire, cette population ne se prête guère aux réformes. Seuls, les éléments modérés des Juifs conservateurs et la fraction Jabotinsky des Sionistes acceptent de collaborer loyalement à l'œuvre de reconstruction. La majorité des Juifs de Mukačevo sont des Hâssidim, disciples du célèbre cabbaliste et rabbin miraculeux Israel Baal Schem, qui inaugura au xviii^e siècle une réaction du mysticisme contre la scolastique talmudique, de l'esprit contre la lettre. Ce sont aujourd'hui les « purs », les Juifs orthodoxes ; ils qualifient avec mépris leurs coreligionnaires dissidents de « datsch » (en yiddisch « allemands », c'est-à-dire occidentaux).

En dépit d'un incontestable progrès matériel dans le domaine de l'hygiène sociale, bien des aspects de la Cité restent singulièrement primitifs. C'est au beau milieu de la rue Munkacs Mihály l'agitation des vieux Juifs louant d'antiques billards japonais autour desquels se pressent des foules d'enfants juifs en clamant fébrilement leurs paris. Mais c'est surtout le vendredi soir qu'il faut voir Mukačevo : la ville se transforme alors en un immense ghetto. Chaque maison est

¹ De nouveaux centres commerciaux sont nés, mais sans modifier sensiblement l'aspect général de la ville : par exemple dans ce curieux passage Dostoievskij qui dessert les bâtiments tout récents de la Slovenska Banka, mais qui a conservé la spécialisation professionnelle du vieux quartier qu'il a remplacé. C'est la rue des tailleurs, des marchands de drap, de la confection. Des centaines de costumes, maintenus par des crochets au-dessus des trottoirs, composent une décoration originale et confèrent à ce passage qui a des prétentions de modernisme l'aspect d'un bazar oriental. Des modistes et des chapeliers s'y sont également installés.

illuminée par les chandelles rituelles. Les rues sont désertes, à peine troublées de temps en temps par des ombres furtives rendues plus bizarres encore par le port du *Štraml* et des *taliss Rutën*. Les rabbins portent le bonnet de velours garni de queues d'écureuils. Alors les synagogues de Mukačevo retentissent de tristes mélodies et de psalmodies, alors les *tsitssess* s'agitent frénétiquement devant les thoras. Mais, dans l'ardeur de la prière, le monde juif ne se réconcilie pas. Le *Wunder Rabbi* ¹ reste enfermé en son immense propriété, l'élite des négociants juifs s'en va prier dans la grande synagogue de Mukačevo considérée comme un temple élégant. Les pauvres, qui sont l'immense majorité, se dispersent entre les synagogues sordides des faubourgs où ils restent enfermés pendant les longues heures du culte. La « Jérusalem tchécoslovaque » ne compte pas moins de trente synagogues. Puis, à la sortie, c'est la ruée vers les marchands de pastèques qui se tiennent autour des lieux de prière, et c'est la dégustation hâtive au milieu des cris perçants des enfants, car, sauf dans les romans, les petits Juifs ne sont pas une race apathique et silencieuse.

Ajoutons, pour terminer, que la jeunesse ne semble témoigner nul enthousiasme pour la vieille piété hâssidim. Aux longs stages de prières dans les synagogues elle préfère les interminables piétinements du *Corso* et la fréquentation assidue des cinémas qui se rangent parmi les mieux équipés de la République.

3. — LES COLONISATIONS ÉTRANGÈRES.

Pour avoir l'idée de l'évolution historique de Mukačevo, il faut monter à la Citadelle. De la plateforme sur laquelle gît, jeté à bas, l'aigle immense que les Magyars avaient érigé lors de la célébration du Millénaire, on distingue les lieux d'habitat des premiers colons. C'est Palanok restée d'allure franchement paysanne avec sa population de Souabes amenée par Marie-Thérèse ². C'est Pausching, également d'origine souabe. Les hommes de ce village sont pour la plupart des maçons, ce en quoi ils diffèrent des Ruthènes qui travaillent surtout aux champs ; leurs femmes, ouvrières elles aussi, sont employées à la fabrique de tabac. Les autres villages de coloni-

¹ Le « Rabbin Miraculeux » de Mukačevo, Spira, mort récemment, était célèbre dans toute la province pour ses intempérances de langage qui l'avaient plusieurs fois conduit devant les tribunaux, et par la haine passionnée qu'il nourrissait à l'égard des représentants du sionisme, en particulier contre le directeur du Gymnase hébraïque de Mukačevo, le D^r Kugel, un des chefs du parti sioniste.

² On trouve également quelques colons originaires d'Alsace-Lorraine ; le nom de Dory est fréquent.

sation (allemande) relèvent de deux types différents : soit village-rue (qui, en se rattachant à la ville, devient faubourg), soit village circulaire où les habitations, serrées les unes contre les autres, se pressent autour d'une place centrale. Beaucoup d'habitants de ces villages (surtout de Palanok) sont venus récemment de Pologne, de Bavière ; on trouve également quelques émigrants ukrainiens qui se sont installés dans cette région après la guerre ukraïno-polonaise.

4. — MUKAČEVO, CENTRE DE CULTURE.

Mukačevo possède le premier gymnase juif du Territoire. Les débuts de cette institution, fondée en 1925, ont été pénibles et, pour arriver à obtenir la création d'un ensemble de cours cohérents et la construction de locaux modernes et hygiéniques, il a fallu la sollicitude constante du Gouvernement de Prague, car les Hâssidim n'ont pas vu d'un bon œil ce « temple de Satan ». En effet, si l'hébreu est reconnu comme la langue d'enseignement dominante, les tendances sionistes modérées tiennent en échec le vieil esprit hâssidim. Le Gymnase juif de Mukačevo propage un esprit moderniste qui révolte les vieux Juifs conservateurs et, du temps du Rabbín Miraculeux Spira, les conflits étaient fréquents entre le personnel enseignant et les autorités ecclésiastiques. Le vieux Rabbín gardait rarement son sang-froid lorsqu'il passait devant l'immeuble du Gymnase, et il ne pouvait retenir ses imprécations contre les « hérétiques ». De leur côté, les sionistes ne ménageaient pas leurs sarcasmes au Thaumaturge. On a cependant célébré en 1932 la première promotion des « maturants » juifs. Le Gymnase de Mukačevo s'efforce en effet de remettre en honneur la langue hébraïque et de former moralement et pratiquement une nouvelle génération juive qui, parmi les autres races et populations de la Russie subcarpatique, pourra jouer un rôle fécond, sans craindre désormais d'être accusée de parasitisme.

Une autre fondation scientifique de Mukačevo est le Musée Lehocki. Les collections de celui-ci ont été constituées grâce aux efforts de la Société savante du même nom. Jusqu'au lendemain de la guerre le Musée était demeuré une institution privée. A partir de 1921, l'État tchécoslovaque a commencé à s'y intéresser. Une somme de 150.000 couronnes avait été votée par le Parlement pour compléter et entretenir les collections préhistoriques et historiques. En 1929, le Ministère de l'Instruction Publique racheta toutes les collections et les destina à constituer les premiers éléments d'un Musée provincial qui recevrait également le nom de Lehocki. Le domaine de ce Musée est avant tout archéologique et historique (d'importantes

archives y sont conservées), tandis que le Musée d'Užhorod est orienté vers l'ethnographie, l'histoire naturelle et la pétrographie ¹.

Enfin Mukačevo s'enorgueillit de posséder la première bibliothèque du Territoire. C'est en 1929 que fut fondée cette institution qui, malgré les ressources relativement modiques dont jouissent ses organisateurs, devint très vite un des « centres culturels » de la ville. On peut y consulter une trentaine de quotidiens et un grand nombre de revues politiques et littéraires. Si l'on considère l'ensemble des publications, il est intéressant de constater que le plus grand nombre d'entre elles sont en langue tchèque (25), puis en hongrois (23), en russe (18), en allemand (14), en yiddish (5), en anglais (3) et enfin en français (2). On a dressé également une statistique des lecteurs : la très grande majorité est juive (232). Très loin derrière viennent les Tchèques (36), les Hongrois (33), les Russes (22), les Allemands (3). Du point de vue social, si la jeunesse des écoles constitue près de 19 % du chiffre des lecteurs, les employés de commerce et les commerçants en forment 21 %, ce qui est très caractéristique : au contraire les ouvriers sont très peu représentés et les paysans presque pas ².

¹ GORALČUK (K. Kochannyj), *op. cit.*, p. 147.

² *Jelentés a Konyvtár 1929 évi Működéséről*, 1930, p. 27-28.

CHAPITRE V.

UNE VILLE DÉCHUE : BEREHOVO.

1. — HISTOIRE DE BEREHOVO.

Le plus lointain souvenir que l'histoire ait conservé de Berehovo est celui d'une colonie éloignée d'une dizaine de kilomètres de la ville actuelle et fondée au ^x^e siècle par le fils du prince Bela, le prince Lambert. La colonie portait d'ailleurs le nom de « Villa Lamperti », en hongrois « Lampertháza ». Cette colonie primitive fut dépeuplée à un tel point par les guerres civiles et étrangères qu'en 1141 on dut faire appel pour la relever à des Saxons originaires des bords du Rhin. Les nouveaux occupants, agriculteurs et surtout viticulteurs, apportèrent avec eux dans leur nouvelle patrie le culte du vin. Désormais la colonie reçut définitivement le nom de « Lamprecht-szasz »¹. On ne rencontrera le nom de Beregszász qu'en 1504. Ce qui est certain c'est que Berehovo ait reçu le premier privilège municipal de la Russie subcarpatique car, dès 1247, ses franchises étaient confirmées par un décret royal². Dès la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle, Berehovo a sa justice propre.

A partir du ^{xvi}^e siècle, la cité va connaître une série d'invéraisemblables malheurs. En 1566, elle sera complètement dévastée par les Tatars. En 1657, elle partagera le triste sort de Mukačevo et sera détruite de fond en comble par les Polonais de Lubomirsky, qui vengeaient par là le raid galicien de Georges II Rákoczi. En 1717, Berehovo fut à nouveau attaquée par les Tatars, et le chiffre de sa population tomba si rapidement dans la première moitié du ^{xviii}^e siècle qu'il fut nécessaire, en 1742, de trouver de nouveaux émigrants alle-

¹ KOCHANNYJ-GORALČUK, *Podkarpatská Rus v minulosti a přítomnosti*, p. 51.

² On avait supposé que, parmi les seconds colons de Berehovo, il y avait un contingent de Slaves, hypothèse que l'on essayait de justifier par le fait que le mot *bereg* était d'origine slave.

mands qui consentissent à s'installer dans la ville ruinée. Malgré ces efforts qui seront parfois renouvelés, l'histoire de Berehovo devient celle d'une petite ville de province sans grand relief. Les guerres seules lui donnent une éphémère célébrité : en 1848, les Russes l'occupèrent. Au contraire, dans la guerre de 1914-1918, elle sera un lieu de concentration pour les troupes du général allemand Von Linsingen, chargé de repousser l'avance russe dans les Carpates.

L'aspect actuel de Berehovo est l'œuvre de trente années d'efforts. La Vérke, désormais canalisée, a perdu beaucoup de son charme primitif, mais n'est plus un danger pour l'hygiène. Le « noyau » de l'agglomération est constitué par la *Ruska ul.*, la rue de l'Église et la *Mukačevska ul.* Aucun souvenir du passé, si ce n'est l'église catholique romaine, vieille tout au plus d'un siècle, mais élevée à l'endroit exact où se trouvaient les vieilles églises de Berehovo détruites par l'invasion des Tatars et celle des Polonais. Jusqu'aux dernières années la ville n'avait aucun édifice remarquable. Le nouvel hôpital désormais achevé sera certainement la seule construction originale de Berehovo.

Le développement de la ville a toujours été gêné d'un côté par les montagnes, de l'autre par la voie ferrée. Berehovo évoque l'idée d'une ville ruinée, bien que la guerre n'y ait exercé aucun de ses ravages. Une féodalité magyare très appauvrie y vit à petit feu dans des maisons trop grandes. Chust est désormais trop étiqué pour le nouveau rôle économique qu'il doit jouer : Berehovo, au contraire, offre un cadre désormais trop vaste pour sa population : rien n'est plus désolant que ces rues trop grandes, ces boulevards silencieux d'où la vie s'est retirée. C'est tout au plus si, à l'heure du *Corso*, la ville s'anime un peu tout au long de la *Fö utca*. Celle-ci, où habitaient avant la guerre les professeurs, les avocats et les fonctionnaires et aujourd'hui les Juifs sionistes, comprend d'ailleurs les plus belles maisons de la ville : coquettes villas modernes et même quelques habitations à plusieurs étages. Les autres maisons relèvent d'un type franchement rural. Souvent même elles n'offrent sur la rue qu'un mur aveugle, réservant leur façade sur un jardin intérieur, la plupart du temps pourvue d'un puits. Quelques maisons font exception, présentant sur la rue des façades grandioses en désaccord avec la modestie du reste de l'habitation. C'est le cas de la *Bocskay utca*. Nulle part mieux qu'à Berehovo on peut observer la transition entre un type d'habitat urbain et un type rural. La rue elle-même a peu à changer, les deux trottoirs exigus disparaissent et le pavage médian cesse pour faire place à la route paysanne. Dans la *Jokai utca*, la rue bien tracée se change vite en un chemin campagnard, les murs de façade sur la rue sont remplacés par des palissades. De grandes

portes encore, mais qui ouvrent sur les granges. D'ailleurs, au lendemain de la guerre, dans la banlieue immédiate de Berehovo, de nombreuses villas s'élevèrent à côté de fermes. Et ce n'est pas un spectacle sans intérêt que ce contraste entre les jardins fleuris et les potagers.

2. — UNE VILLE DU PASSÉ.

Les femmes de Berehovo — jadis regardées comme les plus gracieuses du Royaume de Saint-Étienne — ont depuis longtemps renoncé au costume national hongrois. Elles portent encore des robes de toile légère imprimée, sur lesquelles se détachent gaiement de petits tabliers de satin rouge ou jaune. Le centre du *Corso*, à Berehovo, est le *Rašínovo Námestí* (Rasin Tér), mais, par les beaux soirs d'été, une longue file de promeneurs s'étend entre la gare et la place Masaryk.

Rien ne donne mieux l'idée de ce que fut Berehovo dans le passé, que cette place qui n'est plus aujourd'hui qu'un morne terre-plein animé deux fois par semaine par les marchés. Le petit commerce juif périclite lentement sous les deux Halles qui constituent le grand et le petit « Bazar ». Plus pittoresque et plus vivant demeure le coin de la place où débouche la *Petőfi ul.* Les splendides chevaux de la région piaffent dans la boue, dans l'attente de problématiques acheteurs. Le petit marché qui s'est établi au pied du Casino est assez fréquenté. Le paysan des environs peut y trouver des bottes et des vêtements d'occasion ; il vient lui-même y vendre certains de ses travaux : objets en bois tourné ou sculpté, et surtout corbeilles et paniers d'osier. Mais les modestes échanges commerciaux qui se font ne parviennent pas à troubler la calme atmosphère d'un des coins de Berehovo les plus hantés par l'histoire : c'est la place de la République (*Náměstí Republiky*) dont le nom, supplantant celui de Rakoczi, n'évoque qu'imparfaitement les souvenirs qui y furent attachés. C'est là, au coin de la *Kostelní ul.*, que le grand condottière magyar avait sa demeure : une maison longue et basse, éclairée par de hautes fenêtres. Ce sont ces vieilles et nobles résidences, un peu délaissées et comme solitaires, qui confèrent à Berehovo son charme mélancolique et hautain.

3. — BEREHOVO ET LES JUIFS.

Berehovo s'est longtemps efforcée de se préserver de l'invasion juive. En 1815, déjà, une ordonnance du comitat de Beregscasz in-

terdisait l'entrée des Juifs dans la ville sous le prétexte que ceux-ci venus en trop grand nombre de Galicie, avaient acheté des terres et provoqué l'enchérissement de la vie. Il faut croire que cette interdiction avait été scrupuleusement observée car en 1837 il n'y avait encore que 64 Juifs à Berehovo et dans ses environs immédiats. Or, en 1930, Berehovo ne comptait pas moins de 5.680 israélites ¹. Il est vrai que cette population israélite n'exerce pas uniquement une profession mercantile, comme à Mukačevo. Beaucoup de Juifs résidant à Berehovo sont viticulteurs et possèdent des domaines dans les environs de la ville. Il s'agit d'ailleurs de grands propriétaires : tandis que, dans les autres centres viticoles de la plaine subcarpatique, ce sont les petits viticulteurs juifs qui sont en majorité (par exemple à Bilky et à Sevljuš), il n'y a à Berehovo que 128 viticulteurs juifs. Ces viticulteurs se répartissent de la façon suivante d'après la superficie occupée par les vignobles qu'ils possèdent :

Vignobles	Nombre de viticulteurs	Superficie
de 0,5 à 1 hectare.....	39	42 hect.
de 1 à 2 hectares	29	42,5 hect.
de 2 à 5 hectares.....	11	45 hect.
plus de 5 hectares.....	30	253 hect.
Total	109	382,5

Les maladies de la vigne qui sévirent après la guerre affectèrent tout particulièrement la région de Berehovo et détruisirent un grand nombre de plants. Ce furent naturellement les petits viticulteurs, qui manquaient de capitaux, qui furent les plus atteints.

¹ Les juges de Berehovo ont parfois de singulières causes à juger : procès en diffamation, ou même larcins singuliers, tel ce vol de thora qui mit en émoi toute la population juive de Berehovo et de ses environs. C'est une tâche bien malaisée pour des juges civils que de trancher des conflits rituels à la fois plus tenaces et plus délicats que les litiges familiaux.

CHAPITRE VI.

DU VILLAGE A LA VILLE : CHUST.

1. — LE PASSÉ DE CHUST.

Chust, dans la Russie subcarpatique, joue le rôle d'une porte de l'Orient. C'est la clé traditionnelle du Marmaroš, la gardienne de la route qui allait de Pologne en Transylvanie. La première mention que nous ayons de cette cité remonte à 1353. Il semble que l'on doive attribuer la fondation de cette cité aux chevaliers allemands établis en colons dans cette région, au ^{xiii}^e siècle, afin de protéger la population contre les invasions tatars. Chust n'a pas eu, comme les autres cités, un rôle exclusivement militaire. C'était surtout un centre économique, car le sel abondant dans les environs de Chust (Slatinské doly) était transporté principalement par la voie de la Tisa. L'extraction du sel étant un privilège régalien, la ville de Chust fut de tout temps propriété royale. Cet honneur ne l'empêcha point de subir les influences étrangères les plus diverses. Créé par des Allemands, le nouveau centre reçut l'empreinte magyare, non sans subir parfois l'attraction roumaine avec les vojvodes roumains Balká et Drágh.

A partir de Mathias, les rois de Hongrie accordèrent à la famille des Perenyi le privilège d'exploiter les salines. La dureté des fermiers provoqua en 1514 une terrible révolte paysanne. Une fraction de la petite et moyenne noblesse appuya le mouvement, et trente-deux nobles se joignirent aux émeutiers. La sédition fut cruellement réprimée. La situation des ouvriers mineurs n'était pas meilleure. Leurs salaires avaient été fixés par un décret du roi Vladislav II, en date du 28 avril 1498, et il ne semble pas, d'après les quelques éléments de comparaison que l'on possède, qu'ils fussent réellement désavantageux mais des inspecteurs malhonnêtes ne remettaient jamais aux ouvriers la totalité de ce qui leur était dû. En 1551 les

travailleurs des mines de sel refusèrent de descendre aux puits, prenant ainsi l'initiative de la première grève connue en Europe Centrale. Leur revendication eut plein succès. Le 24 septembre 1551, les ouvriers des mines obtinrent, par la Convention de Ťačovo, la garantie de leurs salaires. Ils reçurent également des droits plus étendus que ceux dont ils jouissaient jusqu'alors, entre autres celui d'élire leurs représentants et leur *staroste*.

Sous François Rákóczi, la vie économique de Chust fut extrêmement prospère. L'exploitation des mines fut poussée à fond. Chust était également un centre réputé pour la teinture des peaux. La cité partagea le sort de son maître et connu, après la fuite de Rákóczi en Pologne, une déchéance qu'accentua encore l'occupation des troupes allemandes de l'Empereur Charles VI. Chust végétera toute la fin du XVIII^e et la plus grande partie du XIX^e siècle. En 1890, elle n'avait encore que 7.461 habitants en majorité ruthènes, mais aussi magyars et slovaques. La construction de la voie ferrée Čop-Jasina n'a pas sensiblement contribué à relever l'importance économique de la ville. Plus efficace s'est révélé l'aménagement de la route qui se détache de Chust vers le nord (Chust-Torun) et qui se prolonge vers la Pologne. A la veille de la guerre, Chust conservait l'allure d'une misérable bourgade, avec son immense place boueuse, ses « rues » pleines de fondrières où pataugeaient les bestiaux. Pourtant sa position et surtout sa composition ethnique la firent choisir, après le rattachement à la République tchécoslovaque, comme un des principaux centres de reconstruction. Dix ans de labeur acharné la transformèrent complètement. La population a passé pendant cette période de 11.689 habitants (1924) à 17.833 (1931).

2. — LES JUIFS A CHUST.

Nulle part mieux qu'à Chust n'apparaît la prédominance de la population juive. Pourtant les statistiques indiquent que la proportion atteinte par celle-ci est nettement plus forte à Berehovo. Mais ici la présence, à côté de l'élément juif citadin, d'un peuplement paysan fait ressortir vivement, surtout les jours de marché, le rôle économique joué par les Juifs. Tandis qu'à Mukačevo toute la population est juive, à Chust les Juifs tiennent le commerce entier dans leurs mains, mais ils n'ont pas d'autres fonctions¹. On découvre à Chust — chose rare en Russie subcarpatique — la couleur et l'animation des grandes foires d'Orient. Des Juifs sor-

¹ Chust est le siège d'une industrie purement juive, puisqu'on peut y trouver la seule fabrique de *taliss* du Territoire.

dides vendent de grandes gamelles de soupe à des paysans fatigués de leur course matinale qui consomment aussitôt, accroupis au milieu de la place. Le pain est vendu de façon aussi sommaire. Bien que tous ces paysans soient purement ruthènes¹, on entend parler au marché plutôt le magyar et même l'allemand qu'un idiome slave. Le yiddish lui-même n'a point perdu ses droits : c'est à Chust la langue favorite de la mendicité et de la prière.

3. — LA NOUVELLE VILLE.

Chust n'est plus comme en 1919 un grand village : c'est déjà une petite ville. Nulle part mieux qu'ici on ne peut observer les progrès de l'urbanisme. Même avant que fussent construits les édifices publics modernes et la nouvelle cité de fonctionnaires, Chust avait perdu son caractère de petit marché paysan. La ville de Sighet ayant été donnée par les traités à la Roumanie, Chust est devenue le centre naturel du Marmaroš tchèque. Les travaux entrepris ces dernières années par le Ministère des Travaux Publics tchécoslovaque, le Territoire et la municipalité ont complètement transformé l'ancienne physionomie de la Cité. De 1921 à 1931 un millier de maisons nouvelles ont été construites. Aucune ville n'offre de contrastes plus saisissants. Telle la rue du Dr Švehla où l'immeuble moderne de l'*Okresní Uřad* voisine avec des maisons ruthènes typiques aux murs en pisé bleuté et aux toits en lattes de bois. Le niveau de la rue est au-dessus des champs de maïs et à la hauteur des fenêtres des petites maisons paysannes. Chust a beaucoup conservé en effet ces vieilles exploitations agricoles, encore que la terre, où entre beaucoup de salpêtre, y soit fort médiocre. Le commerce du bois est resté une des principales ressources de Chust. Mais non la seule : Chust est en effet un centre réputé de contrebande de l'alcool et des eaux-de-vie. Le prix du litre d'eau-de-vie en Tchécoslovaquie était, en 1935, de 40 couronnes, en Roumanie de 13 couronnes seulement. Cette différence est exploitée par d'habiles contrebandiers que les habitants de la région qualifient, non sans exagération, de « gangsters ». Chaque mois des dizaines de milliers de litres franchissent clandestinement la frontière, soit vers le Territoire, soit vers la Slovaquie occidentale. Tout le long de la Tisa, et dans les faubourgs mêmes de Chust, des dépôts étaient jadis installés. Les contrebandiers sont parfois des paysans qui transportent le précieux liquide dans les thermophores qu'ils dissimulent sous leurs immenses manteaux de bergers.

¹ En 1921, Chust comptait 58 % de Ruthènes contre 8 % de Hongrois.

A Chust, comme à Mukačevo, on peut observer de notables contrastes sociaux ; de grandes fortunes nées rapidement font ressortir d'atroces misères. Pourtant Chust a été relativement moins atteinte par la crise que les autres villes subcarpatiques. En 1935, elle n'avait pas plus de 1.100 chômeurs, ce qui ne l'empêchait pas d'être un des centres les plus redoutables de communisme et de sionisme révolutionnaire (N. Z. O.) de tout le Territoire.

4. — LA COLONIE DE FONCTIONNAIRES.

La colonie de fonctionnaires de Chust, conçue dès l'année 1921, est un modèle du genre non seulement en Russie subcarpatique, mais dans toute la République. Au contraire des buildings grandioses, de Galago à Užhorod on a préféré adopter le type de « petites maisons familiales » prévues pour des loyers modérés. La difficulté la plus notable était l'absence d'un terrain propice pour l'établissement de cette colonie. Il fallait en effet éviter les risques d'inondation, et concilier les exigences de l'hygiène avec la nécessité de communications aisées avec le centre de Chust. L'ancienne *Krasna ul.* servit d'axe naturel au nouveau groupe urbain. D'un côté le Lycée, vaste bâtiment aux lignes pures et harmonieuses, constituait, avec sa cour d'honneur si heureusement dessinée, l'amorce de la place future. De l'autre côté vinrent s'ajouter successivement, sur un vaste plan rectangulaire, les écoles tchèques, la caisse d'assurance-maladie et enfin le groupe des villas d'habitations. Une végétation jeune mais vigoureuse, des parterres bien entretenus, le type architectural même qui a été adopté, et qui rappelle pittoresquement le chalet suisse, contribuent à donner à ce groupe urbain un cachet particulier. Dans cette province en chantiers, la cité-modèle de Chust offre un des rares exemples d'achèvement.

TROISIÈME PARTIE

LE TRAVAIL DES HOMMES

CHAPITRE VII.

L'ÉCONOMIE INDUSTRIELLE DES VILLES ET LA CRISE.

BIBLIOGRAPHIE POUR LE CHAPITRE VII.

Outre les ouvrages cités plus haut :

1. CIHELKA (J.), *O vyvinu domáceho průmyslu v Podkarpatské Rusi*, České Slovo, Prague, 9-11-1921.
2. DRAHNY (Václav), *Podkarpatská Rus, její přírodní a zemědělské poměry*, Prague, 1921.
3. *Jak se využívá bídy na Podkarpatské Verchovině*, Lidové Noviny, 5-XI-1935.
4. FUKA (Karel), *Hospodaření v Podkarpatské Rusi, Venkov*, Prague, 12-IV et 14-IV-1921.
5. KRIŽKO (Jaromír), *Elektrizácia Podkarpatskej Rusi, Slovenský Východ*, Košice, 24-XII-1922.
6. MOUSSET (J. H.), *La vie rurale dans la plaine subcarpatique*, Annales de Géographie, 15 juillet 1934, pp. 380-396.
7. NEČAS (Jaromír), *Industrializácia Podkarpatskej Rusi, Prúdy*, Bratislava, VI, 1922, p. 194-196.
8. SLÁDEK (B.), *Hospodářské poměry v Podkarpatské Rusi, Osm přednášek o Podkarpatské Rusi, České učení politické*, Prague, 1925.
9. TOMASEK (Josef), *Lidové Umění a domáci průmysl na Podkarpatské Rusi, Sborník zemské musejní společnosti v Užhorodě*, Užhorod, 1928.
10. *I. Živnostenská výstava na Podk, Rusi*, Užhorod, 1927.
11. VESELY (Jar.), *Industrie et commerce (Encyclopédie tchécoslovaque)*, Paris, 1923.

Ce n'est guère que depuis une quinzaine d'années que l'on peut parler d'industrie en Russie subcarpatique. Quelques distilleries, de rares scieries, les traditionnelles mines de sel, le tout d'un rendement extrêmement faible, tel était le bilan vers 1919. Malgré le progrès rapide des deux dernières années, l'avenir de l'économie industrielle dans ce pays reste encore très sombre. Les facteurs défavorables n'ont pas tous disparu : certains même sont nés dans la crise d'après-guerre. Il ne faut donc pas se méprendre sur le

développement remarquable de certaines industries et ne pas parler trop vite d' « américanisation ». Tout était à faire et tout n'est pas encore fait : le temps est loin où les richesses de la Russie subcarpatique pourront être exploitées intégralement et où ce pays pourra s'affranchir du lourd tribut qu'il est obligé de payer aux provinces occidentales pour les produits manufacturés.

1. — ENTRAVES AU DÉVELOPPEMENT DE L'INDUSTRIE.

1^o Une des plus importantes est le *manque de débouchés* ; il n'y a pas lieu ici, comme pour l'agriculture, de rappeler l'ancienne unité économique de la plaine hongroise, brisée par l'arbitraire des frontières ethniques : l'industrie était, en effet, presque inexistante sous le régime magyar. Mais, dans les conditions actuelles, il est nécessaire de constater que la configuration de la Russie subcarpatique est défavorable. Trois barrières douanières, dont deux très élevées, arrêtent les quelques exportations qu'elle peut faire. Le marché extérieur, surtout le marché hongrois, est rigoureusement fermé.

2^o Reste le marché intérieur. Or, Bohême, Moravie et Silésie sont trop industrialisées pour avoir besoin de produits fabriqués. Seules peuvent offrir quelque intérêt certaines matières premières spéciales à la région (sel, bois). Mais, ici, se pose le problème des moyens de transport. Les voies d'eau sont inutilisables, d'abord parce que leur débit est trop irrégulier, ensuite parce que les régions industrialisées de l'ouest appartiennent à un réseau hydrographique différent. Le coût du transport par voie ferrée est très élevé (ligne Užhorod-Jasina).

Les routes en pleine réfection ne permettent pas encore aux automobiles de suppléer au trafic ferroviaire trop coûteux. En février 1928, sur 374 véhicules automobiles il n'y avait que 31 camions et 51 autobus.

3^o Les capitaux manquent : les sommes investies dans les quelques exploitations industrielles l'ont été par des banques tchécoslovaques ou américaines. La *Podkarpatskij Bank A. D.*, dont le siège actuel est à Užhorod, voudrait faire un large appel aux capitaux d'outre-mer, mais diriger elle-même les opérations.

L'*Agrární Banka Československá* possède une filiale à Užhorod ¹.

¹ Parmi les moyens de domination utilisés par la minorité magyare avant la guerre il faut signaler avant tout l'argent. Il est étonnant de constater le grand nombre des banques et établissements de crédit que possédait une province célèbre pour sa misère. La plupart de ces institutions étaient la propriété de quel-

4° Le Ruthène, qui est souvent un paysan ignorant est, quoique travailleur, un mauvais ouvrier ; il ne possède aucune éducation technique. Aussi malgré une main-d'œuvre très abondante, les usines de travail du fer, par exemple, ont grand mal à se constituer un personnel exercé. Avant la guerre et même quelques années après, seuls les Magyars et les Juifs étaient ouvriers.

5° Cette population a un *niveau de vie très bas*. Le peu de produits manufacturés qu'elle achète, elle les fait venir de Bohême, Moravie et Silésie. L'eau-de-vie seule, distillée dans la région, est à peu près entièrement consommée.

6° Un des grands désavantages de cette industrie est son *manque de variété*. En dehors de l'exploitation minière d'Akna Slatina, les industries de transformation du bois sont en majorité. Or cette industrie du bois unit intimement la montagne, productrice de la matière première, et la plaine où se trouvent les seuls établissements de transformation. Cette solidarité constitue parfois un danger. En temps de crise, comme pendant la crise qui sévit actuellement, forestiers comme ouvriers sont réduits au chômage.

2. — FACTEURS FAVORABLES.

a) *Abondance en richesses naturelles*. — *Pétrole* : Le pétrole en Russie subcarpatique a, dans le dernier quart du XIX^e siècle, éveillé

ques familles : de ces banques locales, il ne subsiste plus qu'un petit nombre : dont la Banque Subcarpatique, à Užhorod. Ces établissements se limitent au prêt hypothécaire. Après la guerre, de très nombreuses filiales des principales banques de Bohême et de Slovaquie sont venues s'installer dans les différentes villes de la Russie subcarpatique. Le crédit agricole (Caisses agricoles) s'est développé rapidement, ainsi que les coopératives de crédit industriel et les caisses d'épargne. Il y a lieu de noter la plus grande extension prise par les établissements financiers juifs (coopérative juive de crédit). Les anciennes banques familiales tendent désormais à se rassembler sous des directions uniques (celle du *Central Verband* à Brno ou de l'*Allgemeiner Verband* de Prague). Cette concentration facilite l'extension des opérations bancaires, mais surtout permet aux banques de continuer à profiter des privilèges consentis par la loi à des établissements familiaux. La situation financière actuelle de la Russie subcarpatique s'éclaire quand on considère l'état des principaux établissements financiers et caisses d'avances populaires et professionnelles de la province. Le chiffre des dépôts est largement dépassé par celui des prêts : pourtant, comme le fait judicieusement observer Václav SYKORA, on entend sans cesse « réclamer de nouveaux établissements financiers et des sociétés de crédit variées poussent comme les champignons après la pluie. Personne ne songe à les limiter ». Et il conclut amèrement que plus les conditions économiques d'une province empirent, plus on assiste à la naissance de nouveaux parasites.

(*Technická Práce v zemi P. R.* article de Václav Sýkora, *Peněžnictví*, p. 258-259).

des espérances chimériques. On avait pensé trouver des gisements analogues à ceux de Galicie. Il y a deux centres du pétrole : le plus ancien, dans la région du col d'Užok, commença à être exploité vers les années 1870-1874. Cinq puits d'une profondeur allant de 19 à 70 mètres furent creusés. La production fut très faible. En 1881 on creusa deux puits de 80 à 180 mètres. En 1896, 1898 et 1902 la Société *Bantlin*, de Perečín, fit organiser des sondages en quatre endroits différents. Le puits *Anna* creusé à 420 mètres de profondeur donnait 5 barils de naphte par jour. Le puits *Lydia* de 230 mètres donnait 5 hectolitres par jour. Le puits *Akna*, de 21 mètres donne jusqu'à 286,5 hectolitres. Le second gisement de pétrole près de Jasina est peu exploité.

Sel : Le gisement de sel d'Akna Slatina n'est qu'une partie de la grande formation saline recouverte par les sables carpatiques, qui s'étend de l'est de Szacsal, aux limites de l'ancien comitat de Marmaroš, vers Chust, où il est interrompu par une coulée de trachytes. Cette formation saline s'étend donc sur près de 100 kilomètres et est bordée au sud, du côté de l'ancien comitat de Szathmar, par de la diorite et, de l'autre côté, par des formations micacées recouvertes de schistes dévoniens dans lesquels on trouve des filons métallifères. La largeur minima du gisement salin, entre Budfalu et Also Rona, est d'environ 15 kilomètres, la largeur maxima, entre Remete et Dombo, de 23 kilomètres ; Sur le territoire roumain on trouve un gisement de sel à Ronasza à environ 14 kilomètres au sud-est de la frontière tchécoslovaque et à Agna Sugatag, à environ 20 kilomètres au sud d'Akna Slatina. Cette puissante formation, profonde de 90 mètres, témoin de la mer miocène, est recouverte d'une couche épaisse de 40 à 70 centimètres d'une argile imperméable. C'est cette argile qui a empêché la dissolution du gisement de sel. L'ensemble du dépôt est masqué par d'épaisses couches de sables carpatiques et d'alluvions récentes. Le ministère des Travaux publics s'efforce actuellement de déterminer la puissance totale du gisement d'Akna Slatina, inconnue jusqu'ici.

Charbon : La Russie subcarpatique est très pauvre en houille. Les seuls gisements actuellement connus sont ceux de Lachovce à l'est d'Užhorod et de Bílek, Dovhe et Zadne (Zarnya), dans celui de Marmaroš. Des gisements de lignite se trouvent à Výchka Nêmecká, à 7 kilomètres à l'ouest d'Užhorod, où l'ensemble des couches atteint une épaisseur de 4 à 5 mètres. Le lignite vient aussi d'être signalé en d'autres régions : à Lachovce, à Brehu, à Rokosov (Rakasz). Krivé, Bukovinka, Skotarsko, Negovec dans l'ancien joupanat de Berehovo.

Fer : La Russie subcarpatique a connu jadis une industrie du

fer assez prospère. De nombreuses petites forges étaient dispersées dans le pays, alimentées par le bois des montagnes. Les petites exploitations d'Andrašovec, de Čertyz, d'Antalovec, de Remety Turjanske, et de Poroškovo sont maintenant abandonnées. On traite encore le minerai à Kobylecká Poljana et à Dovhe. La teneur est assez faible (15 à 20 %).

Carrières : On en extrait le grès, le granit et le calcaire. La construction de nouvelles routes offre un débouché intéressant aux industries de la pierre. On extrait de l'alun des carrières de Bene et de Mužihovo ; du kaolin de celles de Dubrinič dans le district de Perečin. Quant à l'argile on l'exploite un peu partout, mais surtout dans la plaine orientale et méridionale, où les petits ateliers de potiers sont nombreux.

Sources : Sur les 234 sources minérales ou thermales connues, peu sont encore utilisées. La station la plus fréquentée est sans doute celle de Svaljava dans le joupanat de Berehovo. Les eaux de Svaljava étaient déjà réputées au ^{xv}^e siècle (teneur en bicarbonate de soude 5 gr. 87). A Akna Slatina des bains salins connurent avant la guerre une certaine vogue. Les eaux ferrugineuses d'Užhorod sont célèbres sous le nom de Kvasná voda (eau bouillonnante). Les autres stations sont de moindre importance : citons la source *Alžbetin* dans le joupanat de Mukačevo (alcaline, 2 gr. 89 de bicarbonate de soude) ; *Gyertyanliget* dans le même joupanat, également alcaline (2,48 de bicarbonate de soude à une température de 8 degrés) ; la source ferrugineuse d'Ivanyi ; d'Olena, à la fois alcaline et ferrugineuse (9 gr. 43 de bicarbonate de soude à une température de 8 degrés) ; de Polena (9 gr. 10 de bicarbonate de soude) ; de Plosko (5 gr. 87 de bicarbonate de soude). Les petites stations de Borkut, de Derno, de Ligetke, de Lobogo, de Nagy Tasna, de Rona et de Zaňka, sont en pleine décadence. Les sources de Gyertyanliget, d'Olena (Olenya), de Panonia, de Polena, de Plosko, de Svaljava relèvent du domaine de Schönborn-Buchheim.

Houille blanche : On est habitué, depuis un quart de siècle en Russie subcarpatique à utiliser en partie l'énergie développée par les cours d'eau. De nombreux moulins sont établis sur les petites rivières transversales (Ždenaňka, Bystrica, etc.) plutôt que sur les grandes rivières qui descendent du nord vers le sud, beaucoup trop irrégulières et souvent encombrées par le flottage. Ce n'est que depuis dix ans que l'on a envisagé l'équipement hydro-électrique du pays. Bien que la ligne de contact entre la montagne et la plaine soit très nette, il n'y a pas de « fall line » où pourraient s'installer les usines au débouché des vallées. Les usines prévues seront installées en pleine montagne. Le projet le plus audacieux envisage la jonc-

tion de la Tereblja et de la Velka Rika ; la différence de niveau est de 208 mètres. L'accomplissement de ce plan dans son intégralité ne fournirait pas moins de 80 millions de kw. heures par an ¹.

b) *Main-d'œuvre et salaires.* — Un second facteur favorable est l'abondance et le bas prix de la main-d'œuvre : il y a là une population agricole qui ne travaille pas tout le temps à la terre, que la terre ne peut pas toujours nourrir, et qui ne peut plus guère pratiquer, comme autrefois, l'émigration temporaire. La montagne est un réservoir d'hommes, et la vie forestière connaît de longues périodes d'inactivité.

Le salaire de ces ouvriers est très bas. Si l'on prend l'indice 100 en 1913 pour la Bohême et en 1921 pour la Russie subcarpatique, l'indice actuel des salaires sera de 74 pour un Ruthène ouvrier métallurgiste, de 855 pour un Tchèque de Bohême, de 87 pour un Ruthène employé dans l'industrie chimique, de 841 pour un ouvrier de Bohême, de 74 pour un ouvrier ruthène travaillant dans une industrie du bois et de 826 pour un ouvrier de Bohême de même catégorie.

Un ouvrier non qualifié touche à Užhorod un salaire horaire qui varie de 1 couronne 50 à 2 couronnes 20, ce qui est relativement élevé quand on compare ce salaire à celui que touche le même ouvrier dans la Verchovina et qui varie entre 70 hallers et 1 couronne 10. De même, tandis que les ouvriers d'Užhorod jouissent de la journée de huit heures, ceux de la Verchovina travaillent de 10 à 12 heures (*Lidové Noviny* du 5-XI-1935).

Les ouvriers de Mukačevo ne sont guère mieux rétribués. Dans la confection, le salaire moyen d'un journalier est de 10 à 12 couronnes.

c) *Initiatives locales.* — Le Gouvernement magyar ne s'était guère préoccupé d'aider le développement de la vie économique chez les « Russes de Hongrie ». Les sociétés d'encouragement au commerce et à l'industrie n'ont connu un essor véritable qu'au lendemain de la guerre grâce à une législation intelligente du Ministère du Commerce tchécoslovaque (décret du 1^{er} février 1923 instituant un département spécial pour l'encouragement de l'artisanat, à Turčiansky Svätý Martin avec filiale à Užhorod). En 1927 se tint à Užhorod la première exposition artisanale de la Russie subcarpatique qui réunit plus de deux cents participants et obtint

¹ Projet Jaromir Križko (*Elektrizácia Podkarpatskej Rusi Hydroelektrický projekt Tereblia-Rika, Slovensky Vychod, Košice, 1922.*

un vif succès. Les associations artisanales prirent dans les années qui suivirent une rapide extension. Elles groupent actuellement 3.050 membres à Užhorod, 3.250 à Mukačevo, 2.241 à Berehovo, 1.427 à Chust. Il est d'ailleurs curieux de constater qu'un grand village comme Rachov ne compte pas moins de 1.445 sociétaires, chiffre supérieur à celui de Chust, ce qui témoigne de la faveur dont jouit dans la montagne ce mode d'association.

d) *Le mouvement coopératif juif.* — Dans le relèvement de l'économie agricole et industrielle, il y a lieu de signaler le rôle des *Caisses juives de prêts*. Inexistantes avant la guerre, elles se développèrent à partir de 1923 grâce à l'appui des œuvres internationales de colonisation juive. Fondées sur une large coopération des Juifs de toutes classes et de toutes professions, elles devaient permettre d'accorder aux Juifs nécessiteux le secours financier indispensable. Le progrès de ces caisses a été extraordinaire. Au commencement de 1923, on comptait au nombre des participants 808 artisans juifs, 1.175 petits commerçants, 721 agriculteurs, 1.142 négociants ; en 1926, 1.594 artisans, 2.130 petits commerçants, 1.523 agriculteurs, 2.400 négociants. Le nombre des prêts consentis par ces caisses a été également en s'accroissant : 246 prêts consentis aux artisans juifs en 1923, 684 en 1926 ; 440 prêts aux petits commerçants en 1923, 842 en 1926 ; 284 aux agriculteurs en 1923, 672 en 1926 ; 224 prêts enfin aux négociants en 1923, 1.053 en 1926. En trois ans le progrès des œuvres juives a donc été considérable. Si, maintenant, on tient compte non plus du nombre des prêts agricoles, mais de leur valeur en couronnes, on s'aperçoit que les plus fortes avances consenties le furent, non pas aux agriculteurs comme l'on pourrait s'y attendre (étant donné la politique agricole des œuvres de colonisation), mais aux négociants (4.125.047 couronnes contre seulement 1.830.914 aux agriculteurs).

Les quatre coopératives fondées dans les villes étaient plutôt spécialisées dans les crédits à court terme ; les coopératives des villages dans les crédits à long terme.

Le mouvement coopératif agricole juif s'étendant de plus en plus, l'« Union juive des Coopératives de crédit » fut créée réunissant à la fois les coopératives de la Slovaquie orientale et celles de la Russie subcarpatique. Son centre est à Mukačevo.

Pour terminer, il faut signaler que presque toutes les avances ont été ponctuellement remboursées.

¹ Pour les prêts hypothécaires le taux est de 7 % en Russie subcarpatique (contre 6 1/2 % en Bohême et Moravie). Le taux de l'intérêt pour les prêts faits aux collectivités publiques a été fixé (avril 1933) à 6 1/2 % (contre 6 % en Bohême et Moravie).

3. — LA CRISE ÉCONOMIQUE ET LES VILLES.

La crise économique a diversement affecté Mukačevo, Užhorod, Berehovo et Chust. C'est la grande cité juive qui a le plus souffert et en même temps le mieux résisté. Mukačevo possédait, en effet, en 1925, la population ouvrière la plus importante du territoire. Toutefois, ayant le privilège d'abriter des industries assez anciennes, traditionnellement prospères, Mukačevo connut le chômage, puis — la première — la reprise. Užhorod ne possédait que des industries jeunes et la production de ses usines était à peu près uniquement destinée à desservir le marché constitué par la nouvelle population du Territoire : colons et fonctionnaires tchécoslovaques. L'abaissement du niveau de vie de ces derniers — conséquence de la crise — a restreint cette production jusqu'à l'annihiler dans certains secteurs. La crise a encore frappé Užhorod dans un autre domaine. L'effort grandiose de construction a été d'abord ralenti, puis provisoirement interrompu. La dépression économique a été d'autant plus sensible que la municipalité, soucieuse de restriction, n'a pas pu supprimer les dépenses considérables de son « budget social ». Dans l'année 1934 — considérée comme une des plus mauvaises — le nombre officiel des chômeurs a oscillé entre 918 au mois de mars et 496 en octobre. Plus d'un million de couronnes a dû être affecté au seul département du chômage en secours en espèces, bons alimentaires, lait pour les enfants, bois de chauffage, etc. Naturellement, les charges devenant de plus en plus lourdes, la fiscalité municipale est, dans son ensemble, plus sévère qu'avant guerre. Les habitants d'Užhorod ont, aujourd'hui, à payer 26 impôts, taxes et redevances de toute sorte. Il est vrai que l'arriéré des contribuables se monte à 2 millions de couronnes. D'autre part, comme le fait observer A. Raušer, la ville d'Užhorod ne jouit pas de revenus spéciaux, n'ayant ni forêts, ni exploitations agricoles. Elle possède uniquement un cinéma, des abattoirs et un groupe de maisons d'habitation, mais ces propriétés sont hypothéquées et les revenus annuels ne suffisent guère à compenser les frais de la régie ¹.

L'activité économique de Berehovo semble, de son côté, avoir suivi l'évolution de l'histoire municipale. C'est un long déclin, qui s'est seulement accentué avec la crise. Cette crise a revêtu à Berehovo un caractère politique. Les grands propriétaires terriens qui résidaient dans cette « capitale de la noblesse » ont été les plus

¹ SOVA (P.), *Užhorod*, art. de A. RAUŠER : *Nový Užhorod*, Užhorod, 1935, p. 17-18.

atteints par la réforme agraire. L'activité purement industrielle de Berehovo, qui avait toujours été très faible, a pour ainsi dire à peu près disparu.

Quant à Chust, ville en formation, son essor, loin d'avoir été entravé par la crise, semble lui être redevable. La campagne de travaux publics, décidée par le Gouvernement de la République et le Territoire pour mettre fin au chômage, a choisi comme premier « centre » Chust, qui a bénéficié à la fois des dépenses d'une nouvelle population de fonctionnaires et d'ingénieurs et de l'emploi de la main-d'œuvre locale. Nous avons vu également qu'il y avait une source clandestine de prospérité, la contrebande, conséquence indirecte des barrières douanières.

4. — RÉPARTITION DES INDUSTRIES.

En 1922, sur les 28 plus importantes entreprises industrielles que comptait le Territoire de la Russie subcarpatique, 11 seulement se trouvaient dans les trois villes d'Užhorod, Mukačevo et Berehovo. La première de ces villes comptait 5 usines avec 504 ouvriers ; la seconde, 2 usines avec 80 ouvriers ; la troisième 4 usines avec 629 ouvriers. C'est dire que chacun de ces centres urbains possédait une population ouvrière extrêmement faible. On pouvait même constater une décroissance de cette population par rapport aux chiffres d'avant-guerre. La plupart des usines ne se trouvaient pas dans les centres précités, mais dans les petites vallées de la Verchovina. C'étaient en effet l'abatage et l'exportation du bois qui constituaient la principale ressource de la Russie subcarpatique. Dans les dix dernières années la répartition géographique des industries a changé : les villes ont vu leur importance économique s'accroître considérablement. Avec la crise économique ce sont les petites exploitations qui ont le plus souffert, tandis que les grandes entreprises, plus résistantes, ont survécu, mais en se ployant aux nouvelles conditions. L'économie industrielle d'après-guerre a pris un caractère nettement urbain : aux anciennes industries campagnardes (scieries et distilleries) se sont très rapidement substituées des branches industrielles nouvelles, comme par exemple les industries chimiques ou hydro-électriques. Mais l'accroissement même de la population urbaine a contribué de son côté à encourager l'essor d'anciennes industries régionales (tuileries, brasserie), en créant des marchés et des débouchés locaux, susceptibles d'absorber une production à laquelle l'exportation était désormais interdite. D'un autre côté, par un singulier paradoxe, les vieux métiers paysans (broderie,

céramique, verrerie) ont connu une faveur nouvelle grâce au tourisme.

On peut grouper les industries de la Russie subcarpatique en trois grandes catégories :

- 1^o les industries du bois ;
- 2^o l'industrie extractive ;
- 3^o les distilleries.

5. — LES INDUSTRIES DU BOIS.

Près de 50,1 % du pays est couvert de forêts, soit approximativement 635.000 hectares. La production en bois est de 704.000 m³, soit environ 2.000 m³ par hectare. Ces chiffres sont d'ailleurs incomplets. Une partie de la superficie boisée échappe encore à tout relevé (à peu près 257.910 hectares).

La *matière première* est donc abondante. Elle est, de plus, très variée : variété d'essences (feuillus 377.000 hectares, résineux 124.000 hectares) ; surtout variété précieuse de qualité : *bois d'œuvre* (dur 122.000 m³, tendre 40.000 m³) ; *bois de chauffage* (dur 481.000 m³, tendre 6.000 m³).

L'*abatage* se fait dans les forêts de montagne, dans des exploitations qui appartiennent souvent aux usines elles-mêmes. Ainsi une des plus grandes usines de meubles d'Užhorod possède de 150 à 200 arpents (*Užhorod Elektr. A. Z.*).

Le *transport du bois* est encore très primitif. Le flottage n'est pas toujours praticable ¹. On fait glisser des trains entiers de bois sur des rondins selon le procédé du schlittage. Dans l'ouest les *lesni drahy* sont très nombreux. Dans le seul joupanat d'Užhorod leur longueur totale est de 80,5 km. (Dubrinič-Černoholova, 26,4 km.). Ils sont plus rares dans l'est ².

Industries de travail du bois : La plus importante est celle qui appartient quelques années aux *Užhorodské elektrárny*, à Užhorod. Elle travaille les bois de son exploitation et possède un grand nombre de scieries, et d'ateliers de façonnement et de tournage. Elle occupait en 1928 près de 400 ouvriers. Avant la crise ces meubles se vendaient sur des marchés très éloignés, puisque l'usine eut à effectuer des expéditions jusqu'en Amérique du Sud. Les meubles de

¹ CHMELAŘ-KLIMA-NEČAS, *Podkarpatská Rus*, p. 81.

Les voies ferrées forestières sont encore peu développées. L'usine de Svaljava n'en possède que 62 kilomètres. La Société *Banlin* en a construit près de 58 kilomètres.

² Le mode de transport le plus rapide serait celui qui est employé depuis quelques années en Slovaquie : le transport par trolley aérien sur câble.

la Russie subcarpatique sont réputés pour leur lourdeur et la qualité de leurs bois. Aujourd'hui cette industrie est très affectée par la dépréciation des bois, et surtout par le manque absolu de débouchés dû à l'élévation des tarifs douaniers.

Outre cette usine, on peut mentionner la fabrique de meubles *Blum* à Mukačevo, qui emploie une vingtaine d'ouvriers, et la fabrique de meubles de Chust qui en emploie 40¹.

La proportion du bois ouvré et travaillé dans l'exportation est très faible. Ce sont surtout des planches et des madriers, des bois sciés qu'exporte la Russie subcarpatique. Des scieries à vapeur existent à Volovec (Scieries *Grünberg*, 25 ouvriers), à Paseka (40 ouvriers), à Osoj (40 ouvriers), à Tychyje (Scierie *Szanto*, 54 ouvriers), à Buštino (Scierie *Kraus*, 80 ouvriers), à Berehovo (Scierie *Kümel*, 80 ouvriers), enfin dans les grandes scieries de Perečín et d'Užhorod (145 ouvriers).

En tout, 13 scieries utilisant la vapeur (sur 889 dans toute la République); 21 scieries utilisant l'énergie hydraulique (2.184 dans toute la République); 5 seulement sont électrifiées (sur 104 dans la République).

Du point de vue de l'installation technique, la Russie subcarpatique compte 12 machines simples, 96 circulaires, 12 machines à rubans, 12 raboteuses, 12 alternatives; aucune productrice de la fibre de bois.

Certaines formes de l'industrie du bois sont propres à la région : fabriques d'allumettes *Richard Freyer*, à Čiňad'ovo (de 35 à 45 ouvriers); fabriques de cercueils très atteintes, elles aussi, depuis la guerre, par la fermeture du marché hongrois.

La grande usine *Szolyva* à Svaljava possède également une scierie : on ignore le nombre exact des ouvriers qui y sont employés. Le personnel total de l'usine est de 660 ouvriers.

Industries de transformation du bois. — L'usine *Szolyva*, précédemment citée, s'occupe avant tout de la distillation du bois. Cette dualité des entreprises est très fréquente. L'industrie chimique s'est greffée sur les anciennes usines de travail du bois. Au début très réduite, limitée parfois comme à Čiňad'ovo, en 1892, à un simple laboratoire d'essais, elle s'est étonnamment développée au point de dépasser les anciennes industries et devenir — une année seulement, il est vrai — exportatrice. Le cas de la fabrique d'allumettes de Čiňad'ovo est typique. Organisée depuis 1898, ce n'est qu'après la guerre qu'elle connaît un véritable essor. Toute l'usine

¹ Il y a 11 fabriques de meubles en Russie subcarpatique, à savoir : 5 à Užhorod, 3 à Mukačevo, 2 à Chust et 1 à Berehovo.

a été rééquipée avec des machines modernes. La crise actuelle a arrêté net ce progrès. Ce n'est que depuis un an qu'on a pu observer une reprise. La situation de cette industrie est d'ailleurs assez paradoxale : le marché intérieur ne pouvant absorber que 25 % de sa production et parfois moins, il arrive que les établissements *Vulcan* travaillent uniquement pour l'exportation ¹.

Les établissements *Bantlin* s'occupent exclusivement des dérivés du bois, acétone, alcool méthylique, charbon de bois. Ils se composent de deux usines, l'une à Perečín, et l'autre à Turja Bistra, toutes les deux dans le joupanat d'Užhorod. La fabrique *Bantlin* emploie près de 100.000 m³ de bois de hêtre par an. Dans les années normales l'usine produit 600.000 kilogrammes d'esprit de bois (alcool méthylique pur, dérivés de l'acétone, près de 2.500.000 kilogrammes ; acétone pur 500.000 kilogrammes ; acétates 30.000 kilogrammes). 1.200 wagons emportent le charbon de bois vers l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie et l'Autriche ; le personnel s'élève à 500 ouvriers. Dans les exploitations forestières, annexées à l'usine, travaillent près de 1.000 personnes.

Si l'on ajoute finalement l'usine *Klotilda* à Bočkov avec ses 338 ouvriers, on peut constater que toutes les industries du bois n'employaient en 1925 que 1.988 ouvriers, dont 1.328 dans les industries dérivées du bois. L'importance de ces dernières est d'autant plus remarquable que le pays n'est qu'au début de son évolution industrielle.

6. — L'INDUSTRIE EXTRACTIVE.

L'industrie extractive, très ancienne dans ce pays, a prospéré longtemps. Il ne semble pourtant pas que l'avenir lui ménage les mêmes possibilités d'extension qu'à l'industrie du bois. D'abord les réserves sont, sauf pour le sel, fort près d'être épuisées complètement. Bien des exploitations de mines de fer ont dû être peu à peu abandonnées. Leur souvenir ne se révèle plus aujourd'hui que dans la toponymie, ou survit, plus modestement encore dans certains villages où quelques artisans spécialisés s'occupent de chaudronnerie, de serrurerie ou de ferronnerie.

Par ordre d'importance, on peut classer les industries extractives de la Russie subcarpatique en plusieurs catégories :

- a) les exploitations des gisements de sel de Slatinské Doly ;
- b) l'industrie du fer ;
- c) les exploitations de carrières.

¹ Exportation d'allumettes dites suédoises et de boîtes d'allumettes.

a) Gisements de sel de Slatinské Doly. — Ce sont les plus anciens de toute l'industrie extractive. Les mines *Joseph*, *Adalbert* et *Nikolaus* datent de 1789. La mine *Kristinen* date de 1778. La mise en exploitation de la mine *Kunhuta* date de 1789. Elle s'était poursuivie depuis sans interruption avec la méthode employée dans tous les gisements de sel de la région. Au début, on ne travaillait que dans une vaste fosse circulaire très basse creusée dans le sel même et soutenue par des étais de bois. Puis, l'extraction se poursuivant, et les diverses couches salines constituant le sol étant enlevées au fur et à mesure, la fosse s'enfonçait de plus en plus profondément, en même temps que s'étendait son diamètre. En 1795 elle atteignait 30 mètres 4. La fosse *Kunhuta* fut alors réunie à la fosse *Nikolaus*, et toutes deux ne formèrent plus qu'une immense voûte creusée dans des parois de sel. Le 22 février 1908, alors qu'elle atteignait la hauteur de 170 mètres, cette voûte, insuffisamment étayée ¹ et sans doute minée par les infiltrations de l'eau, s'écroulait. Aujourd'hui, il ne reste plus de l'ancienne mine *Kunhuta* qu'un gouffre gigantesque d'un diamètre de 70 mètres et d'une profondeur d'environ 40 mètres.

Deux mines sont toujours en exploitation ; la mine *Franz* et la mine *Ludwig*. La mine *Franz* est la moins ancienne et date de l'année 1808. L'extraction du sel s'est d'abord faite de la façon la plus primitive en se servant de la force motrice animale. Actuellement un moteur permet la remontée des blocs de sel. L'intérieur de la mine se compose d'une longue pièce centrale orientée du nord au sud, d'où se détachent une foule de petites galeries vers l'est et vers l'ouest. D'après des évaluations déjà anciennes, la mine pourrait être creusée, dans le sel, jusqu'à une profondeur de 114 mètres, les réserves permettant une production annuelle de 90.000 quintaux de sel pendant 100 ans. L'exploitation dure depuis déjà près de 115 années, la cadence de la production augmentant d'ailleurs remarquablement dans les dernières décades sans que le gisement paraisse à la veille d'être épuisé. A la mine *Franz* sont intégrés un moulin pour le sel, une scierie et une centrale électrique équipée de 3 moteurs Diesel de 60, 80 et 100 HP qui fournissent le courant nécessaire aux mines et à l'éclairage d'Akna Slatina.

La mine *Ludwig*. — L'ancienne mine *Ludwig* appelée maintenant « la vieille mine *Ludwig* » date de 1804 et mesure 69,3 mètres de profondeur. Sur ces 69,3 mètres, les couches de sel pur comptent 32,2 mètres. Ce n'est que très récemment que ces couches de sel

¹ Dans les exploitations actuelles on ne se sert d'aucun étai, mais on donne aux parois de sel qui soutiennent la voûte une base évasée de plus en plus large au fur et à mesure que l'on creuse plus profondément.

ont commencé à être exploitées. Tant que les mines *Nikolaus*, *Kunhuta* et *Franz* étaient en activité, le gisement *Alt Ludwig* était gardé en réserve. En 1886, une mine nouvelle fut creusée, fournissant un sel à peu près pur, alors que le sel ancien était mélangé de terre. La profondeur de cette mine est de 86 mètres. Malheureusement, elle est très mal située. Un Décauville transporte les blocs de sel jusqu'à la case de l'élévateur. Le revêtement est en bois de chêne. L'équipement de la mine (extraction mécanique du sel à l'aide de foreuses électriques, élévateur, éclairage de la mine) a été rendu possible, grâce à une machine à vapeur (avec transformatrice) d'une puissance de 40 HP.

Transformation du sel. — Sous le régime hongrois et pendant la brève occupation de la Russie subcarpatique orientale par les Roumains, le sel brut était dirigé sur Camara La Sighet qui se chargeait de concentrer les chargements en provenance des diverses exploitations. A Camara La Sighet arrivaient également, sur une voie étroite, les wagons de sel de Rosnaszek et Akna Slatina. Les premiers « moulins à sel » destinés à préparer un sel pulvérisé ou concassé pour la réexportation datent de l'année 1905. Aujourd'hui les trains chargés de sel d'Akna Slatina se dirigent sur Olomouc où des usines modernes effectuent, en territoire tchécoslovaque, toutes les opérations nécessitées par la transformation du sel.

b) Industrie du fer. — De la plupart des innombrables petites forges jadis disséminées dans toute la plaine subcarpatique, il ne reste plus que des souvenirs. Quelques-unes, grâce à des ressources plus abondantes en minerai, ont pu résister à cette décadence :

1) A Fridešovo (Friedrichsdorf) il existe une usine métallurgique, la plus importante de toutes, qui occupe près de 100 ouvriers et fabrique des outils, et des machines agricoles ;

2) A Kobylecka Poljana, l'usine *Bratman* fabrique également des machines agricoles et occupe 80 ouvriers ;

3) A Dolhe une usine de 60 ouvriers est spécialisée dans la fabrication des outils mais ne travaille qu'irrégulièrement.

4) Enfin, dans la ville d'Užhorod, l'usine *Kozák*, avec 40 ouvriers, produit du fer demi-ouvré, en barres et en billettes.

La caractéristique essentielle de toute cette catégorie d'industries est d'être en plein déclin, en raison des conditions naturelles (manque de minerai) ou économiques (coût élevé du transport du charbon) au moment même où la réorganisation politique et économique du pays et son outillage nécessitent l'acquisition de machines et d'instruments agricoles de toute nature. C'est précisément parce que l'industrie locale du fer ne peut suffire à une demande accrue (d'ailleurs artificielle, puisqu'elle ne provient pas d'une élévation

du niveau de vie des habitants, mais de la « colonisation » et de la « reconstruction » tchécoslovaques) qu'elle est dépassée par toutes les industries métallurgiques des provinces occidentales, qui expédient toutes construites leurs machines vers la « Podkarpatska Rus ». En face des 1.988 ouvriers employés dans les industries du bois ne peuvent s'aligner que 290 ouvriers métallurgistes. L'avenir dira si cette décadence ira en se poursuivant ou si, grâce à un abaissement des barrières douanières, il pourra se constituer en Russie subcarpatique une industrie métallurgique à même de fournir le marché régional en l'affranchissant des hauts tarifs des chemins de fer tchécoslovaques.

c) Carrières. — *Argile*. Les fabriques de briques pour construction sont relativement peu atteintes par la crise actuelle. L'abondance des gisements argileux et surtout une demande sans cesse accrue donnent un nouvel essor à une industrie déjà vieille et profondément enracinée dans le pays. La plus grosse briqueterie de la Russie subcarpatique se trouve à Berehovo : elle emploie près de 300 ouvriers (briqueterie *Kont*). Aussitôt après vient, avec ses 224 ouvriers, la « Société de briqueterie de Berehovo », qui fabrique des briques et des tuiles. Enfin, dans la même ville, la briqueterie *Winkler*, de fondation plus récente, occupe en temps normal 75 ouvriers ; Berehovo est donc un grand centre de briqueterie, puisqu'elle possède les quatre cinquièmes des ouvriers briquetiers de toute la Russie subcarpatique. Cette supériorité s'explique par la situation de la ville à proximité d'abondants gisements argileux. L'essor des exploitations d'argile n'est d'ailleurs pas dû seulement au grand mouvement de construction qui a suivi la guerre. Le nom de briqueterie (*cihelna*) donné à ces exploitations doit être pris dans son sens le plus général ; l'argile y est travaillé non seulement pour la fabrication des briquettes mais pour la production d'argiles à modeler, de glaises permettant la confection d'ustensiles domestiques (assiettes, vases, etc...). C'est donc la demande d'une industrie rurale très prospère et très caractéristique des villages hongrois septentrionaux qui a longtemps favorisé l'extension et le développement des briqueteries. Celles-ci, situées généralement dans les villes, approvisionnaient en matière première toute une classe de potiers paysans. Il y a pourtant des briqueteries ailleurs qu'à Berehovo. La plus grande est celle d'Užhorod (*Užhorodská cihelna*) avec ses 100 ouvriers, spécialisée dans la production des tuiles. La briqueterie *Sajovič*, à Mukačevo, avec une vingtaine d'ouvriers, est spécialisée dans les briques de construction.

Andésite et trachyte. — Dans le seul district d'Užhorod l'exploitation des carrières donne 600 à 900 m³ de trachyte par an (entre-

prise *Vojaček* à Užhorod). Quatre carrières d'andésite rapportent par an près de 850 m³ de matériaux pour le pavage et la construction (carrières de Nevicke, de Jarok, 500 m³ ; de Ciganovce, 120 m³ ; de Domanince, 150 m³).

Dans le district de Sereďné les exploitations Lom s'occupent spécialement de l'extraction du trachyte à Chludovo, à Vyš-Slatina (800 m³ par an), à Sereďné (500 m³), à Chlumec et à Antalovce. Des carrières d'andésite sont ouvertes à Kobiláry (150 m³ par an), Velky Gajdoš (120 m³), Lince (Unggesztenyes) et Andrašovce (400 m³).

Granit. — De belles carrières de granit noir sont exploitées près d'Užhorod. La pierre est taillée dans l'usine et transformée en matériaux de construction, puis exportée par une voie ferrée spéciale. Des ateliers détachés s'occupent du polissage. Les blocs qui sortent de l'usine sont destinés à plusieurs utilisations : construction de maisons, pavage des routes (3/5 de la production), établissement de ces digues latérales en pierre pittoresquement surnommées « chemins de l'eau », le long des deux rives des cours d'eau les plus irréguliers (Tisa supérieure) dans les secteurs les plus dangereux (1/5 de la production).

La production annuelle de la *Granit, Stein und Bauindustrie A. G.*, d'après les chiffres récents, est évaluée à 400 m³ de pierre taillée et polie, à 50.000 m³ de pierraille et de cailloutis et à 30.000 m³ de pierre dite de construction. Tous les ateliers réunis employaient en 1922, 200 ouvriers, en 1928, 250 ouvriers.

7. — DISTILLERIES ET BRASSERIES

Distilleries. — Une des premières mesures du gouvernement tchécoslovaque dès l'occupation du pays a été la lutte contre l'alcoolisme. Le paysan ruthène, sous-alimenté, absorbe beaucoup trop de boissons alcoolisées. Cette demande régionale explique le développement déjà très ancien des distilleries en Russie subcarpatique. Bidermann voyait déjà en 1867 dans la distillation l'une des ressources les plus notables d'un pays pauvre. En 1928, 21 distilleries produisaient globalement 5.616 hectolitres d'alcool (Commission tchécoslovaque des alcools). Ce sont les Ruthènes de la montagne (*Huculs*) qui en consomment le plus. Certains d'entre eux distillent eux-mêmes des liqueurs plus ou moins dangereuses. Une des eaux-de-vie les plus répandues — d'une teneur très fort en alcool — est la *slivovica*. Par contre, dans un pays qui possède des vignobles comme ceux de Berehovo ou de Sereďné, la consommation en vins est très faible. La production totale des vins étant de 1.287.132 litres (en

Slovaquie, 15.822.073, plus qu'en Bohême) la répartition s'élève en moyenne par habitant à 1,9 litres (contre 4,9 en Slovaquie). Il en est de même pour les boissons à base d'autres fruits que le raisin et pour le cidre (51.779 litres), où l'on ne peut observer qu'une moyenne de 0,1 litre par habitant.

La plus grande distillerie d'alcool est celle d'Užhorod qui occupait en 1928 une trentaine d'ouvriers. Sa production annuelle était de 13.000 hectolitres. Tout récemment des essais viennent d'être tentés pour la production du rhum et de diverses liqueurs. A la distillerie d'Užhorod est adjointe une petite raffinerie qui exporte près de 70 wagons de savon par an.

Brasseries. — La consommation de la bière est très faible, et il n'y a guère lieu d'espérer que ce pays devienne jamais un débouché intéressant pour les brasseries de Bohême. Alors que la consommation moyenne de bière par habitant était en 1928, de 105 litres 81 en Moravie et Bohême, elle n'atteignait en Russie subcarpatique que 9 litres 5 par an. La seule brasserie existante est celle de Podhorjany, qui emploie actuellement près d'une centaine d'ouvriers et produisait en 1928 environ 33.000 hectolitres par an (Bohême : 381 brasseries, 8.592.215 hectolitres) ¹.

8. — AVENIR DE L'ÉCONOMIE INDUSTRIELLE.

Telle est la situation de la « grande industrie » en Russie subcarpatique. Il n'apparaît point qu'elle puisse dépasser considérablement le stade auquel elle est parvenue en dix ans si elle ne trouve pas, dans l'élargissement d'un marché intérieur aujourd'hui encore infime et dans l'abaissement des tarifs douaniers et du coût des transports par voie ferrée, des motifs d'accroissement. Déjà, dans certains secteurs (bois, distillerie), la surproduction se fait sentir cruellement. Par ailleurs l'essor de la dernière décade est quelque peu artificiel. La création de nouvelles routes, la construction de quartiers entiers dans les villes, la fondation de colonies nouvelles dans les campagnes se sont effectuées grâce à des capitaux tchécoslovaques. L'équipement d'une province où presque tout est encore à faire est une charge terrible pour l'État. Les difficultés d'une telle entreprise rappellent les problèmes qui se sont posés au cours du siècle

¹ Ajoutons que l'industrie alimentaire, assez peu développée, est presque entièrement localisée à Užhorod. Signalons seulement une usine de margarine fondée en 1931 et employant, suivant la saison, de 20 à 40 ouvriers. Cette margarine, destinée à la consommation du Territoire, est aussi exportée en Slovaquie et même en Roumanie.

dernier, lors de la colonisation de certains territoires américains de l'ouest. Mais on ne trouve pas ici le bel équilibre entre l'élévation du niveau de la vie, l'accroissement de la demande et l'intensification de la production, ni les possibilités, en apparence illimitées, qui s'offrent à ces sociétés jeunes et établies sur un sol vierge. Le peuplement de la Russie subcarpatique, très ancien, très divers, peu évolutif, se prêterait mal à une « américanisation ». L'économie industrielle a toujours été un peu artificielle. Les quelques usines qui existent sont dirigées par des étrangers, des Allemands ou des Juifs. Peut-être, comme on l'espère (Fr. Kotek) la réalisation du plan d'équipement hydro-électrique, qui donnera plus de 80 millions de kw. heure par an, permettra-t-il la naissance d'industries différentes de celles qui existent déjà : industrie du sucre ou industrie textile. Cette dernière semblerait mieux adaptée aux goûts naturels de la population ruthène pour le travail des tissus.

9. — LES VILLES DÉBOUCHÉS DES INDUSTRIES VILLAGEOISES.

Le Ruthène, surtout celui de la Verchovina, construit lui-même sa maison, son église, taille et coud ses vêtements. Sans toucher à la question — si importante ici — des arts populaires (costumes, sculptures sur bois, etc.) il est nécessaire pourtant d'envisager certaines formes de l'activité villageoise en Russie subcarpatique. La République, qui possède dans ses provinces occidentales les centres industriels les plus évolués, conserve à 800 kilomètres de Prague les derniers vestiges d'une économie paysanne primitive.

a) *Caractéristiques des industries villageoises.* — 1) Toutes ces industries sont absolument dispersées ; chacun fabrique lui-même ce dont il a besoin. Le débouché est très restreint. Pourtant la famille n'est pas un vase clos à l'intérieur duquel s'effectuent les échanges. Dans le dernier quart du siècle précédent, le colportage était florissant ; des tsiganes chaudronniers ou quincailliers allaient de village en village. Aujourd'hui la proportion de tsiganes nomades par rapport aux tsiganes sédentaires est très faible ; la plupart d'entre eux, malgré tout, ont conservé leurs anciens métiers.

2) Les diverses industries paysannes — travail du cuir, tissage, poterie — sont mêlées les unes aux autres. Il n'y a pas lieu de parler d'une localisation de chacune d'elles : dans une même famille les femmes s'occupent des broderies et de la confection des vêtements, les hommes du travail du cuir.

3) La technique, héritage d'une longue tradition, est arrivée à

un point de perfection extrême. Tous les objets produits sont remarquablement adaptés à leur destination. Les procédés de fabrication sont très simples ; que l'on regarde ces singulières sandales en cuir qui rappellent les *opanci* serbes et se fixent aux pieds au moyen de cordons en poils de chèvres : elles sont faites d'un morceau de cuir taillé selon un patron immuable, recourbé et cousu grossièrement, mais néanmoins d'une résistance et d'une solidité étonnantes.

4) Malgré leur destination utilitaire ces objets offrent toujours un caractère artistique : motifs décoratifs, ingéniosité, tout concourt à faire des artisans ruthènes de véritables artistes. On ne saurait pourtant parler de luxe : les chemises paysannes sont admirablement brodées, mais ce ne sont point des blouses, ce ne sont que des chemises. Les ustensiles en bois, gravés avec goût, ne constituent en vérité qu'un bien pauvre matériel.

b) *Travail du bois*. — Les bûcherons *huculs* construisaient autrefois ces grands radeaux en bois que les crues de printemps emportaient vers la plaine chargés de lourds troncs de chênes et de hêtres. Ces troncs étaient débités rudimentairement au moyen de la hache, qui fut toujours l'emblème des *Huculs*. Ce métier, qui tombait en désuétude avant la guerre, a pris une nouvelle extension depuis que l'État a fait construire, tout le long de la Černa Tisa, des « clausures » qui permettent d'élever à volonté le niveau des eaux. Les méthodes de coupe employées par les *Huculs* sont très primitives. La forêt est attaquée, comme en Slovaquie orientale, sur de longues bandes parallèles entre elles et perpendiculaires au vent. Là où les résineux dominent les coupes se font l'été. Mais, si les feuillus sont en majorité, elles ont lieu l'hiver. Dans le premier cas les bûcherons *huculs* sont nettement isolés des populations paysannes ; dans le second, ils peuvent se livrer à des travaux d'agriculture (« forestiers-laboureurs » de Deffontaines).

Le travail du bois peut également revêtir des formes plus délicates. Autour de Jasiňa la fabrication des barattes, des gourdes, des tabatières est en faveur. Quelques-unes de ces industries furent importées. L'histoire de Jurič Škrěbljak est caractéristique : Škrěbljak était un Galicien qui apprit aux Ruthènes hongrois à rénover le travail du bois et leur apporta une technique nouvelle. Un des ouvriers de Škrěbljak inventa même un procédé qui devait rapidement être en honneur chez les *Huculs* : l'incrustation des perles. Les fils de Škrěbljak contribuèrent également au développement de ces industries et le gouvernement autrichien finit par créer deux écoles professionnelles, une à Kolomyja, l'autre à Vyžnica, en Bucovine (exposition de Stryj en 1908). Les Magyars ne fondèrent

jamais aucune école pour encourager les dispositions naturelles des paysans ¹.

Vers la fin du siècle dernier, la grande région du travail du bois était la haute vallée de la Tisa : elle l'est restée encore aujourd'hui. Pourtant, si l'on pouvait parler de spécialisation, il y aurait lieu de noter dans cette région une tendance à la création d'objets purement artistiques, pyrogravés et parfois destinés à l'exportation. Au contraire, la vallée de la Turja se consacre uniquement à la fabrication d'ustensiles de ménage (salières, assiettes, rouleaux à calandrer le linge) et de meubles (étagères, tables, chaises). Le souci décoratif y est presque inexistant.

c) *Les industries céramiques.* — L'industrie céramique paysanne est importée de Hongrie : l'influence slovaque est également sensible à l'ouest. On peut distinguer cinq grands centres : la poterie d'Užhorod, celle de Sevljuš, celle de Kapušany, celle du Marmaroš et celle de Chust. Nous n'avons pas à comparer, du point de vue décoratif, l'ornementation géométrique de l'art *hucul* au décor floral hongro-slovaque, ou au décor stylisé des potiers de Chust. Il suffit de remarquer qu'on fabrique plutôt à Užhorod, Chust et Sevljuš une poterie courante destinée aux usages domestiques (tasses, cruches, plats, etc.) sans grande décoration. La région du Marmaroš est spécialisée dans la poterie d'argile. Depuis quelque temps la poterie d'Užhorod connaît l'exportation. Certains modèles ont été demandés en Amérique. Mais cette vogue, loin d'encourager la céramique, semble la vulgariser. A Kapušany, on fabrique une poterie dite « populaire » destinée uniquement au tourisme. Une simple visite au marché aux poteries d'Užhorod ou aux collections Lehocki à Mukačevo suffit pour faire ressortir la différence entre « un art populaire d'exportation » et un art paysan riche de traditions et de technique. On a remarqué les similitudes étranges entre certains dessins de la poterie moderne subcarpatique et les dessins des cruches et des amphores de l'âge du bronze.

d) *La broderie et le tissage.* — Les broderies ruthènes sont une des branches les plus caractéristiques de l'industrie paysanne. Sans aborder le problème complexe de l'origine des thèmes décoratifs, nous pouvons discerner quatre grandes régions où le travail de la broderie est particulièrement prospère.

1° La *Verchovina*, spécialisée dans la broderie au point de croix

¹ L'exemple de Jura Mikhalčuk, dit « Čuperek », est aussi intéressant que celui des Škrēbljak ; il transforma la région de Jasiňa en un petit centre spécialisé dans la production des gourdes sculptées en bois de platane. Ces gourdes cerclées de bois, grossièrement taillées à l'aide d'un couteau et d'une gouge, étaient vendues aux bergers du pays.

avec des fils bleus, rouges ou noirs. La matière tissée est le chanvre.

2° La *vallée de la Turja*, où dominant le point de feston, le point lancé et le point plat en fil blanc. Ce type de broderie est d'ailleurs maintenant commun au Marmaroš et à la vallée de la Terešva. Dans les districts du sud qui touchent à la Turja, les broderies perdent peu à peu leur originalité ; la sobre discrétion des motifs stylisés cède la place à une lourde ornementation florale.

3° Les *plaines du Marmaroš* : les paysannes emploient des fils de laine et de coton et brodent à l'envers de l'étoffe de manière à exécuter à l'endroit un dessin plat : ce point appelé « point de couture simple » est caractéristique de tous les costumes de la région.

4° Enfin, la broderie *hucule*, strictement localisée sur les bords de la Bílá Tisa et de la Černá Tisa, rappelle par son inspiration orientale les ornements russo-finnois et les tapis du Caucase.

Ce sont surtout les femmes qui tissent. La matière première est toute proche : chanvre et lin. Le débouché est familial ; il s'agit parfois de tisser des vêtements pour 7 à 8 enfants. Le métier dont les femmes se servent habituellement se nomme *krosna*. Il est actionné par un système de pédales et soutenu par une armature de six colonnes hexagonales sculptées et peintes. Les *škripice* y sont suspendues, ainsi que tout un jeu de poulies. Le fil est amené sur une bobine placée dans une navette.

Les quelques centres de la Russie subcarpatique d'où l'on exporte encore des tapis sont Neresnica, Niagovo-sur-Terešva et Brustury. A Sighetul Marmatiei, il existait jadis une école hongroise de tissage où les ouvriers des villages environnants recevaient une éducation professionnelle.

e) *Travail du cuir*. — Le travail du cuir a toujours été cher aux *Huculs*. Ils taillent dans le cuir brut ces larges ceintures à plusieurs boucles, rouges foncées, avec des applications de métal et une ornementation de dessins repoussée. Ces ceintures qui servent de poches, particulièrement utiles aux Ruthènes qui dirigent les radeaux, sont fabriquées tout le long de la Haute Tisa. Le cuir sert également dans la confection des sandales ainsi que de ces vastes sacoches, ornées de plaques de cuivre repoussé, dont les prototypes sont galiciens.

f) *Vannerie*. — La vannerie est une industrie villageoise très ancienne. Moins développée cependant qu'en Slovaquie, elle est pratiquée dans de nombreux villages, principalement le long des rivières. C'est en osier que l'on tresse non seulement corbeilles et paniers, mais aussi ces cabanes en treillis qui sont caractéristiques de la région du Marmaroš et plus particulièrement des endroits où le peuplement roumain est prépondérant.

g) *Les villes et l'art paysan*. — Užhorod a reçu, par exemple,

maints motifs de broderie et de céramique slovaques et polonais qu'il a retransmis aux campagnes environnantes. Mukačevo, de son côté, contribua à l'adoption, puis à la propagation de thèmes hongrois, et Chust enfin de thèmes roumains. C'est ainsi que ces centres régionaux jouèrent dans le passé un rôle néfaste, du strict point de vue du folklore, puisqu'elles contribuèrent largement à la disparition ou du moins à la transformation de l'art autochtone petit russe. De nos jours ces mêmes centres régionaux, devenus centres de tourisme, s'efforcent de perpétuer cet art paysan, d'ailleurs dans un but commercial. Mais en Russie subcarpatique plus qu'ailleurs on assiste à un double processus : l'intérêt des touristes se porte sur les costumes, la céramique et les diverses productions de l'art populaire et, pour satisfaire cet intérêt, on fabrique en grande série de ces « souvenirs » sans valeur ethnographique, « d'un exotisme moderniste et faux », véritables caricatures d'un art paysan qui disparaît sans retour... Ainsi, par une singulière fatalité, toutes les productions de l'art populaire vers lesquelles s'est dirigé l'intérêt des touristes ont perdu leur fraîcheur originelle, cette naïveté instinctive, cette « note primitive, qui donne tant de valeur et de charme aux productions de l'art populaire ¹ ».

Chust, ancien grand village, qui depuis dix ans se transforme au rythme des villes-champignons de l'Amérique des années 90, a néanmoins conservé un art local, pénétré d'influences magyares et roumaines, mais encore très pittoresque. C'est que les touristes n'y stationnent guère. Au contraire, tout le long de la haute vallée de la Tisa, les changements sont surprenants. Le magnifique costume des *Huculs* émigre de plus en plus vers le nord, devant l'invasion touristique.

Il y a à peine trois ans, Rachov était un des centres les plus pittoresques de la montagne. Aujourd'hui station d'alpinisme l'été, de ski l'hiver, on n'y trouve plus qu'un bric à brac touristique importé de Lwów ou de Košice par les colporteurs juifs. Il faut remonter jusqu'à Jasiňa pour retrouver ces charmantes coiffures enrubannées, ces longues chemises russes, ces larges ceintures de cuir rouge aux applications de métal. Mais, même dans les régions les plus éloignées, dans la vallée de la Turja par exemple, « le costume paysan commence à céder la place aux vêtements de ville... ² ». Quant aux ornements, qui étaient autrefois les précieux travaux des longues veilles paysannes, ils s'achètent désormais tout faits chez les commerçants juifs des villages ³.

¹ MAKOVSKI (S.), *L'art populaire en Russie subcarpatique*, Prague, 1926, p. 30.

² MAKOVSKI, *op. cit.*, page 38.

³ MAKOVSKI, *op. cit.*, page 39.

CHAPITRE VIII.

LES VILLES ET LA « RECONSTRUCTION » MORALE ET POLITIQUE DU TERRITOIRE.

BIBLIOGRAPHIE POUR LE CHAPITRE VIII.

Oltre les ouvrages déjà cités :

1. BARTHA (M.), *V zemi Chazarů*, trad. tchèque J. Matyaš, Mukačevo, 1927.
2. BENEŠ (Dr Edvard), *Řeč o problému podkarpatoruském a jeho vztahu k Československé Republice*, Prague, 1934.
3. BOGATYREV (Pierre), *Actes magiques, rites et croyances en Russie subcarpatique*, Paris, 1929.
4. DOBRJANSK'IJ, *Les Slaves d'Autriche et les Magyars*, Paris, 1860.
5. *Festschrift des hebräischen Gymnasiums in Mukačevo. Anlässlich der ersten Reifeprüfungen*, Mukačevo, 1932.
6. HARTL (A.), *Právní stránka jazykové otázky Podkarpatské Rusi, Slovanský přehled* (XVIII, 281-284), Prague 1926.
7. HATALAK (Petr.), *Jak vznikla myšlenka připojiti Podkarpatskou Rus k Československu*, Užhorod, 1935.
8. HODINKA (Ant.), *A Munkácsi görög Katholikus püspökség története*, Budapest, 1910.
9. KOŽMINOVA (Amálie), *Podkarpatská Rus, práce a život lidu po stránce kulturní, hospodářské a národopisné*, Karlin, 1922.
10. KOTOL (Rud.), *Židé na Podkarpatské Rusi, Lidové Noviny*, Brno 1922 (XXX), n° 548.
11. KROFTA (Kamil), *Carpathian Ruthenia and the Czechoslovak Republic*, Londres, 1934.
12. MAKOVSKI (S.), *L'art populaire en Russie subcarpatique*, Prague, 1926.
13. MICHAEL (Mejgeš), *Pravoslavné hnutí v Podkarpatské Rusi, Podkarpatská Rus*, n° 231.
14. OLBRACHT (Ivan), *Hory a staletí*, Prague, 1936.
15. PERFECKII (Eugen), *Boj za náboženskú a národnostnú samostatnosť cirkve v Podkarpatskej Rusi, Prudy*, Bratislava 1924 (VIII), p. 147-153.
16. QUENET (Charles), *Notes sur la vie catholique et la politique en Europe Centrale, Monde Slave*, 1928.
17. SIS (Vladimír), *Podkarpatská Rus brání svůj jazyk, Národní Listy*, 29-11-1935.
18. *Školství na Podkarpatské Rusi v přítomnosti*, Prague, 1933.
19. *Technická práce v zemi Podkarpatoruské*, 1919-1933, Prague, 1933.
20. UTIS (H. B.), *Hexen und Betonbrücken*, Aussig, 1935.
21. LUKOVIČ (Antonin), *Vyroční zpráva za školní rok, 1934-1935, Chust*, 1935.

1. — CRISE ÉCONOMIQUE ET CRISE MORALE.

Les villes de la plaine subcarpatique, après dix-huit années de réunion à la République tchécoslovaque, traversent une crise qui est plus encore morale qu'économique. Cela ne veut pas dire que l'augmentation du chômage n'ait largement contribué à l'aigrissement des esprits d'autant plus que, comme nous l'avons déjà vu, en Russie subcarpatique, certains groupes nationaux coïncident à peu près exactement avec des groupes professionnels déterminés : c'est la nationalité qui se voit attaquée dans le métier. Mais on doit reconnaître que l'effort étonnant déployé par les Tchécoslovaques pour relever un pays abandonné à lui-même pendant des siècles n'a pas été apprécié à sa valeur par les intéressés ¹. Est-ce parce que, comme on l'a dit, l'ingratitude est pour un peuple jeune la première manifestation de sa souveraineté ? ou parce que la reconstruction purement économique du Territoire ne pouvait mettre fin aux conflits traditionnels d'ordre moral qui le divisaient ? En fait, la Russie subcarpatique traverse une dépression économique qui autorise, dans une certaine mesure, certaines déceptions et certaines amertumes.

La vie profonde d'un peuple ne s'exprime pas simplement par le développement des constructions et l'allongement kilométrique des voies ferrées. Le progrès des moyens de communication, l'introduction de la civilisation industrielle moderne dans un pays arriéré intellectuellement et matériellement, loin d'atténuer les oppositions entre les divers groupes ethniques, semblent au contraire les exaspérer et superposer aux traditionnelles haines nationales les rivalités de classe plus récentes et aussi tenaces. L'œuvre de reconstruction ne réunit pas tous les peuples de la plaine subcarpatique. L'effort tchécoslovaque se heurte à l'ignorance des Ruthènes, à la mauvaise volonté des Magyars, à la défiance ou au fanatisme des Juifs. Les libertés démocratiques, implantées brusquement sur une terre qui n'avait connu que l'absolutisme hongrois, ont permis une extraordinaire floraison de partis et de journaux dont beaucoup n'existent plus aujourd'hui qu'à l'état de souvenirs : essor purement artificiel et que ne pouvait justifier une société en retard d'un siècle sur l'Europe occidentale et centrale. Il fut un temps —

¹ Le 8 octobre 1937, une loi consacrait l'autonomie presque complète de la Russie subcarpatique, puisqu'elle transférait à « des organes purement subcarpatorusses », gouverneur et conseil provincial, la compétence formelle et matérielle dans toutes les questions culturelles, linguistiques scolaires, religieuses et ecclésiastiques, sociales, économiques et administratives. On ne saurait donc plus parler de « tchéquisation ».

dans les années qui suivirent immédiatement la conclusion de la paix — où ce peuple d'illettrés avait presque autant de journaux politiques que les provinces les plus évoluées de la République : brochures, pamphlets, publications éphémères, toutes plus radicales naturellement les unes que les autres. A l'ombre des Carpates les opinions les plus extrêmes trouvent en effet asile et protections inattendues. Cette terre qui aurait tant besoin de paix connaît les luttes de toute nature : politiques, religieuses, linguistiques. Séparatistes et autonomistes, orthodoxes et uniates d'une part, hassidim et sionistes d'autre part, ukrainisants, russisants et ruthénisants se querellent interminablement. Ne cherchons pas trop à ces luttes violentes des causes raciales et sociales : l'agitation agraire est plutôt en baisse ; l'antisémitisme était jusqu'ici rare chez les Ruthènes, inconnu des Tchèques. Les liens qui rapprochent uniates et ukrainisants sont purement artificiels. Les appuis que trouvent ces derniers en Pologne sont plus étranges. L'accord tacite des Juifs et des Magyars est de son côté assez paradoxal et d'une sincérité pour le moins douteuse. La crise dont souffre actuellement l'économie ruthène est beaucoup plus grave. Au moment même où, à la suite d'efforts méritoires et d'investissements considérables, on pouvait enfin espérer un redressement économique, l'absence de débouchés, l'élévation des barrières douanières retardent, pour une durée impossible à préciser, le rétablissement définitif du pays. Dix ans de perfectionnement des méthodes agricoles, d'amélioration des terres, de lutte contre les inondations aboutissent à une production amplifiée, parfois à la surproduction, toujours à la baisse des prix. Et, là plus qu'ailleurs, la crise se traduit par le chômage : chômage des journaliers agricoles, des forestiers, des ouvriers. Les produits qui ne peuvent être écoulés ne sont cependant pas consommés ou utilisés sur place, et l'on en arrive à cette situation paradoxale que le paysan qui ne peut vendre ses récoltes les laisse pourrir et reste dans un état de sous-alimentation extrême. L'industrie naissante, de son côté, impuissante à répondre à la demande sans cesse accrue d'une province en chantier n'a pas encore assez de vitalité pour résister à la guerre des tarifs douaniers. Par ailleurs, l'État qui cherche, au contraire, à réduire le plus possible ses dépenses, ne peut indéfiniment soutenir par des crédits massifs une économie chancelante. L'indolence naturelle du Ruthène oblige les autorités à se contenter de maintenir les résultats acquis : tâche déjà fort ingrate dans un pays où le moindre fléchissement des prix des céréales se traduit l'année suivante par une avancée des pâturages et où le paysan est toujours prêt à rendre à l'élevage extensif les terres les plus péniblement acquises.

Toutefois la crise économique, si pénible qu'elle soit pour un peuple pauvre n'est pas le seul péril qui menace la Russie subcarpatique. Le véritable danger est intérieur : c'est celui qui provient de l'hétérogénéité profonde de cette province : 18 ans ne sont pas suffisants pour amener à la conscience nationale une nation trop longtemps humiliée et à l'unité des populations aussi différentes.

Avant de retracer brièvement l'œuvre tchécoslovaque de reconstruction nous nous efforcerons de dégager les quelques problèmes qui restent d'actualité dans les villes du territoire et dont la solution permettrait le retour (ou l'établissement) d'une paix morale nécessaire, ici plus qu'ailleurs, au développement économique et matériel de la province. Nous étudierons successivement (sans nous aveugler sur ce que ce classement peut avoir d'arbitraire) le problème religieux, la question juive, l'irrédentisme magyar, enfin la lutte idéologique entre « Ukrainisants » et « Russisants ». Nous pensons en effet que c'est la question religieuse qui reste et restera de longues années encore la question dominante en Russie subcarpatique. Le combat se livre entre les religions autant qu'entre les partis.

2. — LE PROBLÈME RELIGIEUX.

Le problème religieux en Russie subcarpatique ne pose pas seulement des questions de politique intérieure ; il intéresse aussi la géographie politique. Il s'est agi longtemps de faire concorder les frontières des diocèses avec celles de l'État. La Tchécoslovaquie est parvenue à créer à Užhorod un archidiocèse catholique uniate et se refuse énergiquement à laisser une fraction quelconque du « territoire spirituel » ruthène dépendre d'autorités ecclésiastiques hongroises. Cependant les orthodoxes de Russie subcarpatique relèvent de l'église orthodoxe serbe (diocèse de Mukačevo et Prešov).

L'acharnement des luttes religieuses et la puissance des superstitions s'expliquent en partie par l'état d'extraordinaire ignorance dans lequel est longtemps resté le Ruthène ¹.

Le problème religieux a conservé toute son acuité dans les villes de la Russie subcarpatique. Dans aucune province de la République tchécoslovaque il n'y a sur un territoire aussi restreint autant de rivalités confessionnelles. Outre les multiples sectes protestantes qui cherchent à se ravir les unes aux autres leur clientèle, tous les

¹ Pour le Ruthène, la religion a longtemps été un moyen d'expression légal de sa nationalité. A Užhorod, il y avait près de 25 % de la population orthodoxe et uniate mais 14 % seulement de Ruthènes déclarés.

aspects du judaïsme sont représentés, depuis l'orthodoxie sectaire des hâssidim, personnifiée par les rabbins miraculeux, jusqu'au sionisme révolutionnaire de la N. Z. O. en passant par le libéralisme des bourgeois néologues.

a) *Orthodoxes et Uniates*. — L'opposition la plus violente est celle qui met aux prises orthodoxes et catholiques uniates ou romains. Cette division est d'autant plus significative qu'elle affecte directement le milieu ruthène. L'orthodoxie a des racines très anciennes dans les villes de la Russie subcarpatique et plus particulièrement à Mukačevo. Dans le cloître qui s'élève sur le Mont Černeč et consacré à l'ordre de saint Basile au ^x^e siècle, résidait autrefois l'archevêque orthodoxe¹. On peut y trouver encore de précieux souvenirs de la vieille foi : un psautier du ^{xiv}^e siècle, le plus ancien sans doute de la région subcarpatique, des calices de bois et des croix. C'est en 1649 que fut signé à Užhorod, par l'évêque de Mukačevo, Basile Tarasovič, l'acte d'union avec Rome. Le plus curieux est que les féodaux magyars, en grande partie calvinistes, furent très mécontents de cet accord. Rakoczi fit jeter en prison le premier archevêque uniате. Avec l'uniatisme l'importance religieuse de Mukačevo décrut rapidement. L'archevêque de Mukačevo, Bačinskij, résidait à Užhorod. Marie-Thérèse, qui l'avait pris en affection pour sa science du chant, lui fit don d'un palais dans lequel il fonda le premier séminaire de la région.

La liturgie était restée en slavon et, à côté du clergé uniате officiellement reconnu par l'État, une partie de l'ancien clergé orthodoxe s'efforçait de maintenir au sein du peuple la « vieille foi ».

Les Ruthènes n'avaient jamais eu de bourgeoisie : c'étaient des Allemands et des Hongrois qui constituaient principalement la bourgeoisie municipale de leurs villes. Les Ruthènes n'entraient même pas dans la composition des couches sociales les plus humbles, celles des domestiques et des manœuvres. Les « porteurs de culture » ruthènes restaient donc les prêtres orthodoxes, bien que beaucoup d'entre eux ne sussent même pas lire. Les évêques orthodoxes de Mukačevo ne pouvaient guère exercer une influence favorable, leur caractère schismatique enlevant beaucoup d'autorité à leurs interventions. Quand l'union avec Rome fut conclue, le niveau intellectuel des masses chrétiennes ne s'améliora pas.

Au ^{xviii}^e siècle, comme au ^{xvii}^e, la situation du clergé orthodoxe ne se distinguait pas de celle du prolétariat agricole. Le clergé ne pouvait subvenir à ses besoins sans exercer une profession auxiliaire car il n'avait pas le droit de jouir de la dîme comme le

¹ Voir plus haut, p. 60.

clergé catholique. Les dignités ecclésiastiques se transmettaient héréditairement de père en fils. Les fidèles étaient tous des ouvriers agricoles, tandis que la noblesse terrienne était partagée entre le catholicisme et le protestantisme. On a pu soutenir que le peuple ignorant ne comprit à peu près rien à l'acte d'Union de 1649. Comme on avait eu soin que le culte et les rites ne fussent l'objet d'aucun changement, le peuple des campagnes n'eut pas au début la sensation qu'il relevait désormais de Rome. C'est ce qui explique qu'il n'y eut point de réaction vive, si ce n'est dans le joupanat de Berehovo et du Marmaroš où les populations restèrent longtemps attachées à la « vieille foi ».

Le clergé uniате de son côté vit sa situation matérielle notablement améliorée grâce aux impôts nouveaux de la *Koblina* et de la *Rokovina*. Aussi les orthodoxes ont-ils souvent reproché aux uniates d'appartenir à une Église officielle grassement rétribuée. Mais la seule jalousie n'explique pas le succès étonnant du mouvement orthodoxe contemporain qui a eu avant tout des raisons nationales. Il a vite pris l'allure d'un mouvement de protestation contre la [magyarisation qui ne s'était que trop liée avec l'uniatisme.

Les ennemis de l'orthodoxie prétendent au contraire que les agitateurs moscovites, au siècle dernier, n'avaient soutenu les mouvements orthodoxes en Russie subcarpatique que dans le désir d'étouffer à tout jamais l'uniatisme comme ils l'avaient étouffé en Ukraine russe. Ils préféraient voir disparaître complètement ce noyau ruthène plutôt que de laisser subsister un foyer d'uniatisme, et dans ce sens ils aidèrent plus ou moins consciemment à la magyarisation... L'Église uniате a, selon eux, beaucoup contribué à l'éducation du peuple ruthène. Les rares écoles qui existaient dans le passé étaient des écoles religieuses uniates. Témoin cette école élémentaire de Mukačevo que l'histoire mentionne depuis l'année 1681 et qui, grâce à l'initiative de l'évêque Olšavskij, devint en 1744 la première école normale de la Russie subcarpatique. La Russie en faisant mine de soutenir les Ruthènes contre l'ukrainophilie intéressée des Allemands n'avait défendu que son propre intérêt. Le seul résultat de l'action de Bobrinskij avait été le procès de Marmaroš, c'est-à-dire la persécution de pauvres paysans.

Les orthodoxes répliquent en dénonçant l'attitude du haut clergé ruthène pendant la guerre. La hiérarchie uniате avait en effet accepté dès 1916 l'introduction de l'alphabet latin et du calendrier grégorien dans les écoles communales. Mais le bas clergé uniате a beau jeu à prouver son patriotisme. De nombreux knèzes avaient été poursuivis durant les hostilités, pour crime de haute trahison. Par

ailleurs, les prêtres uniates avaient été les premiers à saluer, en 1919, le rattachement du Territoire à la Tchécoslovaquie.

C'est une querelle qui pourrait se prolonger interminablement et qui serait sans intérêt, si elle ne trouvait un écho chez le peuple ruthène. Mais, depuis un demi-siècle, la carte des religions en Russie subcarpatique s'est profondément modifiée. Nous étudierons dans chaque district la situation numérique de chaque confession.

b) *Variations des rapports entre les confessions.* — Le recensement suivant, le premier de la République (1921), donne une idée de la géographie confessionnelle de la Russie subcarpatique.

Religion catholique romaine.....	55.164
Religion catholique uniате	332.458
Religion calviniste.....	60.277
Religion luthérienne	2.267
Religion des Frères Moraves	297
Religion orthodoxe	60.997
Religion vieille catholique.....	7
Religion tchécoslovaque	191
Religion israélite	93.341
Sans confession.....	1.174
Religions inconnues	60

Le recensement de 1930 indique des variations sensibles dans le rapport des principales religions :

Religion catholique romaine.....	69.262
Religion catholique uniате	359.191
Religion calviniste	70.833
Religion luthérienne	1.592
Autres confessions protestantes	2.748
Religion orthodoxe	112.034
Religion tchécoslovaque	2.218
Religion israélite	102.542
Sans confession.....	4.953 ¹

En 1920, le district d'Užhorod comptait 12.685 catholiques romains contre 23.691 uniates. En 1930, le nombre des catholiques romains n'était plus que de 8.515, celui des uniates s'élevait à 24.018. En tenant compte de l'accroissement de la population le gain des uniates est sensible. Dans la même ville le nombre des orthodoxes était en 1920 de 187 ; en 1930, de 139 : décroissance nette. Le Calvinisme comptait 9.841 adeptes en 1920 ; 10.043 en 1930 : gain très faible. Le judaïsme comptait 10.001 fidèles en 1920 ; 4.287 en 1930. La raison de cette chute rapide de l'élément

¹ Il faut noter l'élévation sensible des fidèles de l'Église nationale tchécoslovaque qui s'explique par l'afflux des fonctionnaires provenant des provinces occidentales. Les calvinistes sont de nationalité magyare. Les Slovaques de Russie subcarpatique sont presque tous catholiques.

israélite s'explique par l'afflux des Juifs à la ville au lendemain de la guerre (les statistiques donnent un chiffre global pour le *district* d'Užhorod et la campagne environnante) ¹.

Dans le district de Mukačevo en 1921 le nombre des catholiques romains s'élevait à 11.387 ; celui des uniates à 42.351 ; en 1930, les catholiques romains étaient 7.614 et les uniates 46.482 : décroissance très nette de l'élément catholique qui s'explique partiellement par le départ des fonctionnaires magyars.

Le nombre des orthodoxes en 1920 s'élevait à 6.730 ; en 1930 à 11.649. Celui des calvinistes en 1920 à 12.406 ; en 1930 à 9.433 : ici encore on peut observer un déclin très net. Le nombre des israélites qui était en 1920 de 15.605 tombe en 1930 à 6.317. Ici encore ce phénomène s'explique par l'abandon des campagnes et l'émigration vers les villes de la République ².

Le district de Berehovo comprenait, en 1920, 6.015 catholiques romains contre 7.703 uniates ; dix ans plus tard, 9.401 catholiques romains contre 11.585 uniates. Le nombre des orthodoxes a toujours été infime : 95 en 1920, 221 en 1930. Les Calvinistes au contraire ont toujours été très nombreux, mais leurs progrès n'ont fait que s'accroître au cours de la décade d'après-guerre : 23.503 en 1920, 31.444 en 1930. C'est la confession la plus largement représentée du moins dans le district de Berehovo car, dans la ville même, ce sont les Juifs qui l'emportaient en 1930 au nombre de 5.680 ³.

Enfin le district de Chust n'est pas moins intéressant à étudier, mais pour la faiblesse de l'amplitude de ses variations : les catholiques romains y étaient en 1920 au nombre de 3.047 contre 28.419 uniates ; en 1930, il y avait 3.666 catholiques contre 28.419 uniates ⁴ ;

¹ Užhorod comptait, en 1930, 8.674 catholiques romains ; 7.497 uniates ; 7.357 israélites ; 263 orthodoxes ; plus de 1.500 protestants.

² Voici pour la ville même de Mukačevo les chiffres des confessions établis sur une période de 20 ans.

	1910	1920	1930
Catholiques romains.....	3.520	4.346	5.742
Catholiques uniates	4.081	4.735	6.378
Calvinistes	1.771	1.355	1.429
Luthériens	190	manque	315
Orthodoxes	21	101	376
Unitaires	3	manque	manque
Juifs	7.675	10.012	11.313
Autres	14	316	191
Sans confession.....	manque	manque	358

³ La ville de Berehovo comptait, en 1930, 4.475 catholiques romains, 4.992 calvinistes, 5.680 israélites, 3.202 uniates et 115 orthodoxes.

⁴ A Chust même il y avait, en 1930, 2.698 catholiques romains, 7.491 uniates, 4.821 israélites, 1.810 orthodoxes, près de 800 protestants.

Les rapports changent peu ; par contre les orthodoxes passent de 25.876 à 28.087, de 1920 à 1930 ; pendant la même période les calvinistes passent de 2.794 à 3.260 et les Juifs de 11.170 à 11.276, variations insignifiantes. Il est donc curieux de constater que Chust, un des centres les plus profondément transformés par la reconstruction économique du Territoire, soit resté relativement stagnant au point de vue confessionnel.

c) *La guerre des religions.* — Ces chiffres ne donnent qu'une idée insuffisante de l'âpreté des luttes religieuses qui déchirent cette province¹. C'est à la campagne que les passions sont les plus violentes. Ces petites guerres s'expliquent un peu par des haines de clocher, beaucoup par des raisons économiques et sociales. Le clergé uniate vivait jusqu'en 1920 du fruit d'un certain nombre de journées de travail dues par les paysans. Les orthodoxes ont naturellement porté la lutte sur le terrain de l'abolition de ces droits féodaux.

L'action des catholiques est surtout dirigée par les Basiliens. Le Gouvernement tchèque s'est gardé de prendre position dans ces querelles religieuses ; toutefois l'orthodoxie a gagné rapidement du terrain. Dans les petits villages les rivalités prennent des formes violentes. Des localités entières comme Bilky ont passé aux orthodoxes. Dans le district de Chust, orthodoxie et uniatisme ont maintenant le même nombre de fidèles. Les « latins », pour la plupart des Hongrois ou des Allemands, ne se mêlent point à ces combats qui dégénèrent parfois en désordres sanglants. A Neresnice a régné longtemps une véritable terreur exercée par les orthodoxes : on jetait du pétrole dans les puits, on détruisait les moissons, on coupait la queue des chevaux. Il va sans dire que les uniates ne sont pas toujours en reste dans ces échanges de mauvais procédés, et l'évêque orthodoxe Dositej a pu parler d'une « persécution » des pravoslaves.

C'est dans la région de Chust que le choc entre l'orthodoxie et l'uniatisme a été le plus violent. A la fin du XIX^e siècle, grâce à des influences grand-russes, des petits noyaux d'orthodoxie se sont formés autour de Chust. A 4 kilomètres de cette ville le village d'Iza a été entièrement conquis à l'orthodoxie. Or les gens d'Iza étaient tous de sang magyar. De leur origine hongroise ils n'ont conservé que leurs noms (Szabo, Dobos, etc...). Ce sont aujourd'hui des orthodoxes ruthénisés. Un phénomène d'assimilation identique s'est produit à Viškovo, également dans la région de Chust. Dans cette dernière bourgade, les habitants de sang allemand ont été magyarisés ; seuls les noms témoignent de l'origine ancienne

¹ MATOUŠEK (Karel), *Podkarpatská Rus*, Prague, 1924, page 108.

(Schwartz, Weiss, Grünberg). Dans ces deux localités les passions religieuses ont toujours été vives et il est pittoresque de voir, à Iza, voisiner une église de pierre uniate, abandonnée et ruinée, à côté d'une petite église de bois orthodoxe, toujours fréquentée par un grand nombre de fidèles recueillis.

L'offensive orthodoxe ne semble nullement enrayée à l'heure actuelle, en dépit de l'habile politique du Saint-Siège qui s'efforce, par divers moyens, de « revaloriser » l'uniatisme. La conquête d'Iza par la « vieille foi » est déjà ancienne. Mais tout autour de ce centre de prosélytisme les villages un à un sont gagnés, Horinčovo, Nankovo, Buštino, Danilovo, Saldoboš et beaucoup d'autres. Et on ne peut plus accuser l'orthodoxie d'être le fourrier de quelque « Panrussisme » puisque c'est le Patriarcat serbe qui préside désormais aux destinées de l'ardente petite Église subcarpatique...

3. — LE PROBLÈME JUIF.

Il est profondément inexact de penser que *tous* les Juifs des villes de la Russie subcarpatique s'occupent exclusivement du commerce. Une très suggestive statistique du *Joint Distrib. Committee* dressée en 1921 nous apprend que sur 55.900 Juifs, c'est-à-dire près de 60 % de la population juive totale,

- 12.500 sont ouvriers agricoles et pâtres ;
- 10.000 journaliers ;
- 6.000 charretiers ;
- 6.900 artisans ;
- 5.900 cabaretiers ;
- 7.500 boutiquiers ;
- 1.500 négociants ;
- 800 exercent des professions libres ;
- 400 sont propriétaires agricoles ou industriels ;
- 400 bouchers ;
- 4.000 instituteurs ¹.

Malheureusement, nous n'avons pas la distribution de ces professions à l'intérieur de chaque ville subcarpatique. Il est évident que la proportion des professions libres ou commerciales augmenterait considérablement. Il faut observer par ailleurs que les Juifs occupés à des professions agricoles ou pastorales résident à peu près exclusivement dans la région la plus pauvre de la Verchovina, sauf les grands et petits viticulteurs juifs des environs de Berehovo. Au reste, la possession de grandes propriétés ne garantit pas leur maître contre

¹ CHMELAR-KLIMA-NEČAS, *Podkarpatská Rus*, p. 123.

l'indigence. L'enquête de la *Jewish Joint Reconstruction Foundation* a signalé le cas « de paysans juifs possédant jusqu'à 100 hectares de terre et mourant littéralement de faim ». Toute la question juive en Russie subcarpatique réside dans cette opposition entre, d'une part, la population urbaine divisée en une petite oligarchie de millionnaires et un prolétariat assez misérable et, d'autre part, une population rurale famélique.

Les Juifs des campagnes sont de pauvres hères. En dépit de leur fanatisme ignorant, de leurs superstitions fétichistes, ils restent profondément honnêtes et loyalistes. En est-il de même avec les Juifs des villes ? Aussitôt après la guerre, à l'inverse des Juifs de Pologne, les Juifs des villes carpatiques avaient paru de loyaux sujets de la République tchécoslovaque. Cette fidélité fut éphémère. Le nouveau régime était leur meilleur ami, un protecteur éprouvé. On ne saurait dire aujourd'hui qu'il ait été payé de retour, et l'on est passablement surpris de voir que, dans les recensements, nombreux sont les Juifs — surtout les bourgeois « néologues » — qui se déclarent magyars, alors que le Gouvernement tchécoslovaque reconnaît la nationalité juive. Duplicité ou plutôt aberration ? Les Hongrois maltraièrent les Juifs de Subcarpatie, mais les laissaient détenir tous les ressorts économiques de la province. Les Tchécoslovaques, en faisant preuve de la plus large tolérance (allant jusqu'à doter la population juive d'un Gymnase hébraïque), s'efforcent de limiter ce monopole, ce qui ne va pas sans quelque heurt.

Le grand écrivain tchèque Ivan Olbracht qui a longtemps vécu en Russie subcarpatique et connaît mieux que tout autre la mentalité des Ruthènes et des Juifs, a écrit sur elle des pages admirables dans son ouvrage *Hory a staleti*. Il a définitivement détruit le mythe de l'aisance juive et de l'usure juive complaisamment entretenu dans les reportages d'après-guerre et qui, loin de s'appuyer sur une observation impartiale des faits, n'est qu'une grossière démarcation du réquisitoire célèbre de Bartha : *Au pays des Chazars*. Or les faits cités dans ce dernier livre « sont vieux et caducs ». L'usure juive généralisée a disparu, et nous ne rencontrons plus que ses survivances. « Maintenant, d'autres gens que les Juifs font les usuriers ; seulement ils le font mieux et sur une base plus légale »¹. Olbracht a tracé un tableau coloré de la situation des Juifs avant guerre : « Sur huit

¹ « Le Chazar est un étranger. Il a d'autres habitudes que les nôtres. Il a d'autres mœurs que nous, une autre façon de vivre, un autre but et une autre aspiration. Il ne vit pas avec le peuple, mais vit du peuple ; il ne mange pas la même nourriture, ne fait pas le même travail. Il s'habille différemment. Il n'a pas de sentiment patriotique. Ni de sentiment d'État. Il a seulement l'instinct utilitaire » (Bartha, *V zemi Chazarů*, p. 95).

personnes on trouve donc un Juif, et il est compréhensible qu'étant donné leur solide organisation religieuse, leurs relations et leur influence, ils aient été et soient encore un matériel électoral précieux et forment les cadres de propagande des partis gouvernementaux. A cause de tout cela, ils avaient ici une situation privilégiée et ils savaient en tirer profit comme il faut. Les boutiques et les auberges de campagne étaient exclusivement entre leurs mains. Ils louaient aux grands propriétaires des terrains et des prés disséminés et les sous-louaient avec bénéfice aux paysans. Ils étaient concessionnaires de l'État pour les constructions, les réparations de routes et les transports de matériaux. Ils s'occupaient d'opérations financières, c'est-à-dire d'usure, opération florissante surtout à l'époque où la contrebande rapportait bien et où l'on ne prêtait l'argent que pour quelques jours et à un taux inouï. Toute la région était économiquement en leur pouvoir, tout le monde dépendait d'eux, les paysans travaillaient dans les entreprises du Juif pour s'acquitter des intérêts de leurs dettes et ils acceptaient de nourrir son bétail avec le leur. Il était à plaindre, le malheureux qui se révoltait contre eux, aux élections par exemple ! Mais tout cela est fini. L'administration tchécoslovaque n'a plus rencontré que les restes de l'usure juive pratiquée à la faveur du désordre des registres du cadastre ». Et cependant, comme le reconnaît Olbracht, il n'y a jamais eu dans ce pays d'antisémitisme caractérisé. Les paysans tout en plaisantant les Juifs ne pouvaient se passer d'eux : « Et s'ils l'insultaient souvent et aimaient, durant les longues soirées d'hiver, se raconter ces histoires de brigands qui tuaient les Juifs — mais ils parlaient avec le même plaisir des massacres des seigneurs chrétiens — s'ils se moquaient tout leur saoul de ses étranges coutumes, ils continuaient à aller le voir pour obtenir du travail, pour louer du terrain, pour acheter des marchandises, de l'eau-de-vie, pour demander conseil. Ils les suivaient ces conseils, et ils les suivent encore aujourd'hui, bien plus que ceux du curé ou des intellectuels du village qui leur parlent d'une façon trop abstraite et qui ne convient qu'aux après-midi du dimanche ».

Au lendemain de la guerre, lorsque la « première jeune génération d'intellectuels ruthènes » vint réclamer sa part dans l'administration politique et économique du pays, elle se rencontra tout naturellement et pour la première fois avec l'élément juif. Dans le domaine du commerce, cette lutte « est surtout le fait des commerçants et artisans tchèques qui voudraient bien aussi déloger les Juifs des positions qu'ils tiennent encore... ». Si l'antisémitisme, sous son aspect classique, n'a jamais été cultivé sur une plus grande échelle, c'est cependant, selon Olbracht, « aux curés gréco-catholiques ».

liques et aux popes orthodoxes, que le mérite en revient », du moins dans une certaine mesure. Le Juif n'était-il pas en effet, dans ces petites communes ruthènes abandonnées, « la seule personne ayant une maison à l'européenne et le seul être civilisé avec qui on pût causer et jouer au *Kaláber* ? Les curés et les popes aimaient même participer à ses affaires... »

Aujourd'hui, dans les villes comme dans les campagnes, la position du Juif est plus que précaire : « ...Le commerce ne va pas. Non seulement parce que personne n'a d'argent, mais dans toutes les villes un peu importantes se sont établies, dans de grands magasins dont certains ont même des vitrines, des coopératives d'anciens légionnaires installées de façon moderne, bien approvisionnées et peut-être habilement dirigées qui vont maintenant jusqu'à monter des rayons de confection ; ce sont elles qui raflent toute la clientèle. A temps nouveaux, goûts nouveaux et nouveaux placements de capitaux. Et les boutiques juives à l'ancienne mode, dont on pourrait acheter toutes les marchandises pour trois cents couronnes et les emporter dans une hotte sur son dos, périclitent et se meurent, et toutes les affaires des Juifs se réduisent à faire des dettes l'un chez l'autre et à se faire mutuellement saisir. Les mendiants — les *schnorers* — sont chaque jour plus nombreux : ils font le tour de leurs coreligionnaires et avec une tranquille assurance ils demandent non plus une aumône, mais un don ». Olbracht fait remarquer avec raison qu'« être juif, dans ces régions, revient très cher ». Il cite le cas d'un petit propriétaire qui, gagnant 400 couronnes par mois, « paye au rabbin pour sa maison en bois, 200 couronnes d'impôt religieux par an ; pour le bain rituel, pour sa femme et pour lui, 26 couronnes par mois ; un morceau de veau d'un kilogramme, pris dans le devant, lui coûte 2 couronnes de plus qu'à quelqu'un d'autre, car il faut que la bête soit rituellement égorgée et la viande impure de derrière est vendue à très bon marché aux *goïm* ; il paye le litre de lait 40 hellers plus cher, car, pendant qu'on traite la vache, il faut qu'il y ait une surveillance juive pour qu'on ne touche pas les pis avec des doigts souillés par de la graisse de porc ; pour égorger une poule, le *schechtr* lui compte 2 couronnes, et il faut, alors, lui en être reconnaissant, car, si le *schechtr* commence à trouver des défauts à la volaille, il peut mettre au désespoir toute une communauté juive. Et, en plus, à chaque instant le fils du rabbin, en caftan de soie, vient, accompagné d'un coreligionnaire, quêter pour un rabbin miraculeux et pour des pauvres inconnus, et des mendiants juifs passent sans arrêt... »¹. Le drame juif, en Russie subcarpatique, réside,

¹ OLBRACHT (Ivan), *Hory a Staleti*, chapitre traduit par Jean Danes et publié dans la *Revue française de Prague*, 15 mars 1937, pp. 26-43.

nous l'avons dit, dans ce contraste entre une population juive indigente et une minorité juive opulente. Mukačevo détenait au lendemain de la guerre, le record du nombre de millionnaires. Dans une ville qui ne comptait pas alors 20.000 habitants plus de 50 Juifs étaient millionnaires ou multi-millionnaires ; ce contraste est sensible le jeudi soir — le jeudi est « le jour des pauvres » — lorsque de longues théories de miséreux stationnent devant les portes des riches commerçants pour obtenir une aumône d'une demi-couronne.

En définitive, le problème juif en Russie subcarpatique n'est pas seulement un problème urbain, puisqu'une grande partie de la population juive — et la plus déshéritée — mène une vie agricole ou pastorale. C'est cependant dans les villes que ce problème se pose aujourd'hui avec le plus d'acuité, peut-être parce que les éléments juifs entrent désormais en contact avec un grand nombre de nationalités diverses qui réagissent librement à leur égard. Au lieu de vivre — en somme en bonne intelligence — côte à côte avec le paysan ruthène, d'humeur assez débonnaire, le citoyen juif doit affronter la terrible concurrence de l'intellectuel magyar, du fonctionnaire tchèque, et des nouveaux venus ruthènes, ukrainisants ou russisants, mais tous également antisémites... Ainsi s'est formé peu à peu un antisémitisme d'après-guerre, assez différent de l'antisémitisme de l'époque d'Egan. Avant la guerre, les Magyars professaient envers le Juif un antisémitisme idéologique, mais reconnaissaient l'utilité de la population juive, seule intermédiaire indispensable entre les masses paysannes et la classe des seigneurs. Aujourd'hui, le Juif est un rival dangereux pour les catégories inférieures des populations urbaines, petits boutiquiers, fonctionnaires, et même ouvriers. Aussi peut-on dire que, sous sa forme populaire, l'antisémitisme dans les villes de la Russie subcarpatique est un phénomène récent. D'autre part, alors que l'ancien type d'antisémitisme était spécifiquement hongrois, on peut constater qu'au lendemain de la guerre c'est auprès des Ruthènes des villes qu'on trouve le plus d'hostilité à l'égard des Juifs. Les propagateurs naturels de cette nouvelle forme d'antisémitisme ont été les émigrants ukrainiens et russes.

4. — UN PHÉNOMÈNE URBAIN : LE RÉVISIONNISME MAGYAR.

Si l'on cherche à analyser le révisionnisme magyar, tel qu'on le rencontre dans les villes de la Russie subcarpatique (car on n'en rencontre guère dans les campagnes même ethniquement hongroises si ce n'est chez quelques instituteurs de village directement subven-

tionnés par les *Sociétés culturelles* de Budapest), on trouve d'abord une répugnance affichée envers le bilinguisme ou le trilinguisme administratif. Le principe d'égalité linguistique posé par les Tchécoslovaques est difficilement accepté par les Hongrois des villes. Ceux-ci eussent encore admis qu'on eût écarté toutes les autres langues et imposé de force le tchèque mais ils ne peuvent tolérer que leur parler soit mis sur le même rang qu'un obscur dialecte ruthène. Il y a aussi cette croyance de certains intellectuels en l'excellence et la supériorité d'une culture millénaire que le peuple magyar aurait le droit et presque le devoir de répandre de force. Mais un tel état d'esprit n'explique pas tout : *l'irrédentisme magyar est un fait spécifique-ment urbain*. Toute ville provinciale magyare, même la plus excentrique, était une petite capitale. Le Seigneur résidait dans son domaine rural, mais venait se distraire à la ville. Car la ville, dans la conception médiévale hongroise, est moins un centre d'administration (les fonctionnaires subalternes sont une classe méprisée) ou de commerce (qui reste la chose des Juifs) qu'un centre de plaisir, de délassement, lieu de rencontre d'une *gentry*. Au lendemain de la guerre ces mêmes hobereaux refuseront de reconnaître une vie urbaine nouvelle, fondée sur le principe de l'égalité des races et des langues ¹.

Ce qui constitue l'essence de l'irrédentisme magyar, c'est avant tout l'étroitesse d'une mentalité citadine qui refuse à s'adapter à toute transformation du cadre provincial. L'irrédentisme ne se manifeste pas, parce que la province a été détachée d'un État pour être rattachée à un autre, mais parce que la structure sociale de la province ne demeure plus la même que par le passé. La domination magyare dans les marches de la Couronne de Saint-Étienne s'est toujours fondée sur deux éléments : les *latifundia* et les villes.

Encore, faut-il noter qu'en ce qui concerne les *latifundia*, en Russie subcarpatique, le rôle d'intermédiaires entre les masses paysannes et les propriétaires fonciers était confié à des intendants juifs, c'est-à-dire que les contacts des Magyars avec le peuple étaient très raréfiés. Satisfaits par la réforme agraire, beaucoup de paysans hongrois

¹ Un autre sentiment perçue dans les revendications révisionnistes : l'amertume d'obéir à des maîtres que l'on considère comme des « intrus », sentiment très perceptible en Russie subcarpatique. C'est contre les Tchèques que la campagne révisionniste se livre avec le plus de passion sous le prétexte qu'il n'y avait avant la guerre aucun Tchèque en Hongrie et que, par conséquent, les Tchèques n'avaient pas, vis-à-vis des Hongrois, les mêmes motifs de rancœur que les Croates, les Roumains ou les Slovaques.

Tel est le prétexte officiel. Mais le véritable reproche adressé par les Magyars aux Tchèques est d'avoir troublé en Russie subcarpatique les traditions du passé, c'est-à-dire le vieil ordre féodal magyar.

ont ouvertement témoigné leur loyalisme à la République tchécoslovaque. Les latifundistes ruinés et les fonctionnaires retraités ou disgraciés se sont établis dans les villes venant ainsi grossir les foyers de mécontentement. Il n'en reste pas moins à savoir comment l'irrédentisme, à peu près inexistant dans la campagne — chez les minoritaires hongrois —, a pu trouver dans les villes un terrain d'élection. C'est que le secret de la domination magyare consistait en ce qu'elle n'était pas seulement imposée par la force : comment une minorité ethnique aurait-elle réussi à imprimer si longtemps et si profondément son empreinte sur une majorité écrasante d'allogènes ? L'appareil administratif magyar était cependant — quoique plus oppressif et plus arbitraire — moins développé que celui dont disposent les nouveaux États. Il ne prévoyait pas cette collaboration quotidienne entre les autorités et les populations, et l'on ignorait — malgré l'initiative malheureuse d'un Egan — les exigences de l'actuelle législation sociale qui contribue à réunir dans un même effort constructeur la Ville et la Campagne.

Ce qui garantissait la domination magyare, ce n'était donc ni la reconnaissance des peuples pour des bienfaits imaginaires, ni l'obéissance à une même loi valable pour tous les peuples de la Monarchie, loi qui n'existait pas puisque l'autorité était le « bien héréditaire » d'une caste ethnique ; ni même un loyalisme envers le Souverain dont il est difficile de trouver ici des traces même légères. Mais c'était le prestige attaché à un *genre de vie*, précisément féodal, à une « langue de seigneurs », à des habitudes ancestrales de commandement, qui trouvaient un écho assuré chez ce peuple primitif, accoutumé au servage par une ingrate histoire. L'intellectuel ruthène, puisqu'il faut bien appeler de ce nom le lycéen passé hâtivement au vernis d'une Université provinciale hongroise, n'avait pas d'autre ambition que de se magyariser et de faire oublier le plus vite possible une origine dont il avait honte. « Ceux qui se distinguent, remarquait Barthá, et qui deviennent curés, instituteurs ou fonctionnaires, se proclament Magyars... » Pour la masse paysanne elle-même qui, d'ordinaire, conserve plus jalousement ses particularités ethniques, il semblait que la magyarisation fût une élévation (*Erhebung*) morale et matérielle. Le même sentiment paraît régner aujourd'hui chez de nombreux Juifs carpatiques des villes. Enfin les intellectuels ruthènes « ukrainisants » ou « grands russisants » n'ont jamais hésité les uns comme les autres à se tourner vers Budapest. Ainsi la propagande magyare

¹ BARTHA, *V zemi Chazarů*, traduction tchèque de J. D. Matyaš, p. 98.

s'est révélée plus efficace chez les allogènes que dans les masses paysannes hongroises libérées d'un lourd joug en changeant d'État.

5. — « UKRAINISANTS » ET « GRANDS RUSSES ».

Nous ne croyons pas que, dans les problèmes que pose la « reconstruction morale » de la Russie subcarpatique, il faille attribuer une importance exagérée aux luttes entre « Ukrainisants » et « Grands Russes ». Ces querelles n'ont jamais dépassé le cercle très restreint des « intellectuels » ruthènes et n'ont jamais eu d'écho au sein de la paysannerie ruthène, sauf lorsqu'on a réussi à leur donner un aspect religieux. Mais il est faux de penser que le paysan ruthène, qui se battait autour d'une chapelle orthodoxe ou d'une église uniате, croyait travailler pour la Grande Russie ou le Gouvernement de Budapest. C'est également une erreur d'optique que de croire que l'orthodoxie a vu son action facilitée au sein du peuple ruthène parce qu'elle était « la religion du tsar ».

Actuellement, grâce au régime de liberté dont jouit la province, sociétés et journaux des deux tendances se livrent à une propagande bruyante. Qu'il s'agisse de la Société Duchnovič de Fencik ou de la *Prosvita* ukrainienne, aucun de ces mouvements n'a de racines profondes dans le peuple. Petites palabres d'instituteurs ou de prêtres qui n'ont même pas dans la masse ruthène le retentissement qu'ont, par exemple, sur la masse juive, les querelles des sionistes et des conservateurs. Ces diverses formes d'un nationalisme maladif ont même besoin pour se maintenir, dans les villes, du concours de l'étranger, quand elles ne trouvent pas — assez paradoxalement au reste — l'appui des différents partis politiques tchécoslovaques. Le mouvement « grand russe » a longtemps cherché protection en Pologne et Hongrie. Les ukrainisants de même, ce qui est plus paradoxal. Il faudra attendre bien des années avant que les villes puissent jouer un rôle véritablement fécond dans la formation d'une « nationalité ruthène ».

6. — LE RÔLE DES TCHÉCOSLOVAQUES DANS L'ŒUVRE DE RECONSTRUCTION.

L'échec de Dobrjansk'ij avait marqué pour les Ruthènes la fin des espérances d'autonomie. La décade 1880-1890 leur fut véritablement funeste : c'est la période où les tentatives de magyarisation redoublèrent d'intensité. L'école et l'église contribuèrent à

leur faire perdre, avec leur langue, jusqu'au souvenir de leur nationalité. Les Juifs ne furent que trop souvent les agents de cette magyarisation. Mais le résultat de cette campagne ne fut pas celui qu'espéraient les Hongrois. Le nombre des Ruthènes familiarisés avec la langue magyare fut toujours très limité ; par contre le nombre des illettrés fit un bond énorme : en 1910, il y avait encore 77,8 % de Ruthènes ne sachant ni lire ni écrire. Or la loi Apponyi de 1907 imposait treize heures par semaine d'enseignement du hongrois. « La magyarisation forcée — écrivait, en 1908, un sociologue hongrois, Oskar Jaszi — est l'une des principales causes du niveau inférieur de la culture intellectuelle ». Si, dans la quatrième classe, les enfants ne savaient pas s'exprimer correctement en hongrois, l'instituteur était passible de peines disciplinaires. Celui-ci ne se souciait donc guère de perdre son temps à l'enseignement du ruthène considéré comme un vulgaire patois.

Le « Russe de Hongrie » était regardé comme le plus méprisable des allogènes, appartenant à une race inférieure, avilie et sans loyalisme. Un publiciste hongrois, Jules Krudy, estime qu'en 1919 ce pays était encore le plus pauvre d'Europe. « Avant la guerre, écrit-il, le sous-préfet hongrois était le maître absolu des Ruthènes ; quant au gendarme, son organe exécutif, il répandait partout la terreur ».

Sur ce peuple misérable vivaient en parasites : les grands propriétaires fonciers qui, avec leurs *latifundia* et leurs réserves de chasse, enlevaient aux paysans tout moyen de vivre et les forçaient à s'expatrier ; les Juifs, accaparant les industries, le commerce et tenant le monopole des alcools ; une armée de fonctionnaires venant de Hongrie et travaillant exclusivement au profit de la Hongrie ; un clergé nombreux enfin, le clergé uniате, qui tirait ses moyens d'existence de privilèges et de droits féodaux.

a) La campagne sanitaire

C'est ce pays, définitivement ruiné par la guerre, que la République tchécoslovaque s'est chargée, en vertu du traité de Saint-Germain, de « reconstruire ». Jusqu'en juillet 1920, tout le territoire à l'ouest de la Boršava, puis, après le départ des Roumains, le territoire situé à l'est de la Boršava furent rattachés à la République. Il fallait aller au plus pressé. Depuis trois années, 1918, 1919 et 1920, la population ruthène était décimée par les maladies contagieuses. La famine, qui régnait à l'état endémique, livrait au typhus, à la grippe espagnole et surtout à la syphilis des corps épuisés et sans défense. Les conditions déplorables d'hygiène dans

lesquelles vivait la majeure partie des paysans (cohabitation des animaux et des gens, inexistence des canalisations, etc...) favorisaient la propagation rapide de la tuberculose.

La Croix-Rouge tchécoslovaque¹ dut entreprendre une véritable expédition. Des stations sanitaires furent fondées un peu partout ; des ambulances expédiées dans les districts les plus menacés ; des laboratoires bactériologiques créés à Mukačevo et à Užhorod. Cet effort se heurtait à la méfiance instinctive des Ruthènes et aussi à la mauvaise volonté du petit clan de fonctionnaires hongrois qui, restés dans le pays et refusant de prêter serment au nouvel État, cherchaient à entraver l'activité de l'administration tchèque. Toutes ces difficultés n'empêchèrent pas la campagne sanitaire de la Croix-Rouge de porter ses fruits : la fièvre typhoïde décrut rapidement, la dysenterie également, la fièvre pourprée est en voie de disparition, la petite vérole très rare. Dans le district de Nižni Verečky en 1919, pour 645 naissances, il y avait 407 décès, dont 106 à la suite de maladies contagieuses ; en 1920, pour 547 naissances il y avait 521 décès dont 217 à la suite de maladies contagieuses. Mais en 1921, sur 394 décès (pour 777 naissances) il n'y avait plus que 66 cas de contagion.

Dès 1921, quatre grands hôpitaux d'État étaient fondés. A Chust on créait un hôpital spécial pour les maladies infectieuses ; à Mukačevo (où une cuisine kachère pour les malades juifs a été prévue par la Direction de l'hôpital), Berehovo et Užhorod d'abord, puis à Svaljava, à Sevljuš, des dispensaires pour tuberculeux. Dans cette dernière ville fonctionne un institut pour les enfants anormaux. Puis vinrent dans les récentes années un asile d'enfants à Mukačevo, un institut de sourds-muets à Užhorod et une œuvre pour la protection de l'enfance.

¹ Elle fut aidée dans sa tâche par un train sanitaire de la Croix-Rouge américaine, mais l'ensemble de la campagne a été dirigée par un homme d'une intelligence remarquable, le Dr Albert. Dans le domaine de la médecine populaire, des croyances vigoureusement enracinées ont été un obstacle terrible à l'accomplissement de l'œuvre sanitaire entreprise dès 1919 par l'État tchécoslovaque. La plupart des paysans éprouvaient de la défiance à l'égard des médecins de la mission (en majorité tchèques et juifs) et préféraient recourir aux herbes curatives, voire — ce qui était plus dangereux — à des pratiques magiques. Bogatyrev raconte que, dans un village, les paysans se refusèrent à faire vacciner leurs enfants contre la diphtérie. Il fallut la guérison d'un enfant juif après vaccination pour vaincre leur résistance. La plupart du temps les malades se cachaient à l'annonce de l'arrivée de l'ambulance automobile envoyée par la Croix Rouge. Par contre le Ruthène n'hésitait pas à recourir aux offices du sorcier. Dans cet ordre d'idées, des pratiques anticonceptionnelles barbares, sous couleur d'opérations magiques, ont longtemps provoqué de terribles accidents.

La lutte contre l'alcoolisme, dont le Président Masaryk fut l'animateur, continue à être conduite avec une inlassable énergie¹.

b) La liquidation de l'analphabétisme,

Enseignement primaire et secondaire. — Le rôle des villes de la plaine subcarpatique, avant la guerre mondiale, était celui de petits centres provinciaux de résidence, ou bien de marchés locaux. Avec l'effort de reconstruction entrepris par la République tchécoslovaque les villes sont devenues des centres d'administration provinciale (Užhorod), de travaux publics (Chust), mais aussi, dans une plus large mesure, des centres d'hygiène sociale et d'enseignement. On sait que c'est dans le domaine scolaire que l'œuvre à entreprendre s'est révélée à la fois la plus difficile et la plus méritoire. Avant la guerre et même dans les villes le niveau de l'instruction publique était incroyablement bas. Dans le joupanat de Berehovo en 1900, seulement 37,5 % des habitants savaient lire et écrire, dans celui d'Užhorod 38,6 %, enfin dans le Marmaroš la proportion tombait à 17,5 %². Dix ans plus tard, en dépit des soi-disant efforts « d'éducation populaire » entrepris par le Gouvernement magyar, il apparaissait que ces chiffres s'étaient très peu modifiés. Dans le joupanat d'Užhorod il n'y avait encore que 43,9 % d'habitants sachant lire et écrire. Pourtant on assistait à un singulier phénomène : tandis que la proportion des illettrés restait effrayante, le Gouvernement hongrois multipliait les écoles

¹ Consulter les intéressantes statistiques publiées dans le *Zpráva o činnosti státní nemocnice v Mukačevě v letech 1925 a 1936*, et la *Zpráva* de 1927-28, Mukačevu 1927 et 1929.

² Il est intéressant d'étudier les rapports de l'instruction et de la nationalité. Nous avons groupé dans le tableau qui suit, pour les années 1880, 1890 et 1900, les chiffres indiquant le pourcentage d'illettrés pour les diverses nationalités.

Nationalité	en 1880	en 1890	en 1900
Allemands	43,2 %	37,5 %	32 %
Magyars	55,4 %	46,6 %	30,1 %
Roumains	90,8 %	85,9 %	79,7 %
Ruthènes.....	92,7 %	90,2 %	85,2 %

De tous les peuples de la Double Monarchie, le peuple ruthène était donc celui qui comptait le plus d'illettrés. Il n'est pas moins suggestif d'établir un rapport entre les diverses confessions et le degré d'instruction de leurs adeptes. Parmi les « sujets hongrois » appartenant au rite catholique uniate il y avait, en 1880, 90,9 % d'illettrés, en 1890 56,5 %, en 1900 50 %. Ces « sujets hongrois » étaient presque tous des Ruthènes uniates. Dans certaines régions, en 1914, les paysans ruthènes en étaient arrivés à ne plus comprendre, quand ils les lisaient en cyrillique, les prières qu'ils avaient apprises par la tradition orale.

primaires, mais celles-ci n'avaient pour objet que de donner une connaissance immédiate et pratique de la langue hongroise.

Le meilleur instrument de magyarisation était aussi l'école *maternelle*, telle qu'elle était prévue (pour la Slovaquie comme pour la Russie subcarpatique) par la loi hongroise de 1891. Sur le territoire de l'actuelle Russie subcarpatique, le Gouvernement de Budapest était arrivé à construire près de 100 écoles maternelles donnant un enseignement en langue hongroise. Après la guerre le nombre de ces écoles décrut rapidement pour tomber au nombre de 46 en 1921. Dix ans plus tard, elles s'élevaient au nombre de 56. Il est à noter que du point de vue de la fréquentation scolaire la situation est à peu près identique en Russie subcarpatique et en Slovaquie. Dans la première de ces provinces, sur 1.000 enfants du même âge (3 à 6 ans), 48 vont à l'école maternelle. Pour la seconde de ces provinces 49.

C'est dans le domaine de l'instruction publique que l'œuvre accomplie en dix ans apparaît la plus remarquable. En 1913, il y avait dans le comitat d'Užhorod 241 écoles ; dans celui de Berehovo 279 ; dans le Marmaroš 319 ; dans le comitat d'Ugoč 99, soit en tout seulement 938 écoles (dont 634 sur le territoire actuel de la Russie subcarpatique).

Sur ces 938 écoles, 857 n'enseignaient que le hongrois ; 47 enseignaient accessoirement le roumain et 34 le russe. Or, sur les 34 écoles où le russe était toléré après le hongrois, 18 seulement se trouvaient sur le territoire actuel de la Russie subcarpatique. De nombreuses communes ne possédaient pas d'écoles. L'enseignement primaire était donné dans des établissements religieux (44 écoles primaires catholiques romaines, 275 catholiques uniates, 61 protestantes, 1 israélite). Le petit nombre d'écoles qui existait était donc surtout réservé aux enfants magyars. En 1914, il n'y avait que 2 écoles primaires supérieures (entièrement magyares) et 3 établissements d'enseignement secondaire (entièrement magyars).

Une situation aussi défavorable aux Ruthènes ne pouvait se maintenir après la libération de leur pays. Toutefois il était impossible de renvoyer l'ancien personnel enseignant, d'autant qu'il y avait déjà une terrible disette de cadres de fonctionnaires indigènes. Le Gouvernement tchécoslovaque eut l'idée de faire apprendre à ces instituteurs magyarisants la langue ruthène. Des cours furent organisés à leur intention ; ils donnèrent de si bons résultats qu'il ne restait plus en 1924 que 114 instituteurs étrangers (8 %) ; 422 instituteurs de l'ancien régime avaient pu de la sorte être maintenus.

La réorganisation de l'enseignement lui-même exigea plus de

temps. En 1925, il existait encore des communes qui, pour 300 enfants ayant l'âge de scolarité, ne possédaient qu'une seule école confessionnelle à classe unique. La même année, cependant, on pouvait déjà compter 72 écoles maternelles (107 en 1932), 1.038 écoles primaires, 11 écoles primaires supérieures, 5 écoles secondaires (13 en 1932), 3 écoles normales d'instituteurs, 2 académies de commerce, 2, puis 3 écoles de commerce, 2, puis 3 écoles d'apprentissage et 14 écoles professionnelles.

L'enseignement secondaire surtout devait trouver une faveur nouvelle. Le nombre des établissements passait de 9 à 13, de 1920 à 1932. Le nombre des classes, pendant la même période, s'élevait de 36 à 105 et celui des élèves de 1.579 à 3.660.

En 1923 le lycée d'État d'Užhorod comptait 297 élèves et 8 professeurs, celui de Mukačevo 606 élèves et 10 professeurs, celui de Chust 91 élèves et 6 professeurs. La même année on comptait dans l'ensemble des lycées et des écoles normales des quatre villes de la plaine subcarpatique 86 professeurs dont il est très intéressant d'établir la nationalité : 42 d'entre eux étaient Ruthènes, 7 Grand Russes, 9 Ukrainiens, 9 Hongrois, 15 Tchèques et 4 Slovaques. Ainsi, bien avant qu'une autonomie administrative de fait ait été concédée au Territoire, les villes de Russie subcarpatique jouissaient d'une réelle autonomie scolaire.

On ne saurait donc parler, dans le domaine scolaire, de « tchéquisation » d'autant moins qu'avec l'afflux des fonctionnaires le nombre des élèves de nationalité tchèque s'est singulièrement accru et qu'il a fallu songer soit à leur ménager des sections spéciales dans les lycées déjà existants, soit à créer des écoles primaires tchèques. En 1935, dans le lycée d'État de Chust, le nombre des élèves dont la langue maternelle était le tchèque ou le slovaque s'élevait à 131 ; les élèves dont la langue maternelle était le hongrois (presque tous Juifs) étaient au nombre de 40, les élèves de nationalité juive au nombre de 16. Il s'agit naturellement des classes spéciales tchécoslovaques du lycée.

Les types d'écoles adoptés en Russie subcarpatique varient selon le milieu social auquel elles sont destinées. Les campagnes ont de confortables bâtiments bien éclairés et bien chauffés qui contrastent avec les misérables locaux scolaires du passé. Les villages de montagne disposent d'écoles plus réduites (souvent à classe unique) construites dans un style rustique, mais spacieuses et hygiéniques. Enfin un effort plus considérable encore a été déployé dans les villes qui sont devenues de véritables centres scolaires. Le Lycée de Chust est célèbre pour son modernisme et la hardiesse de sa conception, mais l'école communale de la même ville, lumi-

neuse et d'une organisation rationnelle, est un modèle du genre. Il en est de même pour l'école communale Masaryk et pour l'école professionnelle à Užhorod.

L'enseignement professionnel. — L'enseignement professionnel n'a jamais été très développé avant la guerre en Russie subcarpatique. Il y avait bien à Užhorod une école professionnelle magyare de céramique, mais quoiqu'elle fût assez bien outillée, elle était peu fréquentée. Quand les autorités tchécoslovaques ouvrirent en 1921-22 9 écoles professionnelles nouvelles, sur les 774 élèves qui s'inscrivirent, 272 étaient à peu près illettrés. En 1922, il y avait 12 écoles professionnelles avec 1.149 élèves dont 250 étaient ruthènes, 313 juifs, 461 magyars. Il est curieux de voir comment au sein de ces écoles l'importance de chaque section spécialisée a varié. Dans l'école professionnelle d'Užhorod en 1921, 115 élèves s'étaient inscrits à la section de cordonnerie. Dix ans plus tard il n'y en avait plus que 9, en 1932, 5. Mais en 1933, 50 élèves s'inscrivaient à la section de mécanique appliquée. Ces chiffres mettent en lumière le déclin du vieil artisanat local et le goût qui porte les générations nouvelles vers l'industrie.

Dans l'enseignement professionnel comme ailleurs l'élément indigène est largement représenté. Dans l'École Supérieure de Commerce d'Užhorod, en 1917-18, il y avait 147 élèves de langue hongroise, 8 de langue allemande, 1 de langue slovaque et aucun Ruthène, mais sur ces 156 élèves on comptait 109 Juifs, soit 70 %. En 1931-32, l'École Supérieure de Commerce comprend une section ruthène et une section tchécoslovaque. La section ruthène comprend 9 % d'élèves de nationalité tchécoslovaque, 67 % de nationalité ruthène, 10 % de nationalité hongroise, 2 % de nationalité allemande et 12 % de nationalité juive. La section tchécoslovaque comprend 31 % d'élèves de nationalité tchécoslovaque, 63 % de nationalité juive, 2 % de nationalité ruthène, et 4 % de nationalité hongroise. Non moins intéressant est de rechercher les professions des parents des élèves afin de savoir à quel milieu social appartiennent ceux-ci : 26 % de ces parents exercent une profession commerciale, 43 % sont des agriculteurs. Il s'agit de la section ruthène ; aucune statistique ne peut montrer plus clairement les résultats obtenus jusqu'ici par l'enseignement professionnel chez des populations longtemps considérées comme réfractaires à tout effort culturel.

On a pu assister après la guerre à ce que l'on a appelé une « dislocation » de l'enseignement commercial en Russie subcarpatique. Le grand centre est désormais Mukačevo, avec son école commerciale modèle comportant une section hongroise et une section

ruthène. En 1921, elle ne comprenait pas moins de 13 classes et de 444 élèves. Dans la décade d'après-guerre la section ruthène de l'école a formé 252 étudiants dont 52,4 % de ruthènes, 17 % de juifs, 14,7 % de tchèques et slovaques, 13,5 % de hongrois. La section hongroise a formé 259 étudiants dont 52,5 % de juifs et 46 % de hongrois.

L'enseignement commercial à Berehovo est en constant déclin. Une école commerciale privée existait en 1919 dans cette ville, mais les élèves diminuant sans cesse, elle fut réduite en 1930 à un simple cours d'enseignement commercial d'une année. En 1932, ce cours lui-même était supprimé.

Les enseignements spéciaux. — La question scolaire en Russie subcarpatique est compliquée du fait que les groupements confessionnels ou nationaux veulent posséder des écoles spéciales. C'est ainsi que pour les enfants de nationalité allemande, des cours spéciaux ont été prévus au lendemain de la guerre, dans l'école municipale d'Užhorod, afin de donner un enseignement à 76 élèves, répartis en deux classes. En 1934, le nombre de ces classes était porté à quatre, avec 140 élèves.

Les Hongrois, qui possédaient 83 écoles communales en 1920, en avaient 101 en 1931. Les Roumains disposaient de trois écoles. Les Juifs de quatre.

Les écoles religieuses sont très nombreuses. Les uniates en avaient 61 en 1931 (191 en 1920). Les catholiques romains, 27 en 1931 contre 25 dix ans auparavant ; les protestants 45 au lieu de 30 pendant la même période.

Quant aux Juifs hâssidim, ils prétendent conserver leurs vieilles écoles confessionnelles (*chajdery*) ouvertes aux enfants juifs de 4 à 16 ans et dirigées par des maîtres qui souvent ne sortent même pas d'une école rabbinique. L'enseignement, dans ces écoles, est très surchargé : on impose l'étude épuisante du Talmud à de malheureux enfants qui ont déjà l'obligation de fréquenter les écoles ordinaires. D'où un surmenage physique et moral tout à fait préjudiciable. Les Hongrois toléraient ces écoles, mais les autorités tchécoslovaques, au lendemain de la guerre, tout en dotant les Juifs d'un enseignement supérieur, ont vivement combattu au nom de l'hygiène ces institutions malsaines.

Enfin, un très grand effort a été accompli dans le domaine des écoles d'anormaux, malheureusement nombreux dans une province à la fois arriérée et en proie à de terribles maladies sociales ¹.

¹ Près de 4 % des enfants soumis à l'obligation scolaire sont incapables de suivre un enseignement normal (4.720). Il s'agit surtout de sourds-muets, de débiles mentaux ou d'infirmes (*Školství na Podkarpatské Rusi*, p. 23).

Citons seulement les plus importants de ces établissements : l'institution (d'État) des sourds-muets à Užhorod, qui ne compte pas moins de 14 classes et 145 pupilles ; l'institution des aveugles à Mukačevo, qui rééduque environ 161 pupilles. Il faut enfin citer l'institut d'État pour les petits estropiés, à Mukačevo qui a réussi, grâce à l'admirable dévouement de ses maîtres, à développer si heureusement les dispositions naturelles de ces petits déshérités pour le chant par la création d'une « manécanterie » qui perpétuera plus tard les vieux airs nationaux ruthènes.

La question linguistique. — Cet effort des Tchécoslovaques a reçu sa récompense dans un relèvement de la fréquentation scolaire. Alors que sous le régime hongrois, dans un territoire beaucoup plus étendu que celui de l'actuelle Russie subcarpatique, 55.917 enfants seulement allaient à l'école, dès 1922, près de 133.890 étaient inscrits sur les registres scolaires. Les principaux obstacles qui s'opposent encore à la diffusion de l'enseignement sont les grandes distances qui séparent parfois le village de l'école, la mauvaise volonté du *gazda* qui préfère se servir de son fils comme pâtre plutôt que de l'envoyer étudier, et enfin la redoutable question de la langue. On parle en Russie subcarpatique, russe, ukrainien, ruthène, tchèque, hongrois, yiddisch, roumain et allemand. Une légende ruthène raconte que Dieu, ayant distribué à chaque peuple la langue dont il se servirait, arriva dans les Carpates avec son sac vide ; alors, il dit aux Ruthènes : « Parlez la langue que vous voudrez ! » Le paysan ignorant ne comprend en réalité, ni le grand russe, ni l'ukrainien, et il y a plusieurs dialectes ruthènes. L'État tchécoslovaque est toujours resté en principe neutre, mais simultanément, chaque parti de gouvernement tchèque a soutenu l'ukrainien ou le grand russe. Les sociaux démocrates et les catholiques ont favorisé l'ukrainien, les nationaux démocrates et les socialistes nationaux le grand russe. Un congrès d'instituteurs réuni spécialement pour donner une solution au problème linguistique s'était prononcé pour la langue russe. Il est en effet difficile d'imposer comme « langue dominante » le ruthène, qui n'est pas assez répandu pour servir efficacement aux échanges intellectuels ou économiques. Dans certains districts les classes ne manquent point de pittoresque ; les élèves récitent leurs leçons dans leur langue particulière et l'instituteur doit avoir les dons d'un polyglotte pour rendre son enseignement compréhensible à chacun.

Le problème de la langue d'enseignement a pris depuis quelques années une acuité nouvelle. En juillet 1932 la *Narodovecke Učytelské Tovarystvo* se constituait en société des instituteurs ukrainiens et attribuait à l'ukrainien le caractère de langue officielle.

Cette décision fut déclarée illégale par le Ministère de l'Intérieur de la République tchécoslovaque. Le 16 janvier 1933, les instituteurs ukrainiens en ayant appelé au Tribunal administratif suprême de Prague, celui-ci confirma la décision ministérielle. Le terme « ukrainien » était considéré comme « irrégulier et contraire à la dénomination officielle et légale : *ruská, maloruská* ou *rusinská* » (russe, petit-russe ou ruthène) ¹.

Tout récemment le problème de la langue, dans le domaine scolaire, vient de trouver une solution inattendue. Le plébiscite organisé par les instituteurs, pour « fixer » la langue à employer dans les manuels scolaires, s'est terminé dans le ressort de trois inspectorats scolaires comptant 162 écoles ruthènes. D'après ses résultats, on devrait enseigner désormais, dans 121 écoles en langue russe, et seulement dans 41 en langue ukrainienne. Ce singulier plébiscite prouverait, selon certains, « la force de la tradition nationale ruthène ». On ne pourrait actuellement insister davantage sur un problème auquel il sera toujours difficile de trouver une solution définitive, peut-être parce que ce n'est pas seulement, comme on le pense, un problème de linguistique, mais surtout de politique.

c) *L'électrification du territoire.*

Après l'œuvre sanitaire et scolaire, l'électrification du Territoire constitue une des réalisations les plus intéressantes des Tchécoslovaques. La chose ne s'est pas faite sans peine dans un pays arriéré et esclave des préjugés les plus rétrogrades. C'est en 1902 que fut fondée, à Užhorod, la première usine génératrice d'électricité. Berehovo fut doté du courant en 1908, Chust en 1913. Mukačevo avait connu l'électricité, un an juste après Užhorod (1903). A cette occasion, une installation spéciale dut être aménagée, sans doute unique au monde. *Les Juifs se refusant du vendredi soir au dimanche matin à utiliser un courant électrique dont la production avait exigé un travail manuel*, et d'autre part, exigeant l'éclairage de leurs synagogues, il fallut créer, pour les jours rituels, un « courant kachère » produit par des batteries d'accumulateurs spéciales. Tous les vendredis soirs, le secrétaire du Rabbin coupait lui-même le courant pris sur le secteur et ne rétablissait la communication que le dimanche matin. Cette bizarre installation dura jusqu'à la guerre, les armées K.u.K. confisquant, à la grande colère des Juifs de Mukačevo, la « batterie kachère ».

¹ MARTEL (René), *Le nom d' « ukrainien » en Russie subcarpatique*, dans le *Monde Slave*, mars 1937, p. 561.

Depuis la guerre, l'électrification de la province, libérée de tous les préjugés religieux ou superstitieux, a fait d'énormes progrès. Sur 725.000 habitants plus de 176.000 jouissent de l'électricité. La nouvelle usine hydro-électrique d'Užhorod est une des mieux aménagées de la République.

Afin de contribuer à l'alimentation en énergie électrique d'Užhorod, on a utilisé heureusement un ancien canal parallèle à l'Uh et qui servait au transport du bois avant la construction de la voie ferrée. Entre Kamenice et l'Uh, près d'Užhorod, la différence de niveau est de 18 mètres. Deux dénivellations artificielles existaient déjà à Onokovce et à Užhorod. L'énergie maxima qui pourra être produite se chiffre à 19.670.000 kwh. par an.

Les travaux qui demanderont près de 32 millions de couronnes ont commencé depuis 1928. Le barrage établi sur l'Uh près de Kamenice est considéré comme un des plus beaux ouvrages du genre dans la République.

d) Les liens nouveaux.

1. *La route.* — C'est par la route que les Tchécoslovaques ont rattaché le plus solidement le Territoire aux provinces occidentales de la République. La guerre avait détruit toutes les voies de communication. La réfection complète de la route nationale Košice-Jablonica exigea de grands sacrifices. Au reste les crues catastrophiques de la Tisa compromirent souvent (et en particulier en août 1927) l'œuvre entreprise. Užhorod fut enfin reliée à Mukačevo, à Berehovo et à Ťáčovo, par Chust, grâce à une route large et solide. C'est le béton qui a été employé de préférence aux autres matériaux.

Entre Velky Bočkov et Akna Slatina, on a entrepris la construction d'une route longue de 14 kilomètres. L'espace nécessaire à cette route est gagné à la fois aux dépens du roc et de la rivière ; d'énormes blocs de pierre sont immergés pour servir d'assises dans le lit même de la Tisa. Cette route rend possible une communication directe entre Akna Slatina et la plaine subcarpatique occidentale, sans qu'il soit nécessaire de passer en territoire roumain.

Le budget de 1926 prévoyait pour la réfection des anciennes routes une somme atteignant presque la moitié du budget de 1919 pour toute la République (un million de couronnes). En réalité rien que pour les routes nationales près de seize millions de couronnes ont déjà été dépensées.

2. *L'avion, facteur d'unité.* — L'importance d'une liaison aérienne entre la Bohême et les provinces orientales a été soulignée au len-

demain même de la libération par le Président Masaryk lui-même. L'absence d'un matériel suffisant et d'un personnel de pilotes civils retarda la mise à exécution de ce projet. Ce ne fut qu'en 1924 que la ligne Prague-Košice entra en exploitation. Il fallut encore attendre pour prolonger cette ligne jusqu'en Russie subcarpatique : des difficultés nombreuses se présentaient dont les principales étaient l'absence de champs d'aviation et la rivalité séculaire de Mukačevo et d'Užhorod qui se disputaient l'honneur et le profit de posséder le centre aérien de la province. Bien que Mukačevo ait accepté de prendre à sa charge une grande partie des dépenses qu'occasionnait la construction de l'aérodrome, ce fut Užhorod, capitale administrative, qui obtint ce privilège, et le terrain d'atterrissage fut installé sur d'anciens pâturages communaux près du bois de *Červenici*. Les premiers travaux d'aménagements ne se terminèrent que dans l'année 1927 où l'on put procéder à l'édification des hangars et des bâtiments administratifs. En 1929 seulement une station de radiotélégraphie aérienne fut construite. Dès lors, d'année en année, l'aérodrome vit croître son importance. La surface d'atterrissage bétonnée fut étendue progressivement. La ligne desservie était d'abord celle de Bratislava-Košice-Užhorod. De Bratislava, la liaison était assurée par une ligne spéciale avec Užhorod. Le nombre des voyageurs de 853 en 1929, de 912 en 1930, décrut dans les années qui suivirent (606 en 1931, 500 en 1932), phénomène que l'on explique par la suppression de trafic local d'Užhorod-Košice, trop improductif. Le résultat de ces premières années toutefois était satisfaisant : en quatre ans, de 1929 à 1932, 1.996 vols, 2.871 voyageurs, 149.700 kilomètres en 1.032 heures.

Ce n'est que récemment (1935-1936) que l'aérodrome d'Užhorod a pris une signification nouvelle. La liaison, définitivement assurée par de puissants trimoteurs avec Prague, met la capitale de la province à deux heures de la capitale de l'État. Užhorod est désormais un centre aérien d'une importance européenne. La liaison Moscou-Prague passe par Kiev-Cernăuți-Užhorod. D'Užhorod la ligne de Prague jette un rameau vers Bucarest. Dans l'œuvre d'unification entreprise, l'avion doit jouer un rôle primordial.

CONCLUSION.

«... Car dans ce pays de forêts, ridé de montagnes comme une feuille de papier qu'on s'apprête à jeter au feu, maintenant encore se passent des choses dont nous sourions sottement parce qu'elles ne se produisent plus chez nous depuis des siècles... »

Ivan OLBRACHT, *Nikola Šuhaj*
trad. J. DANES.

Notre conclusion sera brève. Nous espérons avoir contribué à faire mieux connaître un coin d'Europe jusqu'ici un peu négligé. Nous croyons que l'étude des quatre villes de la Russie subcarpatique pourra servir à éclairer les rapports entre les diverses nationalités ainsi que la vie sociale et économique des différents groupes minoritaires. Nous voudrions que le lecteur français retrouvât dans ces pages l'image fidèle d'Užhorod, la jeune et vivante capitale du Territoire, de Mukačevo, l'ardente cité juive, la « Jüdische Rom » de la Tchécoslovaquie, de Berehovo, la ville noble déchue, de Chust enfin, cette ville-champignon du Marmaroš. D'autre part, tout en évoquant l'histoire souvent tourmentée de ces villes, nous avons voulu retracer leur état actuel après dix-huit ans de réunion à la Tchécoslovaquie et montrer l'énorme transformation qui s'était opérée en chacune d'elles. Ne serait-ce que par le chiffre de leur population, ces cités ont pris une signification nouvelle : de 1911 à 1921 Užhorod a vu sa population s'accroître de 20 % ; Mukačevo de 20,5 % ; Chust de 15 % ; Berehovo de 8 % et, dans la dernière décade, cette croissance s'est encore accentuée. Le caractère profondément rural de la plaine subcarpatique ne s'est assurément pas modifié, mais on ne saurait nier que la réunion du Territoire à la République tchécoslovaque ait donné naissance à une vie urbaine plus intense que par le passé.

Surtout le caractère traditionnel des cités carpatto-russes s'est profondément altéré. Longtemps centres de domination étrangère, ces villes prétendent jouer aujourd'hui un rôle de rénovation nationale. Il est vrai que cette transformation ne s'est pas faite d'elle-même. Il a fallu l'extraordinaire persévérance des colons et fonctionnaires tchécoslovaques pour former des cadres d'intellectuels ruthènes susceptibles de participer effectivement à l'administration du territoire. Or beaucoup d'espoirs placés dans ces nouvelles générations « nationales » ont été déçus. Il en a été de même avec les Juifs envers lesquels la République s'était montrée particulièrement bienveillante et qui, trop nombreux, ont cru devoir appuyer certaines revendications magyares. C'est qu'au fond, en dépit de tous les efforts, les villes subcarpatiques sont demeurées des foyers de dénationalisation. Les vieilles habitudes de servilité morale et de soumission sont plus fortes que toutes les écoles et toutes les « œuvres culturelles ». Ces « intellectuels » frais, émoulus des écoles bénévolement concédées par les Tchécoslovaques, savent à merveille se servir de leur « science » contre leurs bienfaiteurs. D'où ces collusions à première vue paradoxales entre Ruthènes et Juifs d'une part, et Magyars d'autre part. Cette servilité que l'on a si longtemps imputée au paysan, elle est bien la caractéristique la plus remarquable de l'homme de la ville...

Nulle part mieux qu'en Russie subcarpatique n'apparaît le rôle complexe des centres urbains. L'histoire des années de l'après-guerre offre le tableau de vicissitudes qui, ailleurs, ont souvent exigé le cours d'un ou plusieurs siècles. Nids féodaux, bases militaires, centres d'administration provinciale, Užhorod, Mukačevo, Berehovo, se sont, jusqu'au milieu du xix^e siècle, disputé une primauté plutôt fondée sur des privilèges politiques que sur un particularisme économique et social prononcé. Plus tard, cependant, une première différenciation a commencé à s'esquisser : celle de la vie économique qui a opéré la discrimination universelle des centres de consommation et de production. Certaines villes ont ainsi acquis une importance qui ne correspondait guère à leur rôle historique. Au lendemain de la grande guerre, le nouveau tracé des frontières, puis la crise, ont considérablement restreint la fonction économique de ces cités subcarpatiques. D'autre part, l'intelligente politique d'autonomie provinciale adoptée par la République tchécoslovaque a permis de revivifier de vieux traits régionaux. D'anciennes haines, aussi, se sont réveillées. Ces villes où de multiples nationalités se sont coudoyées depuis des siècles n'ont jamais été un élément d'unité. Tandis que dans les villages les plus éloignés de la Verchovina, races et religions voisinaient en paix, les luttes confession-

nelles et ethniques s'exaspéraient dans les villes. L'essor économique de la fin du xix^e siècle et l'œuvre de reconstruction de ces dernières années n'ont guère modifié ces rapports. Aucune fusion n'a pu être réalisée entre des peuples avant tout séparés — comme nous l'avons vu — par leur spécialisation professionnelle. Haines de hobereaux magyars, de boutiquiers juifs, d'intellectuels ruthènes en chômage : les villes subcarpatiques sont des ghettos de nationalités.

Est-ce à dire que cette agitation et ces divisions seront durables ? Nous ne le pensons pas. Il s'agit plutôt d'une maladie de jeunesse. Ces petites villes de province, longtemps à l'écart de tout grand courant spirituel (la Russie subcarpatique n'était-elle pas la province cendrillon, le pays « derrière le dos de Dieu » ?), ont passé sans transition de l'oppression à une liberté presque absolue. Ce Territoire d'illettrés est doué aujourd'hui d'une « presse » florissante, et les partis les plus démagogiques y prospèrent. Ce ne sont assurément point des conditions de paix sociale pour le présent mais il n'est pas chimérique de penser que, lorsque les esprits auront mûri, le jeune peuple ruthène saura discerner de quel côté est son avenir — ni au sud, ni à l'est — et que les minorités nationales n'hésiteront pas à jouer le rôle auquel les prédestine la situation géographique et politique de la Russie subcarpatique : celui d'intermédiaires et de pacificatrices.

Aussi critiques que puissent être pour la plaine subcarpatique les heures présentes, il semble bien assuré dès maintenant que des années comme les années 80 ne reviendront plus jamais. Il y a encore aujourd'hui beaucoup de misère, mais, cette misère, le peuple l'a toujours connue. Ce qu'il n'a pas connu, c'est une lutte aussi vigoureuse des autorités — peut-être unique en Europe — contre la maladie et l'ignorance. Tous les chiffres que nous avons cités ne rendent qu'imparfaitement compte de l'effort immense déployé depuis dix ans : oublions son aspect commercial d'une si faible importance ; cette région coûtera longtemps beaucoup plus qu'elle ne rapportera. Songeons moins à Bat'a établi dans les moindres villages, et plus à cette école tzigane d'Užhorod où, pour la première fois au monde, des hommes ont songé à enseigner les enfants de cette race abandonnée et à éveiller en eux une conscience nationale. Ce que sous-entendent les statistiques générales, c'est la vie silencieuse de labeur et d'énergie de ces pionniers tchécoslovaques envoyés dans un pays dont ils durent tout apprendre ; isolés dans les villages de la montagne et de la plaine, en guerre perpétuelle avec la forêt, les inondations, la fièvre, ou bien — tâche plus ingrate encore — en butte, dans les villes, au fanatisme, à l'igno-

rance et aux rancœurs, tous ont contribué à la création d'une nation.

A la lisière de l'Orient, le peuple tchécoslovaque a, en effet, la fortune exceptionnelle et l'honneur coûteux de posséder un « front de civilisation ».

VU, le 12 mars 1938.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

J. VENDRYES.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

D. ROUSSY.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
---------------	---

PREMIÈRE PARTIE

LES PEUPLES

CHAPITRE	I. — <i>Les mouvements des peuples dans la plaine subcarpatique et les origines de la vie urbaine</i>	15
1. —	Préhistoire en Russie subcarpatique	16
2. —	Migrations et invasions.....	17
a)	Les Ruthènes.....	18
b)	Les Magyars.....	20
c)	Les Allemands.....	21
d)	Les Roumains.....	23
e)	Les Juifs.....	24
f)	Éléments slaves divers.....	26
g)	Le rôle véritable des étrangers dans la formation des centres urbains	27
3. —	Anthropologie	28
4. —	Aperçu historique.....	29
CHAPITRE	II. — <i>Les problèmes démographiques au lendemain de la guerre</i>	32
1. —	Etude démographique.....	32
a)	Accroissement de la population urbaine.....	32
b)	Variation des rapports entre les nationalités depuis 1910....	35
2. —	Les émigrations.....	38
a)	Émigration transocéanique.....	39
b)	Émigration continentale.....	40
c)	Émigration saisonnière.....	40
3. —	Les professions (Variations des groupes professionnels de 1921 à 1930. Professions et nationalités).....	41

DEUXIÈME PARTIE

LE PASSÉ URBAIN

CHAPITRE	III. — <i>Užhorod, capitale du Territoire</i>	51
1. —	Histoire d'Užhorod.....	51
2. —	Užhorod, capitale du Territoire.....	54
3. —	La nouvelle ville : Galago	55
4. —	Užhorod, centre de viticulture.....	59

CHAPITRE	IV. — <i>Mukačevo : de la cité féodale, à la ville juive</i>	60
1. —	Les origines.....	60
2. —	Une « Rome juive ».....	67
3. —	Les colonisations étrangères.....	69
4. —	Mukačevo, centre de culture.....	70
CHAPITRE	V. — <i>Une ville déchue : Berehovo</i>	72
1. —	Histoire de Berehovo.....	72
2. —	Une ville du passé.....	74
3. —	Berehovo et les Juifs.....	74
CHAPITRE	VI. — <i>Du village à la ville : Chust</i>	76
1. —	Le passé de Chust.....	76
2. —	Les Juifs à Chust.....	77
3. —	La nouvelle ville.....	78
4. —	La colonie de fonctionnaires.....	79

TROISIÈME PARTIE

LE TRAVAIL DES HOMMES

CHAPITRE	VII. — <i>L'économie industrielle des villes et la crise</i>	83
1. —	Entraves au développement de l'industrie.....	84
2. —	Facteurs favorables.....	85
a)	Abondances en richesses naturelles (pétrole, sel, charbon, fer, carrières, sources, houille blanche)	85
b)	Main-d'œuvre et salaires.....	88
c)	Initiatives locales	88
d)	Le mouvement coopératif juif.....	89
3. —	La crise économique et les villes.....	90
4. —	Répartition des industries	91
5. —	Les industries du bois.....	92
6. —	L'industrie extractive (sel, fer, carrières).....	94
7. —	Distilleries et brasseries.....	98
8. —	Avenir de l'économie industrielle.....	99
9. —	Les villes débouchés des industries villageoises	100
a)	Caractéristiques des industries villageoises	100
b)	Travail du bois	101
c)	Industries céramiques	102
d)	La broderie et le tissage	102
e)	Le travail du cuir	103
f)	La vannerie	103
g)	Les villes et l'art paysan	103
CHAPITRE	VIII. — <i>Les villes et la reconstruction morale et politique du territoire</i>	105
1. —	Crise économique — crise morale.....	106
2. —	Le problème religieux.....	108
a)	Orthodoxes et uniates	109
b)	Variations des rapports entre les confessions	111
c)	La guerre des religions.....	113
3. —	Le problème juif.....	114
4. —	Un phénomène urbain : le revisionnisme magyar.....	118

TABLE DES MATIÈRES

139

5. — « Ukrainisants » et « grands-russes »	121
6. — Le rôle des Tchécoslovaques dans l'œuvre de reconstruction ...	121
a) La campagne sanitaire.	122
b) La liquidation de l'analphabétisme.	124
c) L'électrification du territoire	130
d) Les liens nouveaux	131
CONCLUSION.....	133

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie R. BUSSIÈRE. — 16-1-1939.
